

AVENTURE

Spécial Écrans de l'Aventure de Dijon

n°117 - Sept. - Octobre 2008

Directeur de la publication : Patrick Edel

Rédactrice en chef : Cléo Poussier-Cottel

Avec la participation de :

F. Altbelli, T. Autissier, R. Belleville, R. Benoît, A. de Changy, G. Chappaz, R. Chlumska, E. & M. Cortés, B. Decré, Ch. Edel, L.-H. Fage, S. Foissac, M. Fontenay, A. Hubert, A. Hughes, V. de La Brosse, P. Lanoy, N. Litau, L. Mayet, D. Parmentier, F. Pinçon du Sel, J. du Rietz, J. Ripart, S. Roubinet, B. Sabard, S. Tesson, A.-L. Vacher-Morazani, C. Vallet.

Administration, rédaction,

abonnements publicités :
 Guilde Européenne du Raid
 11 rue de Vaugirard - 75006 Paris
 Tél. : 01-43-26-97-52
 Fax : 01-46-34-72-45
 www.la-guilde.org

Abonnements : 6 numéros 19 euros

Seuls les articles signés est-équival par les membres de la Guilde engagent l'association. Tous droits de reproduction réservés.

N° CPPAP : 0212 G 83995

N° ISSN : 1298-7182

Périodicité : trimestrielle

Mise en pages : www.pacopao.info

Imprimerie : JOUVE
 11 boulevard Sébastopol,
 B.P. 2734, 75027 Paris Cedex 01



Photo : M. P. / www.pacopao.info

Comme chaque année, ce numéro est consacré aux nomades de l'aventure, fidèles à ce qu'il est difficile d'appeler « un point d'eau » en terre de Bourgogne. Par l'image et par l'écrit, s'expriment ainsi, au festival de Dijon, l'aventure vécue mais aussi la qualité d'un regard et d'une inspiration.

Ce festival de la découverte, pour sa 30^{ème} édition, nous fait partager des moments d'exception avec navigateurs, spéléologues, alpinistes, grovagués et anachorètes, à travers 21 films, parmi 140 reçus de 19 pays et 5 livres retenus parmi plus d'une vingtaine.

De grands anciens sont l'exemple de ce qu'une vie d'aventure peut apporter à la connaissance et à la préservation de notre planète ; tel Claude Lorius, pionnier des fameuses carottes de glace permettant de remonter dans le temps pour y déchiffrer le climat et l'incidence des activités humaines sur celui-ci ; ou Christian Pétron, grand maître de l'image sous-marine après un demi-siècle d'émerveillements.

Les plus jeunes, à pied jusqu'à Jérusalem, ou dix mois dans une yourte aux confins de la Mongolie, nous rappellent que les plus belles aventures peuvent ne pas nécessiter d'autres moyens que l'imagination et le caractère. Enfin, des personnalités aussi remarquables que Patrick Berhault ou Nicole Van de Kerchove, nous laissent le message de leur vie.

Nous présentions ce festival comme une ode à la beauté du monde et à la grandeur de l'homme. Cette année encore, il éclairera ce que Pierre Schoendoerffer, lorsqu'il en présidait le jury, nous faisait le cadeau de considérer comme « la face lumineuse des choses ».

Patrick EDEL

SOMMAIRE

2 LES ÉCRANS DE L'AVENTURE

- Nikolay Litau 2
- Climbing to the limits 5
- Mission Treetop 6
- Écumeurs de ciel 18
- Le Chercheur des glaces 10
- Le Mystère des lemmings 12
- L'Incrovable voyage de N. Pjevalski « sur le toit du monde » 14
- Berhault 16
- L'Appel de la steppe 18
- Horizon Vertical 20
- By own strength 22
- Le Mystère de la Baleine 24
- Everest : a climb for peace 26
- Méditerranée : les mystères des profondeurs 28
- Les Écrans de l'Aventure 2007 30
- Un oeil sous la mer 33
- Babouche, un catamaran pour l'Arctique 34
- Epris d'aventure 36
- Premiers pas sur la banquise 38
- Prisonniers volontaires de la banquise 40
- Maud Fontenay, à contre-courant 42
- Les Chemins de traverse 44
- Au-delà du silence 47

49 ACTUALITÉS DE L'AVENTURE

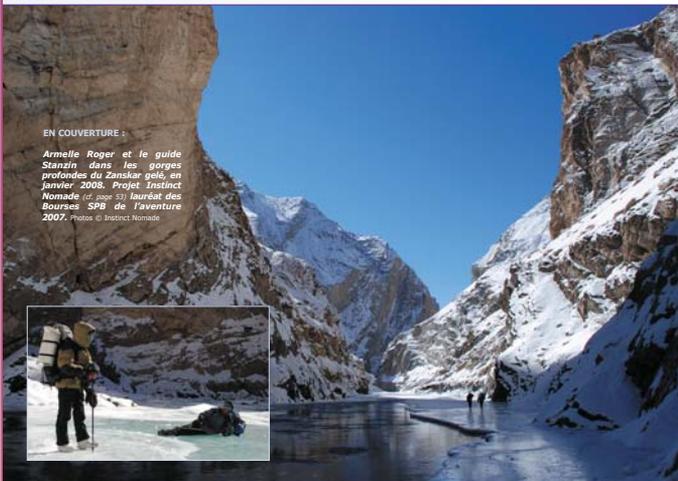
- Le Pacifique en Océanite 49
- Nicole Van de Kerchove 50
- P. Franceschi et La Boudeuse 50
- Expédition Virgin global row 51
- 48° Nord 51
- Raid Paris-Calcutta 53
- Instinct Nomade 53
- Les bourses de voyage Zelligja 54
- L'Oiseau Blanc 54
- R. Belleville : Sahara expérience 55

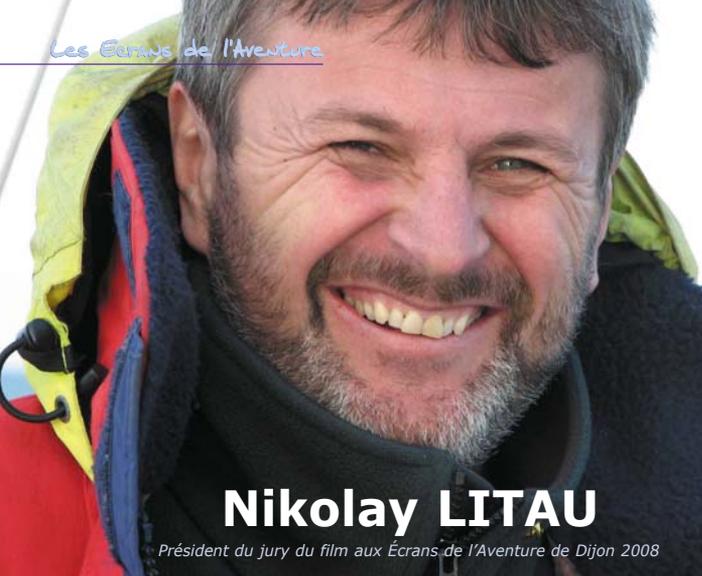
56 ÉCRITS D'AVENTURE par Chantal Edel

- Toison d'Or du livre d'aventure 2008 56
- Salto Angel - Méandres d'Asie 56
- Les montagnes dans les nuages 56
- L'appel de la steppe 57
- Les sirènes du Transibérien 57
- Librairie d'aventure 58
- Atlantide, rêve et cauchemar 58
- Amazonie mangeuse d'homme 58
- Babouche - Le pire voyage au monde 59
- La Chine dans un mirail 59
- Le grand livre de l'aventure 2009 59
- Versant Océan - Ma Chine 60

EN COUVERTURE :

Armelie Roger et le guide Stanzin dans les gorges profondes du Zanskar gelé, en janvier 2008. Projet Instinct Nomade (cf pages 51) laureat des Bourses SPB de l'aventure 2007. Photos © Instinct Nomade





Nikolay LITAU

Président du jury du film aux Écrans de l'Aventure de Dijon 2008



Ce navigateur russe de 53 ans est internationalement respecté dans le monde de l'aventure et de la voile. Il est membre du Adventure Club of Moscow, membre de la Geographic Society russe, responsable du secteur Marine au Club Aventure de Moscou, Chevalier de l'Ordre du courage (en Russie), Médaillé de la marine par le Royal Cruising Club en Grande-Bretagne et détenteur de prestigieuses récompenses mondiales dans le domaine de la navigation : la Seamanship Medal (en Grande-Bretagne) et la Blue Water (aux Etats-Unis).

Nikolay Litau est né le 9 août 1955 au Nord Kazakhstan. Après avoir servi dans l'armée soviétique, il s'installe à Moscou. Il est alors chauffeur et, parallèlement, il suit des études à l'Université Polytechnique de Moscou. Une fois diplômé, il dirige une usine d'automobiles. À 32 ans, il commence à pratiquer la voile, participe à des régates et à des courses longues distances. En 1992, il acquiert le titre de skipper. La même année, il est invité comme instructeur skipper sur le *Wild Goose*, premier yacht étranger à naviguer sur les eaux intérieures russes de la mer Blanche à la mer Noire.

Circumnavigations sur les quatre océans de la planète

Entre 1993 et 1996, il supervise à Tver, la construction d'un bateau spécialement adapté à ses projets de navigation polaire, l'*Apostle Andrey* : un voilier de 16,2 mètres de long, 4,8 mètres de large, d'un poids de 25 tonnes, baptisé par le Patriarche de Moscou Alexis II. En 2000 ce yacht sera modernisé aux chantiers navals de Kronstadt. De 1996 à 1999, skipper de l'*Apostle Andrey*, il réussit le premier passage à la voile de la route du Nord (le passage du Nord-Est) et réalise le premier tour du monde dans le sens des méridiens. Un tour du monde inédit qui confirme la renommée internationale du navigateur russe (cap Nord, cap de Bonne-Espérance, Kerguelen, Australie, Japon, passage du Nord-Est avec un hivernage à Tiksi).

En 1999, le Royal Cruising Club de Grande-Bretagne accueille cette première traversée comme l'événement de l'année. Litau se voit décerner la Seamanship Medal – les navigateurs ayant été distingués avant lui n'étant autres que Sir F. Chichester, Sir R. Knox-Johnston, Alain Bombard pour ne citer qu'eux.

À l'automne 2001, il repart pour un second tour du monde par les mers de l'hémisphère occidental. L'*Apostle Andrey* part de St Petersburg, traverse l'Atlantique pour rejoindre l'Antarctique, puis le Pacifique vers l'Alaska et suit les côtes de l'Archipel arctique canadien par le passage du Nord-Ouest. Après ces deux tours du monde, l'*Apostle Andrey* est le premier voilier russe à réussir la circumnavigation de l'Arctique. En janvier 2002, le Cruising Club of America lui octroie la Blue Water Medal pour la première traversée du passage du Nord-Est à la voile.

En 2004, l'*Apostle Andrey* s'attaque à un troisième tour du monde. L'objectif est d'atteindre le plus rigoureux et inaccessible des continents, l'Antarctique et d'en faire le tour exclusivement à la voile sans franchir le 60° parallèle, limite de ce continent. Ce défi prendra deux ans.

En dix ans, l'*Apostle Andrey* sous le commandement de Nikolay Litau couvrira plus de 110 000 miles, visitera tous les continents de notre planète, traversera tous les océans et battra 5 records du monde. En 2007, Nikolay Litau reçoit le titre de « Légende de la Navigation » qui lui est décerné au 3^e Festival de la Navigation de Moscou.

Photos © N. Litau

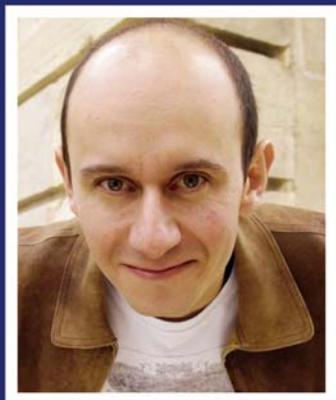




Photos © N. Litau



interview



Les grandes personnes

Stéphane Conchon

17h - 18h
du lundi au vendredi

Climbing to the limits

Atteindre le sommet est la plus forte des sensations

Ioan Alun Doyle a commencé l'escalade en salle à 11 ans et en montagne à 15 ans. De collégien de Bethesda (Pays de Galles) apprenant l'art et la géographie, il est très vite devenu grimpeur de haut niveau. Le jeune alpiniste de 18 ans se mesure désormais aux plus difficiles voies du monde, dans le massif du Snowdown, sur l'île de Kalyrnos en Grèce et dans les Yosemite en Californie.

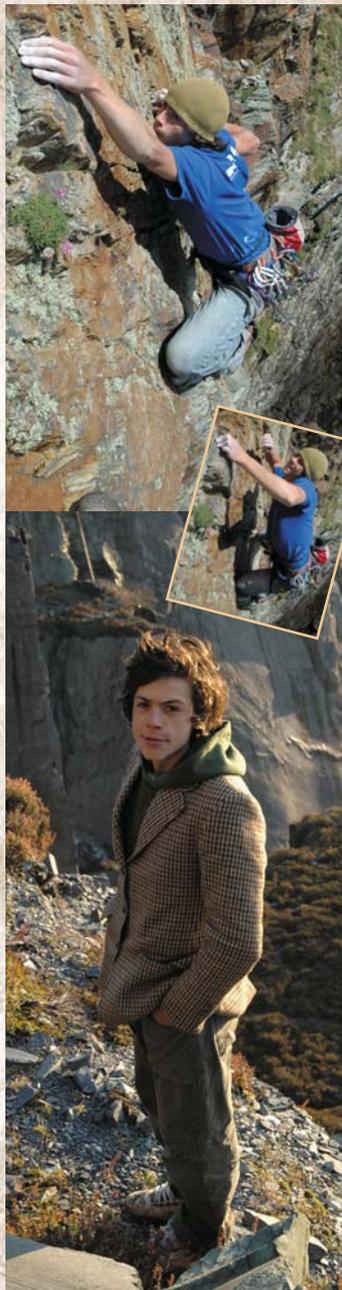
Ioan est un perfectionniste : s'il fait quelque chose, il cherche à être le meilleur. Il ne sait pas ce qu'est une *hobby* ; il devient vite comme obsédé et sa passion prend toute sa vie. Pour l'heure, sa passion c'est la grimpe. Avant, c'était la pêche et l'élevage des moutons au Pays de Galles ; c'est là qu'il est tombé amoureux des montagnes. « Une des raisons pour lesquelles j'aime la montagne c'est que je suis coupé du monde, je suis dans un autre royaume. Quand une voie est difficile, je suis prévenu ; ce qui ne m'a pas empêché d'avoir quelques grosses frayeurs. Une fois, en particulier, une prise a lâché et j'ai dévié. J'ai eu de la chance, je ne me suis pas fait trop de mal. J'aimerais trouver dans une situation dangereuse et la maîtriser. Je ne pense à rien d'autre qu'à ces quelques centimètres carrés de rocher devant moi, ainsi qu'à mes pieds et mes mains sans songer à tout ce qui m'entoure. Cette concentration ne me quitte qu'une fois le sommet atteint, et là, rien ne peut égaler la sensation qui m'envahit. Parvenir au sommet, c'est la sensation la plus extrême, le sommet du bonheur. Je veux maintenant atteindre les niveaux les plus élevés de cette discipline et réussir les voies les plus difficiles du monde. Première étape : gagner un peu d'argent pour faire mon sac et partir ».

Malcolm Mills Davies, son entraîneur et son mentor l'a toujours encouragé. Mais, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, Mills a une peur maladive du vide et ne peut plus suivre son protégé dans l'extrême. Très fier de son élève, il admet cependant avoir du mal à le voir grandir, à voir non seulement l'adolescent mais aussi l'alpiniste mûrir. C'est lui qui a très vite pressenti le talent de l'enfant.

« Il existe toujours un lien très fort entre deux partenaires de cordée, confie Mills, mais l'amitié que j'ai pour lui dépasse tout ce que j'ai pu connaître avant. Je grimpe avec lui depuis quelques années et nous avons passé plusieurs étés ensemble. Je ne me lasse pas de nos courses à deux ; je sais qu'il n'a plus besoin de moi, mais j'ai du mal à ouvrir la cage pour qu'il vole de ses propres ailes. Je suis conscient de la chance extraordinaire que j'ai eue de pouvoir l'aider à devenir le grimpeur qu'il est aujourd'hui, je lui ai appris ce que je savais mais, maintenant, il m'a dépassé. Je suis certain qu'il sera sans aucun doute l'un des Grands de la montagne. »

Sa mère, **Catrin**, ressent de la fierté mais aussi de la peur face à la passion de son fils ; elle parle d'un « maelström d'émotions » en le voyant atteindre les sommets. « Je reconnais, dit-elle, que parfois quand je rentre à la maison et que je vois qu'il est parti, je suis malade à en mourir. Je sais qu'il est sur la montagne et, plus la nuit avance, plus je souffre. Quand il est né, j'avais 20 ans. C'est lui qui a guidé ma vie. Il m'a donné tant de bonheur, qu'aujourd'hui, j'ai du mal à le laisser partir. Dans le même temps, je suis fière de ce qu'il fait, fière qu'il souhaite être indépendant, qu'il cherche à partir, à découvrir le monde ».

Alun Hughes, producteur et réalisateur du film qui retrace le parcours du jeune garçon, dit de lui : « C'est un grimpeur débordant de talent en dépit de son jeune âge. Nous l'avons suivi un été entier dans des voies extrêmement difficiles. C'est encore un adolescent qui se mue progressivement en un grimpeur confirmé et en un véritable adulte. »



Photos © A. Hughes

Mission Treetop

Le monde isolé et inexploré de la canopée guyanaise.

En haut de la forêt vierge se trouve un monde inconnu, presque impossible à atteindre. La vie de milliers d'espèces endémiques y est mystérieusement entremêlée ; la flore et la faune y sont uniques et ce, de la racine des arbres jusqu'au bout des feuilles. À ce jour, nous commençons à peine à comprendre les interactions et les compétitions qui se trament dans cette canopée encore majoritairement inconnue. Une chose est certaine cependant, cet habitat est sujet à des changements inattendus en raison de dominance d'un

groupe de plantes sur la lumière : les lianes. Elles empêchent la lumière d'atteindre les jeunes arbres et étouffent les plus vieux. La forêt vierge telle que nous la connaissons aujourd'hui va-t-elle disparaître ? Le docteur Jörg Salzer de la faculté d'Ulm (Allemagne) étudie la croissance et la propagation de ces lianes. Avec son équipe, il soupçonne le réchauffement planétaire et l'augmentation du taux de CO² dans l'atmosphère d'être à l'origine de ce phénomène, mais pour en être certains, ils doivent poursuivre leurs observations.



Pour ce faire, le docteur Salzer s'est installé dans les arbres, afin de recueillir les plus hautes feuilles des lianes et des arbres. Il vit maintenant jour et nuit, sur une petite plate-forme tout juste assez grande pour installer un hamac, un réchaud, une table et quelques outils. Cette vie dans les arbres n'est jamais monotone. Des visiteurs indésirables pillent ses réserves dès qu'il quitte son refuge, les serpents s'y installent à la recherche d'un endroit sec pour dormir ou guetter les rats de forêt venus chercher des victuailles. Des guêpes géantes et des abeilles tueuses trouvent elles aussi, cette maison dans les arbres, très accueillante. Jörg doit encore lutter contre des termites affamés et des fourmis jardinières qui affectionnent cette plate-forme sèche et abritée.

Dans la journée, Jörg grimpe avec des cordes qu'il fixe au sommet des arbres, afin d'observer l'extrémité des lianes et collecte des échantillons de feuilles. De retour à sa plate-forme, il en étudie leurs différences. Il note des mutations dans la vie des végétaux qui pourraient être dues aux changements climatiques. Certaines plantes ont été noyées par de grosses pluies, alors que la forêt devient plus sèche.

« Les lianes utilisent-elles mieux la lumière ? Et si oui, pourquoi ? Que vont devenir les animaux qui vivent sur le sol ou dans les rivières mais qui, tous, ont besoin des fruits et des feuilles qui tombent de la canopée ? La vie des mangeurs de feuilles va-t-elle changer ? Avons-nous suffisamment d'informations pour prédire les changements à venir avec précision ? Le changement climatique a déjà commencé



Photo © www.joerg.salzer.org



et la lutte pour la lumière, l'eau et les nutriments s'est considérablement intensifiée », constate-t-il. « Quand une branche d'arbre se casse, les lianes qui y sont accrochées font écran à la lumière du soleil, puis le géant de la forêt meurt lentement, inexorablement. Les nouvelles pousses absorbent moins de gaz à effet de serre, ce qui réduit l'effet bénéfique de la forêt vierge sur notre climat. Quand de jeunes arbres remplacent les vieux, les espèces à croissance rapide sont plus nombreuses ou sont rapidement envahies par les lianes. Des chercheurs du Brésil et notamment du Smithsonian Tropical Institute ont découvert que la forêt amazonienne absorbe nettement moins de CO₂ aujourd'hui qu'elle ne le faisait il y a quelques décennies. Ils ont également constaté des modifications dans la crois-

sance et la mort des arbres. Des espèces hautes, à croissance rapide, se multiplient au détriment des espèces plus petites. Le bois des jeunes repousses est nettement moins dense qu'auparavant. De plus, l'augmentation du CO₂ aboutit à une hyperfertilisation du sol. Ces symptômes sont la preuve que d'importants changements se mettent en place dans la forêt vierge. Il semble donc assez évident que ces changements vont avoir une incidence sur la faune de la forêt vierge jusqu'à la disparition de certaines espèces. »

Pour atteindre la cime des arbres, le docteur Salzer a déjà tenté d'utiliser un dirigeable ou une grue. Mais il préfère aujourd'hui grimper aux arbres avec les outils traditionnels de l'alpinisme. C'est à la fois le plus simple, mais cela possède aussi de sérieux inconvénients. C'est long, fatigant et pas très efficace. Après trois heures de préparation, il faut encore trouver les moyens et l'énergie de se hisser à la partie supérieure des arbres, là où les branches ne sont pas assez solides pour supporter le poids d'un homme. Puis pour passer à l'arbre voisin, il faut redescendre et recommencer sur le tronc suivant... Enfin, pour se hisser à l'extrémité des branches les plus fines et collecter les feuilles les plus hautes, le baudrier et la corde ne sont pas adaptés.

L'expérience de Salzer avec les créations de Dany Cleyet-Marrel (le radeau des cimes, l'arboglisser...) en Guyane et à Madagascar, lui a donné l'idée d'un aéronef monoplace avec des moteurs électriques silencieux. Mais pour passer de l'idée à la réalisation, il a fallu du temps. Lorsque les pièces de son aéronef arrivent enfin,

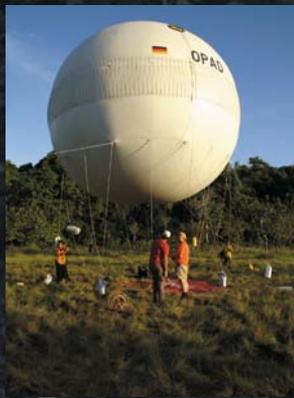
une aventure exceptionnelle commence. Il gonfle le ballon à l'hélium et le laisse dériver jusqu'à sa plate-forme dans les arbres. Il attache la nacelle, mais une erreur de fixation des moteurs fait que le ballon tourne sur lui-même. Au début le petit dirigeable est maintenu au sol par des cordes, mais Jörg veut pouvoir se déplacer sans contraintes car plus il s'éloigne de sa plate-forme, plus les sites de prospection qu'il rencontre sont fascinants. Le dirigeable serait un engin idéal si la pluie, les orages, le vent ne lui donnaient pas trop de vitesse et ne menaçaient pas sa maniabilité. Cette technique demande probablement un certain rodage.

Néanmoins, le vol dans le monde féérique et tri-dimensionnel de la canopée compense mille fois ces quelques inconvénients. Ainsi suspendu, le scientifique observe bien mieux la végétation et la faune sans perturber l'écosystème, son regard embrasse l'ensemble de la canopée. Depuis son dirigeable, Jörg peut enfin



collecter uniquement les feuilles dont il a besoin pour ses recherches et ses observations donnent de meilleurs indices pour expliquer la croissance galopante des lianes.

www.joerg-salzer.org



Écumeurs de ciel

L'expédition Telross aux îles Kerguelen pour une ascension du Mont Ross et la traversée du Petit Ross au Grand Ross.

Cinq Français, partis fin 2006 sous la houlette de l'alpiniste Lionel Daudet, ont réalisé une voie directe dans la face Est du Mont Ross ainsi que la traversée intégrale de l'arête. Une ascension expérimentée en 1974-1975 par Georges Polian, Patrick Cordier et Jean Affanassief dans des conditions très différentes. Telross c'est aussi une expédition scientifique qui a permis à Emmanuel Cauchy, alias Doc Vertical et directeur d'IFREMET, d'effectuer les premiers tests de télémédecine en terres australes. Avec eux on retrouve les guides de haute montagne Sébastien Foisac et Philippe Pellet ainsi que la dentiste Véronique Grilleau-Daudet.

« Le Ross est la partie résiduelle d'un ancien volcan qui a explosé. Les parois rocheuses sont de qualité exécrable, composées de bancs alternés de brèches, de conglomérats volcaniques, et de basaltes médiocres. Quand le rocher est vraiment compact et en place - ce qui est rare ! - il est abrasif, très fragile et cassant (sauf

le basalte), c'est dangereux ! Mais le plus dangereux, c'est la météo. Des rafales brutales à 300 km/h sur les arêtes fatièrres, et une visibilité qui tombe à zéro en 10 minutes (ce qui est arrivé à l'expédition sud-africaine venue deux mois après nous, et dont l'équipe de tête a dévissé), puis huit jours de grand mauvais temps non-stop, c'est embêtant ! Aujourd'hui les prévisions météorologiques sont peut-être meilleures que "de mon temps". Mais j'ai parcouru pas mal de montagnes au Spitzberg, en Islande, en Alaska, au Yukon, en Antarctique... et la pire des météo : c'est aux Kerguelen que je l'ai rencontrée. Mais c'est aussi le plus extraordinaire coin de la Terre ! » leur signale Georges Polian.

« Après l'installation du camp de base, le 20 novembre, Lionel, Manu, Philippe et moi-même, avons très rapidement fait la première ascension du Pic du Cratère (1 181 m) par la voie que nous avons baptisée : "La panthère Ross" en référence au surnom attribué à notre Docteur Vertical.



Le 23 novembre, c'est le sommet du Grand Ross que nous avons fait tomber via un nouvel itinéraire. Partis à 2 h du matin nous avons atteint la base à 8 h en creusant une tranchée dans la neige épaisse. Dans le brouillard nous nous sommes orientés grâce à une photo. Ce n'est que dans le haut de la face que les nuages nous ont lâchés. Nous avons alors rejoint le sommet après le passage dans une goulotte de glace. La traversée, elle, ne s'est pas laissée amadouer malgré notre offrande : un mauvais bivouac de fortune. Le vent s'est levé en s'amplifiant dans la nuit. Au matin la raison nous a ordonnés de rentrer au camp. Nous avons baptisé cette voie directe : "Le destin du criquet". Le criquet, c'est d'abord le surnom de notre copain Damien Charignon disparu l'hiver dernier dans une avalanche. Le criquet c'est aussi ces insectes que nous allons ramener de là-haut à la demande des scientifiques.





Océan Indien



Photos © Expedition Telross et © Carte Wikimedia

Le Ross, d'un point de vue esthétique, est le plus beau sommet que j'ai gravi jusqu'ici. Cette arête est constituée de gigantesques champignons de givre, des tours de givres hautes de plusieurs dizaines de mètres très complexes à désescalader. Il y a une lumière si étrange. Dans les trouées de nuages on y a une vue sur l'Océan Indien. On pouvait presque y voir les manchots et éléphants de mer tellement la côte était proche. Dans la descente, alors que le soleil embrasait toute la montagne, j'ai tout à coup pris conscience de notre position : sur ce glacier, au milieu de ce massif montagneux, sur cette île au milieu de l'océan, sur cette planète au milieu de la galaxie... j'en avais le vertige ! Quelle chance nous avons eue d'avoir pu aller là-bas !

Dans l'attente de vents moins violents pour repartir sur la montagne, nous sommes partis nous changer les idées à Port-Armor. Là, nous avons retrouvé Roland et son équipe de l'Institut Paul-Emile Victor (IPEV). Durant deux jours, le programme était : pêche à la truite et chasse au lapin, histoire de varier nos

menus. Puis nous avons retrouvé le camp de base. Le temps passait... le premier sommet était fait, mais je voulais faire la traversée des deux Ross. Avec Dod (Lionel Daudet) nous avons donc décidé de rester au camp de base pour attendre un créneau météo favorable. Les autres sont partis plus tôt, à pied, pour visiter Kerguelen. Dod était malade, il faisait mauvais, le Mont Ross était morose et j'en suis même venu à faire la cuisine !

Le 7 décembre, le vent était annoncé moins violent. Branle-bas de combat : avec Dod nous sommes partis tôt dans la nuit. Mais le vent était toujours là, violent jusqu'à arracher mon casque accroché sur le sac à dos. La marche était éprouvante, le vent projetait des morceaux de givre à l'horizontale, nous obligeant à progresser pratiquement couchés. À pied d'œuvre nous avons décidé de faire le Petit Ross en aller-retour. Nous sommes partis légers, optimistes, trop... Nous avons dû nous arrêter à 50 mètres du sommet faute d'une deuxième corde pour le rappel. De retour au camp de base dans l'après-midi, j'étais fatigué et las, plus que d'habitude. La météo annoncée pour le lendemain n'était pas meilleure.

J'ai donc laissé repartir Dod avec Manu. Ils ont alors réalisé la première ascension du vrai sommet du Petit Ross. Là-haut, ce qui semblait inespéré s'est produit : le temps s'est dégagé, le vent était faible. Ils n'ont pas loupé l'opportunité et ont réussi la première traversée des arêtes du Petit au Grand Ross. Chapeau les gars !

Du camp de base, nous pouvions les suivre à la jumelle, c'était dément.

L'arête était très complexe. Il leur fallait constamment monter, descendre, contourner des champignons hérissés de givre et parfois passer dans un tunnel. Ils ont atteint le sommet du Grand Ross à 20 h, la traversée était faite, restait le retour dans la nuit. Après une série de rappels dans des goulettes transformées en torrents (dont un rappel coïncé qui vaudra à Lionel quelques acrobaties dans des surplombs de glace), ils ont rejoint le glacier suspendu, puis le pied du Petit Ross.

Nous sommes partis à leur rencontre dans la nuit et nous nous sommes retrouvés tous ensemble au camp de base, environ trente heures après que Dod et Manu l'aient quitté.

Sacré Manu, il m'avait annoncé qu'il avait souvent de la chance dans ses expéditions, mais là pour sa première journée sur le Ross, il m'a soufflé en attrapant le créneau pour la "voie royale". Chapeau Dod ! La classe !

Dès le lendemain nous avons plié le camp et nous sommes partis à pied pour rejoindre Port aux Français via la Baie Larose. Ce fût quatre très grosses journées de marche durant lesquelles nous avons pris conscience de l'immensité et de la diversité de l'île. À notre arrivée une bonne nuit de repos et le sentiment d'une expédition réussie nous attendaient. Le bonheur quoi !

Voilà, l'expédition touche à sa fin. Nous voici de retour à Port aux Français. Demain nous embarquons pour un retour à la Réunion via les îles Amsterdam et Saint Paul. "Cela risque de nous faire un choc terrible après 2 mois de vie hors du monde." s'inquiète Lionel. Nous allons quitter les Terres australes françaises et leurs habitants. Que de belles rencontres nous aurons faites ici. Qu'ils viennent pour une mission d'un mois ou d'un an, tous sont volontaires. Beaucoup, par leurs compétences et qualités humaines, nous ont donné un sérieux coup de pouce pour notre aventure. Il en est de même de tout l'équipage du *Marion Dufresne*. Je les remercie tous du fond du cœur. »

par Sébastien FOISSAC
Le 18 décembre 2006
Port aux Français - Îles Kerguelen.



<http://yanick.michelat.free.fr>



Emmanuel Cauchy et Lionel Daudet

Le Chercheur des glaces

Claude Lorius, premier chercheur français à recevoir le Prix Blue Planet

Le prix Blue Planet récompense chaque année deux personnes ou organisations à l'origine d'avancées scientifiques capitales en matière d'environnement. Le glaciologue Claude Lorius a été distingué par ce prix pour avoir, grâce à ses travaux, contribué à faire prendre conscience de l'influence des activités humaines sur l'environnement. Cette distinction lui sera remise à Tokyo en novembre prochain.



Photos © N. Dubreuil

Claude LORIUS

Un aventurier des pôles

« La planète devrait sensiblement se réchauffer au cours du XXI^{ème} siècle, au risque d'affecter les ressources en eau, l'agriculture, la santé, la biodiversité et, d'une façon générale, les conditions de vie des humains... », anticipe le glaciologue au début des années 90. Réellement novateurs à l'époque, ces propos sont aujourd'hui couramment admis. Véritable pionnier des forages glaciaires, Claude Lorius a acquis une renommée internationale en établissant, avec l'ensemble de son équipe, le lien entre teneur en gaz à effet de serre (méthane, dioxyde de carbone) et évolution climatique, grâce à l'étude des archives stockées dans les glaces de l'Antarctique. Cette découverte primordiale a permis de reconstruire le climat terrestre et la composition de l'atmosphère sur une période de 420 000 ans (forage de Vostok de 1984 à 1991). Claude Lorius fut également à l'initiative du forage européen EPICA mené à la station Concordia (dite Dôme C) : avec ce programme, les scientifiques disposent désormais de l'histoire des gaz à effet de serre sur 800 000 ans.



Né en 1932 à Besançon, Claude Lorius (Directeur de recherche émérite du CNRS au Laboratoire de glaciologie et géophysique de l'environnement, qu'il a dirigé de 1983 à 1988) a participé à de nombreuses campagnes en Antarctique. En quarante ans de carrière, il est parti 22 fois en expéditions, totalisant plus de six ans passés sur ce continent. Il est donc la preuve vivante qu'une carrière ponctuée de grandes avancées scientifiques peut démarrer presque par hasard, en répondant par exemple à une petite annonce. Celle qu'il lut un jour de 1955 sur les murs de la Faculté de Besançon, et qui allait fixer son goût pour le Grand Sud, n'a jamais quitté sa mémoire : « On recherche jeunes chercheurs pour participer aux campagnes organisées pour l'Année géophysique internationale ».



C. Lorius à Vostok
© C. Lorius

Ses campagnes les plus célèbres

1957 : Il s'installe avec deux collègues à la station Charcot (Antarctique). Il y restera un an pour réaliser un bilan radiatif de la surface, échantillonner les couches d'été et d'hiver et déterminer l'accumulation de la neige et la température in situ.

1959 : il retourne au même endroit pour réaliser un raid (organisé par les Américains). Pendant près de 100 jours, il parcourt près de 1 400 km. À chaque fois, l'équipe scientifique dont il fait partie, relève les températures, l'épaisseur de la glace et son altitude... Les échantillons prélevés fourniront les bases d'une relation encore utilisée de nos jours, laquelle permet d'obtenir la température de l'air à partir de la mesure des isotopes de l'oxygène et de l'hydrogène constituant « l'eau solide ».

Les forages permettant de récolter des carottes commencent alors à se multiplier. **1965** : en terre Adélie il pratique des carottages d'une centaine de mètres dans

la glace profonde de 1 000 kilomètres en commençant à s'intéresser aux bulles d'air qu'elle contient, avec l'intuition d'y retrouver les témoins historiques de la composition de l'air. « C'est en regardant éclater ces bulles dans un verre de whisky où j'avais plongé un glaçon, que j'ai eu l'intuition qu'elles conservaient des indications sur l'altitude de la formation de la glace et, surtout, qu'elles représentaient des témoins fiables et uniques de la composition de l'air ».

Puis les collaborations entre chercheurs américains, anglais, australiens, français et soviétiques permettent de mettre en commun leur logistique pour faire face à de nouvelles découvertes.

1974 et 1977 : Dôme C, dans les régions centrales de l'Antarctique, il exhume des glaces à 900 mètres de profondeur qui affichent 35 000 ans d'âge. Elles permettront d'approfondir nos connaissances sur la dernière ère glaciaire.

1984 : c'est l'expédition mythique de Vostok (point le plus froid au monde, il fait en moyenne -70°C en hiver). Français, Américains et Soviétiques mettent en commun leur logistique en période de guerre froide, afin d'organiser une lourde campagne de carottage. Là, la glace couvre 150 000 ans, soit l'ensemble du dernier des cycles climatiques qui caractérisent le Quaternaire. 2 000 échantillons représentant 3 tonnes de carottes révèlent alors l'histoire du climat à travers les âges.

Ces travaux de recherche lui ont valu la médaille d'or du CNRS en 2002 ainsi qu'une reconnaissance au niveau international concrétisée par de nombreuses récompenses et distinctions (la dernière étant la médaille décernée par le SCAR, en 2008). Membre de l'Académie des sciences depuis 1994, il y préside le comité pour l'Année polaire internationale. Tout au long de sa carrière, Claude Lorius a exercé de nombreuses responsabilités sur le plan national (CNRS, ministère de l'Environnement, Expéditions polaires françaises, Institut français de recherche et technologie polaires...) et international (notamment au SCAR qu'il présida de 1986 à 1990).

Fortement impliqué dans la communication scientifique, Claude Lorius est auteur de plusieurs livres dont les plus récents sont :

- **Planète blanche : les glaces, le climat et l'environnement**, Jean Jouzel, Claude Lorius et Dominique Raynaud. Éditions Odile Jacob (2008).

- **Le grand défi des pôles** par Bertrand Imbert et Claude Lorius. Éditions Découvertes Gallimard (2007).



Comment avez-vous pris conscience que les pôles sont les témoins de l'environnement planétaire ?

Lors de ma première campagne en terre Adélie il y a cinquante ans, en voyant les aurores australes illuminer les cieux de l'Antarctique, semblables aux aurores boréales, j'ai réalisé que notre Terre était un seul et même système. En découvrant dans les neiges du pôle Sud les retombées des explosions thermonucléaires, j'ai pris conscience que tout ce que nous émettons dans l'atmosphère se répand sur toute la planète sous forme de particules. Ces traces sont visibles jusqu'aux extrémités de notre globe. Nous n'avons qu'une et une seule atmosphère !

Quel souvenir gardez-vous des six années passées dans des conditions de froid et de rigueur extrêmes en compagnie d'amis chercheurs ?

Le goût de l'aventure m'a conduit en Antarctique. Sans le perdre, j'ai appris à aimer le travail sur le terrain, parfois difficile, souvent dans des conditions extrêmes où se manifeste la solidarité des équipiers. En Terre Adélie, j'ai connu l'émerveillement des paysages. Au cours de nos dix mois

d'isolement, j'ai appris à apprivoiser la solitude de la nuit polaire. À Vostok, c'est là que j'ai connu la richesse d'une collaboration internationale menée au-delà des clivages politiques et de l'esprit de concurrence.

Tous ces moments très forts sont encore bien présents dans mes souvenirs. Le goût de l'aventure m'a conduit au continent blanc. Puis est venu en bonus la passion d'une recherche qui m'a porté à aborder un véritable problème de société : préserver l'environnement dans lequel nous vivons.

Demanda-t-on à un alpiniste s'il aurait préféré qu'on l'emmène au sommet en hélicoptère ? Ou à un navigateur solitaire s'il aurait voulu une croisière confortable ? Maintenant je goûte au plaisir de voyages aux pôles plus propices à la contemplation et à la réflexion, hors des contraintes qu'imposent les responsabilités de terrain. Les pôles, ce peut être une aventure, un plaisir des yeux, un défi intellectuel et physique... C'est toujours une aventure humaine qui marque.

*Extraits des propos recueillis
par Laurent MAYET
Président du Cercle Polaire*





Le Mystère des lemmings

Depuis 18 ans, Olivier Gilg et Brigitte Sabard, deux naturalistes du Groupe de Recherche en Ecologie Arctique, parcourent les régions arctiques dont celles du Nord-Est du Groenland dans le cadre des missions Ecopolaris qu'ils co-dirigent. Leur objectif : étudier un mystérieux phénomène, les impressionnants cycles démographiques des lemmings dont les effectifs varient considérablement d'une année à l'autre et que les croyances populaires décrivent comme des « suicides collectifs ». Après plus de dix ans d'études, de prélèvements, de suivi et d'analyses, les chercheurs naturalistes lèvent le voile sur cette énigme scientifique millénaire.

Les lemmings sont de petits rongeurs de la taille d'un hamster, vivant aux hautes latitudes sur les terres qui bordent l'océan glacial Arctique, au Groenland, en Alaska, au Canada et en Sibérie. Ils sont la proie privilégiée de nombreux prédateurs. Du nombre de ce petit rongeur dépendent ainsi le succès de reproduction et les densités des populations de nombreuses autres espèces comme la chouette harfang, le renard polaire, l'hermine, les labbes, ou même d'autres espèces qui deviennent les proies de substitution des prédateurs lorsque les lemmings se font rares (lagopèdes, lièvres arctiques, limicoles, oies, eiders, bernaches). Le lemming est ainsi l'espèce déterminante du fonctionnement de l'écosystème de la toundra arctique.

Les importantes fluctuations cycliques qui caractérisent la dynamique de ses populations sont connues depuis des siècles, les Sagas scandinaves en faisaient déjà

mention. Leur périodicité de 3 à 5 ans est aujourd'hui assez bien documentée, mais les processus qui les régissent n'avaient à ce jour jamais été élucidés et continuaient à faire l'objet de nombreuses hypothèses dont celle d'un suicide collectif.

En 1958, un très sérieux documentaire de Walt Disney sur les animaux de l'Arctique, *White Wilderness* fait entrer la légende des lemmings suicidaires dans le monde moderne. Dans une scène tristement célèbre (le film a reçu un oscar !), des lemmings se précipitent dans la mer. Le narrateur explique que leur population croît et décroît de façon cyclique et que ce saut vers la mort est le point final d'une migration massive d'animaux en quête de nourriture. Il aura fallu près de 20 ans pour que le public apprenne la vérité sur ce pseudo documentaire. Les lemmings n'avaient pas été filmés dans leur Arctique natal et l'équipe de tournage, résolue à présenter un scénario conforme à la légende, les avait forcés à sauter !

Olivier Gilg et Brigitte Sabard partent depuis 1990, année de leur rencontre au Groenland, pour 2 mois ou plus, avec leurs compagnons d'expédition du GREA, en autonomie totale, dans le parc national du Groenland entre 72° et 74° de latitude Nord. Olivier est le chercheur. Brigitte,

naturaliste autodidacte, l'assiste dans ses nombreux travaux. Chargée de la logistique, elle consacre aussi une partie de son temps à filmer des séquences animalières uniques.

Recouverte au 4/5 par la calotte glaciaire, l'île du Groenland, grande comme 4 fois la France, n'est habitée que par cinquante-cinq mille Groenlandais. Les régions côtières recouvertes de toundra, végétation arbustive rase, ne connaissent donc que très peu l'impact humain direct. Du fait de son climat, de son isolement géographique et de ses ressources limitées, la côte Nord-Est du Groenland est même totalement inhabitée entre 71° et 83°N. Elle est protégée par le plus grand parc national de la planète, grand comme deux fois la France ! Outre ses paysages glaciers grandioses, le site offre des conditions d'observation uniques pour le naturaliste et l'écologue. Le soleil qui y brille 24 h sur 24 en été et l'absence d'arbres permettent l'observation de la faune en continu et à grande distance.

Au fil de ces 18 années d'études et d'explorations, Brigitte et Olivier ont patiemment dressé l'inventaire de la faune et de la flore de ce territoire, à la recherche des moindres indices de présence du petit mammifère et de ses prédateurs. Pour atteindre cet objectif ambitieux, il aura fallu développer des protocoles innovants, poser des milliers de pièges à lemmings (inoffensifs), procéder à des centaines d'heures d'affuts et d'observation des prédateurs.

Le résultat de ces années d'efforts est aussi surprenant qu'inattendu : les lemmings ne se suicideraient pas, leurs effectifs seraient simplement régulés par quatre prédateurs : le renard polaire, l'hermine, la chouette



Photos © B. Sabard & O. Gilg



harfang et le labbe à longue queue. Olivier a même modélisé mathématiquement toutes les interactions entre les prédateurs et leurs proies pour en apporter la preuve. Et la réalité de terrain est bien confirmée par cette théorie...

Conforté par la critique de ses pairs, Olivier publie ses résultats en 2003 dans la revue scientifique la plus prestigieuse : *Science*. En quelques jours, la presse internationale s'empare de l'événement : 250 articles couvrent la nouvelle scientifique dans plus de 25 pays.

La même année naît leur fils Vladimir. Dès l'âge de 4 mois le petit garçon participera lui aussi aux expéditions ECOPOLARIS. Il est désormais pleinement impliqué dans les travaux de ses parents qui prennent peu à peu une nouvelle orientation. En effet, depuis 2000 il n'y a plus de pic de lemming, les cycles s'estompent. Principaux suspects : les changements climatiques... En les accompagnant chaque été depuis l'âge de 4 mois, Vladimir a donné un nouveau regard à leurs missions. Le couple s'interroge de plus en plus sur l'impact des dérèglements climatiques. Leur démarche, purement naturaliste à leurs débuts, fait place aujourd'hui à une préoccupation grandissante quant à l'état de la planète sur laquelle vivra leur fils.

L'Homme et ses activités ont des conséquences d'autant plus visibles sur les milieux polaires qu'ils sont plus fragiles que les autres. L'Arctique, touché deux fois plus vite et plus fortement que le reste du monde, représente métaphoriquement le « canari dans la mine » comme le proclament les Inuit. D'ici 15 ans disent les plus pessimistes, la banquise aura totalement disparu l'été dans l'Arctique. Au fil de leurs expéditions, Brigitte et Olivier constatent l'apparition d'espèces inattendues comme les coccinelles, voient les oiseaux arriver de plus en plus tôt, de nouvelles espèces qui viennent nicher au Groenland comme le goéland brun.

Leurs travaux indiquent que ces changements pourraient bien être les premiers signes écologiques tangibles du réchauffement climatique actuel qui, brutal et profond, modifie le fonctionnement naturel millénaire de ces écosystèmes. Les satellites permettent aujourd'hui de suivre l'évolution de notre climat mais seules des observations de terrain précises comme celles menées par Olivier et Brigitte permettront à l'avenir d'évaluer avec précision l'impact de cette évolution sur les espèces et les écosystèmes polaires.

Jérôme Roguez, réalisateur du documentaire *Le mystère des lemmings*, accompagné de Laurent Falquevert son cameraman, a pu partir en leur compagnie lors de leur mission en 2000. Ils les ont suivis, ont recueilli leurs observations, leurs sentiments. Jérôme Roguez, qui est aussi biologiste et ethnologue, passionné des pôles depuis toujours, participait déjà à la première expédition de Brigitte et Olivier sur l'île de Traill en 1990. Il est donc à la fois le témoin de la rencontre scientifique, mais aussi amoureuse des deux naturalistes... Ce documentaire se propose de vivre au jour le jour cette expédition avec ses découvertes, ses interrogations, ses doutes et ses émerveillements. De l'observation au piégeage, des longues attentes aux rencontres insolites, de l'échafaudage des théories aux réalités scientifiques.

par Brigitte SABARD



Photo © B. Sabard & C. Gny



L'Incroyable voyage de Nicolaï Prjevalski

« sur le toit du monde »

Jacqueline Ripart sur les traces d'un homme qui a donné son nom à un singulier petit cheval.



Nicolaï Mikhaïlovitch Prjevalski

Aussi orthographié Przewalski, Przhewalsky ou Prjevalsky, cet officier de l'armée russe, géographe, naturaliste et explorateur de l'Asie centrale est né le 31 mars 1839 à Kimborovo près de Smolensk. Il est décédé le 20 octobre 1888 à Karakol.

Au retour d'un premier voyage en Sibirie dans la région de l'Amour et de l'Ooussouri, Nicolaï Mikhaïlovitch Prjevalski, alors officier natif de Smolensk, lance l'idée d'une mission scientifique à travers la Mongolie et le Tibet, alors sous domination mandchoue. Soutenu par la Société russe de géographie, il se met en marche à la fin de l'année 1870. Depuis le lac Baïkal, il rallie Ourga, siège du Bouddha vivant des lamaïstes mongols, avant de rejoindre Pékin par la route du thé et d'entreprendre plusieurs expéditions à pied, à cheval et à dos de chameau : la première le

conduit, malgré les tempêtes printanières, à la lisière orientale des vastes steppes mongoles ; les deux autres le mènent en amont du fleuve Jaune et jusque sur le plateau tibétain. Dans un effort ultime, il trace sa route de retour en 1873 à travers le Gobi, le plus grand désert d'Asie.

Déjouant les ruses mandchoues et la menace d'insurgés musulmans, le voyageur cartographie la région et constitue des collections naturalistes ; il décrit aussi, dans un récit savoureux, les mœurs et les institutions des éleveurs nomades dont il traverse les campements de youertes. Patriote, il fait passer son devoir avant tout, endurant sans plainte les pénuries et les aléas climatiques.

La recherche scientifique sert aussi les ambitions territoriales de la Russie impériale. La seconde moitié du XIX^{ème} siècle voit le réveil de l'intérêt du tsar pour l'Asie et l'apogée du Grand Jeu, la rivalité russo-britannique pour la possession du Turkestan. L'Empire céleste vacille, rongé par les dissensions internes et les attaques des puissances coloniales, qui lui arrachent le droit de commercer en ses frontières. De simple marche désertique de la Sibirie traversée par les caravanes de négociants de fourrures et de thé, la Mongolie devient le centre géographique de l'Asie et le seuil de la Chine. Acteur de la course des Russes vers le soleil levant, Nicolaï Prjevalski incarne à leurs yeux, et incarnera encore à l'époque soviétique, l'explorateur par excellence.

Nicolaï Prjevalski
Voyage en Mongolie
et au pays des Tangoutes (1870-1873)
Une expédition russe aux confins de l'Empire céleste.

Texte établi et présenté par Jacqueline Ripart,
annoté par Marc Alaux, Editions Transboréal, 2007.



Après une carrière de photographe à Paris, Didier Parmentier (réalisateur du film *L'incroyable voyage de Nicolaï Prjevalski*) est devenu progressivement cinéaste, voyageur, aventurier et spécialiste incontesté du monde du cheval. C'est entre deux voyages en Afrique, qu'il nous parle de son expérience en Russie.

À l'origine de ce film, il y a Jacqueline Ripart. Jacqueline est ce que l'on peut nommer une grande dame du monde du cheval. Elle bouquine à travers le monde, elle écrit des bouquins sur les chevaux, et c'est au Kirghizistan lors du tournage d'un documentaire pour Équidia : *Les ailes des Tian Shan*, que Jacqueline m'a parlé pour la première fois de Nicolaï Prjevalski. Un militaire devenu le plus grand biologiste-explorateur russe du XIX^e siècle !

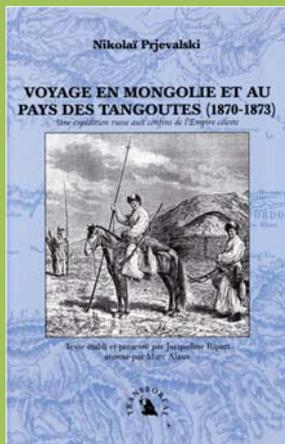


Photo © C. Renocette



Qu'allait-il faire de si extraordinaire ?

(Éclat de rire de Didier Parmentier...) Oh ! Pas grand-chose si vous voulez ! Juste 31 000 km à cheval, à dos de chameau, à pied ou en carriole chinoise, en trois voyages au travers de l'Asie centrale, pour collecter 410 spécimens de mammifères, 976 reptiles, 12 000 plantes, enfin vous voyez, ce n'est pas rien tout même !

On le connaît surtout par rapport au cheval du même nom ?

En effet, il a donné son nom à ce cheval en 1881 dans le désert de Dzoungarie, à la frontière chinoise (aujourd'hui situé dans le Xinjing chinois). Un cheval très différent du cheval domestique car il a 66 chromosomes et non pas 64. De plus c'est un cheval impossible à discipliner. De par son caractère ombrageux, il ne peut ni être dressé, ni monté.

Que représente réellement cet homme pour les Russes d'aujourd'hui ?

Il est là-bas aussi célèbre que le premier homme à avoir marché sur la lune ! Je crois que l'on peut dire qu'il y a néanmoins deux aspects importants pour la Russie. Le biologiste bien sûr, mais aussi le géographe militaire. À cette époque le Tsar veut un port sur la côte Pacifique et c'est sous le couvert de « vraies-fausse » expéditions scientifiques, qu'il envoie des militaires prospecter les régions de Sibérie orientale.

Est-ce que l'on peut classer Prjevalski au même niveau que des explorateurs comme Livingstone ou Stanley en Afrique ?

On peut même dire qu'il a fait mieux, car les difficultés rencontrées, tant politiques que climatiques étaient incroyables à l'époque. Nous autres, Européens, nous découvrons à peine l'Asie. En Dzoungarie ou en Gobie, les températures vont de moins trente à plus quarante degrés Celsius.

Comment avez-vous abordé la réalisation d'un documentaire historique ?

Nous avons souhaité faire un film sur un ton nouveau. Nous nous sommes rendus en Russie, en Mongolie, en Chine et au Kirghizistan (les pays traversés par Prjevalski). Comme Jacqueline Ripart est à l'origine de ce projet, elle en est demeurée l'élément moteur, le fil rouge. Puis nous avons cherché à faire travailler l'imaginaire du spectateur en le plongeant dans un voyage initiatique. On part avec le Transsibérien pour un voyage de Moscou à Pékin et c'est dans ce train mythique que Jacqueline nous raconte la vie de Prjevalski. Puis, « sur le toit du monde », via les montagnes des Tian Shan au Kirghizistan, c'est la passionnante Asie centrale qui se dévoile.

LE CHEVAL DE PRJEVALSKI

Aussi connu sous les noms de cheval sauvage d'Asie, cheval archaïque ou encore Takis, le cheval de Prjevalski (*Equus caballus prejevalski Poliakov*) est la dernière espèce de chevaux à être restée sauvage. Toutes les autres sont domestiquées ou descendent des chevaux qui ont été domestiqués. Jusqu'au milieu des années 90, le Prjevalski n'existait plus à l'état sauvage, exterminé par des chasseurs.

On croyait à l'origine que le cheval de Prjevalski fut découvert par un explorateur russe du même nom, qui lui aurait donné son nom en 1881. Plus récemment, une information de la fondation du cheval de Prjevalski indique qu'il fut découvert par deux Européens bien plutôt :

- Un docteur écossais envoyé à l'Ambassade de Chine par Peter Le Grand écrivit ces expériences (dans *Journey from St. Petersburg to Pekin, 1719-1723*) et y inclut des précisions sur le cheval sauvage asiatique.
- Encore avant, Hans Schiltberger, un noble de Bavière, qui fut prisonnier par les Turques et échangé à un prince mongol appelé Egedi comme moyen de troque. Schiltberger passa plusieurs années dans les montagnes des Tian Shan. Il écrivit ses observations sur les chevaux sauvages dans son mémoire *Journey into heathen parts*. Le manuscrit jamais publié fut écrit en 1427 et est stocké à la Munich Stadtbibliothek (bibliothèque municipale).

Le cheval de Prjevalski est le descendant et la réplique du « cheval des steppes », un des trois ancêtres préhistoriques (avec le « cheval des forêts » et le « cheval des plateaux » ou « Tarpán ») dont descendent, selon les études scientifiques, tous les chevaux domestiques. Autrefois, le Prjevalski parcourait librement la plus grande partie de l'Asie centrale, et peut-être également l'Europe occidentale comme pourraient en témoigner les peintures rupestres de Lascaux, en France, et de l'Altamira, en Espagne. Le cheval a peu changé depuis l'âge de pierre : son environnement hostile et son animosité vis-à-vis des intrus l'ont protégé des croisements avec d'autres races. Il a été chassé presque jusqu'à l'extinction mais il resterait quelques spécimens à l'état sauvage (le dernier aurait été vu en 1966) et, depuis peu, une poignée de scientifiques internationaux travaille à sa réintroduction dans les vastes steppes de Russie, du Kazakhstan et de Mongolie.



Photos : © C. FERRAZZOLI



PHOTOS © WWW.SYLVAIN-CHAPUIS.COM

Il était guide de haute montagne et professeur à l'École nationale de ski et d'alpinisme (ENSA). C'était un grimpeur au grand cœur épris de nature et de liberté, aux fortes convictions écologistes et partisan d'une éthique stricte de la montagne (peu de pitons, pas d'utilisation de moyens mécaniques).

La jeunesse

Patrick Berhault, est né en Auvergne, le 19 juillet 1957 à Thiers. Puis il déménage rapidement dans le Sud de la France, entre Nice et Monaco. Il rêve d'abord de devenir plongeur sous-marin avant de découvrir la randonnée et de s'émerveiller pour la montagne à l'âge de 13 ans, grâce à un curé, professeur d'anglais.

Il s'inscrit au club alpin monégasque et commence à grimper avec des copains à la Turbie. Puis il s'encorde avec Michel Dufranc, un de ses mentors du Club alpin français (section de Nice), qui lui fait découvrir les joies de l'escalade au Baou de saint Jeannet, à l'Aiglun, dans le Verdon et avec qui il parcourt quelques voies classiques. Patrick abandonne l'école après la seconde pour se consacrer entièrement à la montagne et ouvre de nombreuses voies dans le massif du Mercantour (Alpes Maritimes).

La naissance du libre

À la fin des années 1970, en compagnie de Patrick Edlinger, il participe à l'introduction de l'escalade libre en France (un style de grimpe venu de Californie), et à celle du 8^e degré. Il se tourne vers le solo intégral et surprend par son audace. Il développe alors un style d'action fondé sur la vitesse, la légèreté, la forme physique et un mental surprenant. Il partagera trois années d'escalade et d'alpinisme avec son ami Edlinger. Pendant ces années ils mettent

Berhault

Patrick Berhault l'homme des cimes



au point un entraînement sportif intensif à base de footing, de tractions, d'abdominaux et d'exercices de souplesse.

Un style

En 1978, Patrick Berhault connaît un premier accident en montagne. A la suite de la rupture d'une corniche ils dévalent, avec Pierre Brizzi, un couloir de 800 mètres aux trois Dents du Pelvoux et s'en tirent miraculeusement. C'est en 1979 qu'il se fait remarquer pour la première fois pour son aisance et sa rapidité dans le massif des Écrins.

Au début des années 1980, il réalise en des temps records, et le plus souvent en solo, les voies les plus dures des Alpes. En 1981, avec Jean-Marc Boivin, il fait le pari incroyable de relier les sommets des Drus et du Fou dans la journée en deltaplane après en avoir gravi la face Sud pour le Fou et la directe Américaine pour les Drus !

Le « style Berhault » est né, qui remet en cause bien des usages fondés jusqu'alors sur la lenteur, la lourdeur et une technologie imposante. Toute une dynamique se crée autour de ce mouvement. En même temps qu'il s'aventure en montagne, Patrick s'investit dans l'univers du « libre » en falaise et fait partie de ceux qui reposent le niveau des difficultés réalisées. Il effectue notamment des voies d'envergure dans le Verdon, en n'hésitant pas à désescalader certaines voies lors d'enchaînements. Il libère également des voies d'escalade artificielle (Le toit d'Auguste, près de la Turbie, un des premiers niveaux 8A de France).

Le retour à la terre et la danse-escalade

À partir des années 1985 alors que ses frères de grimpe font de la compétition, et que Edlinger se dévoile au grand public dans

les films de Jean-Paul Janssen (*La Vie au bout des doigts, Opéra Vertical*), Berhault s'oriente vers de nouveaux projets.

Il devient conseiller technique auprès du fabricant de matériel d'escalade et de montagne italien (Camp). Admirateur du célèbre danseur Rudolf Noureev, il crée en quelque sorte une toute nouvelle discipline : la « danse-escalade ». Il s'entoure d'un chorégraphe, met au point des spectacles, notamment au festival de Chateaufvallon (Var).

C'est également l'époque où il s'engage dans le développement de l'« escalade sociale » en participant à des stages de formation pour les jeunes de Vaulx-en-Velin. Le projet d'une vie à la campagne (son mythe du « guide-paysan ») se dessine du côté de Thiers, en Auvergne dans ses collines natales du Forez. Il achète pour vivre avec sa compagne Christiane Bizeray et ses deux filles Flore et Coralie une ferme dans un hameau au-dessus de Chabreloche (Puy-de-Dôme). Tantôt maçon, paysan ou charpentier, il conduit son tracteur et retape sa ferme.

Retour à la montagne

C'est au début des années 1990 que Patrick va amorcer son retour à la montagne. Il passe son diplôme de guide (un objectif longtemps repoussé). Il se constitue une petite clientèle et forme lui-même les aspirants-guides au sein de l'École nationale de ski et d'alpinisme (ENSA). Prférant désormais la cordée au solo, il renoue, à partir de 1992, avec les ascensions express. Puis il les additionne les unes derrière les autres, de préférence l'hiver, quand la montagne est calme et que ses élèves sont occupés ailleurs.

Patrick Berhault partage alors sa vie entre des expéditions lointaines (Himalaya, Amérique latine), la formation de guides à l'École nationale de ski et d'alpinisme à Chamonix, et le développement d'une vie

PALMARÈS

Des lumières crues du toit d'Auguste au bord de la Méditerranée jusqu'aux parois sombres et bleuâtres de glace des grandes faces nord, le chemin de Patrick Bernhault fut l'expression d'un alpinisme complet, salué par l'ensemble de la communauté des alpinistes. Loin des stades de compétition, il était un véritable amateur au sens premier. On pourrait surtout affirmer qu'il aimait la liberté dans un univers où l'individu est toléré avant d'être un conquérant. Son palmarès est exceptionnel. Ainsi en escalade parmi de nombreuses ouvertures, on peut retenir le Toit d'Auguste (La Turbie), Quoi de 9 ? (Mont-Dore-Capucin) ou encore Lisa-Marie (Baou de St-Jeannt)

EN MONTAGNE

- 1978 :** Première hivernale de la voie des Plaques à l'Aillefroide.
1978-1979 : Toute une série de premières solitaires en été et en hiver dans le massif du Mont-Blanc.
1981 : Avec Jean-Marc Bolvin, enchaînement face sud du Fou, directe américaine dans la journée.
1991 : Traversée complète et en solitaire du massif du Mont-Blanc.
1992 : Avec Fred Vimal, enchaînement dans la journée de la super intégrale de Peuteury.
1995 : Première solitaire de la voie Hughetto-Rugeri, face nord de la Cornu Stella.
1996 : Première hivernale de la voie Fourastier au Rateau.
1997 : Avec Franck Billaud et enchaînement à l'avalanche, Grandes Jorasses, Pilier d'Angle, et Hypercouloir.
1998 : Avec Bruno Sourzac, enchaînement hivernal faces Nord du Pô de Pic Sans Nom, Pic du Coup du Sabre, face Nord-Ouest de l'Aillefroide.

SES VOYAGES ALPINS

- 2000 :** Avec Christophe Frendo traversée hivernale du massif des Alpes.
Août 2000 à février 2001 : « La grande traversée des Alpes », tantôt seul, tantôt entouré d'amis : Patrick Edinger, Patrick Cabarrou, Ottavio Bassini, Gaël Bouquet des Chaux, Valérie Aumage, Philippe Magnin. Durant ce voyage de 167 jours qui le mènera de la Slovénie à Menton, 22 sommets et voies majeures seront gravés.
2003 : Avec Philippe Magnin, enchaînement de seize voies extrêmes de l'ensemble du Mont Blanc : Un « voyage rocheux » sur 8 voies, suivi d'un « voyage rocheux » sur 8 autres voies mystiques par 25%, ce qui leur vaut le « Cristal 2003 » décerné par la Fédération française de la montagne et de l'escalade (FFME).
2004 : Enchaînement des 82 sommets de plus de 4 000 m des Alpes, qui s'arrête sur l'arête du Tashchorn du Dom le 28 avril, au 64^e sommet.

EXPÉDITIONS

- 1980 :** Nanga-Parbat 8 125 m (Pakistan). Tentative sur le versant Rupal.
1987 : Hoggar (Algérie). Ouverture de nouveaux itinéraires.
1982 : Janru 7 710 m (Népal). Tentative sur la face Nord.
1985 : Apamayo 6 000 m (Pérou). Face Sud-Ouest.
1986 : Shishapangma 8 045 m (Tibet). Première ascension.
1992 : Kilimandjaro 5 895 m (Tanzanie). Ascension réalisée en tant que guide avec 5 non-voitants.
1993 : Aconcagua 6 962 m (Argentine). Face Est du glacier des Polonais - première traversée intégrale des arêtes d'Ouest en Est.
1995 : Kilimandjaro 5 895 m (Tanzanie) par le Him-Glacier.
2003 : Everest (Népal). Sommet.

FILMS

- Voie Express** (1979) de Laurent Chevallier.
Nanga Parbat (1980) de Laurent Chevallier.
Overdon (1980) de Jean-Paul Jansen.
OverIce (1981) de Jean-Paul Jansen.
Éversant (1981) de Jean-Paul Jansen.
Devers (1981) de Laurent Chevallier.
Paroi en coulisse (1982) de Laurent Chevallier.
Alpinisme (1983) de Laurent Chevallier.
Météores (1987) de Guy Meussonne.
Grimpeur Étoile (1989) de Laurent Chevallier.
Météores (1987) de Bruno Solini.
Météores (1987) de Guy Meussonne.
Les Voies de l'écoulement (1992) de Pierre Oustan.
Premier de Cordée (1998) d'Édouard Niernmans.
La Grande crevasse (1999) d'Édouard Niernmans.
La Cordée de rive (2001) de Gilles Chappaz.
Sur le fil des 4 000 (2004) de Gilles Chappaz.

Bernhault (2008) de Gilles Chappaz & Raphaël Lassablière.

LIVRES

- Encordé mais libre, la traversée des Alpes** Editions Glénat, octobre 2001.
Le Grand Voyage alpin, la traversée des Alpes Editions Glénat, novembre 2001.
Histoire de l'alpinisme Editions Glénat, novembre 2001.
Patrick Bernhault de Michel Bricoli et Dominique Potard Editions Guerin, mai 2008.
Un homme des cimes de Jean-Michel Azzi Editions Glénat, mai 2008.



locale autour des sports de nature. Convaincu d'une possible revitalisation du monde rural par le loisir, il s'engage fortement dans ce projet et s'investit en Auvergne dans le développement local de l'escalade : création d'un centre d'escalade pour enfants, création de la maison de la montagne de Grenoble. Par ces actions, il met en pratique sa vision écologique du monde et de la société.

L'alpinisme voyage

À partir de 1995, son projet consiste à développer dans les Alpes une pratique de l'alpinisme construite sur le voyage, l'immersion longue dans la nature profonde et le parcours de voies classiques ou modernes permettant de réaliser des enchaînements inédits en fonction de la thématique aventureuse choisie. Défendant l'idée de la grande cordée au fondement de la communauté montagnarde, Patrick devient le promoteur d'un alpinisme humaniste et écologique, capable de relier les hommes entre eux et avec la nature. « Son approche esthétique repose sur une culture du sensible et une intelligence du détour, favorisant la rencontre avec la beauté de la nature. Chaque itinéraire composant un enchaînement de sommets ou de voies se présente comme la création

d'un réseau topographique ou les référents culturels, historiques, sportifs, géographiques et esthétiques ont tous leur importance. Mais la trajectoire envisagée doit aussi laisser place à l'imprévu. C'est dans ce jeu prolongé avec l'incertain au sein d'une nature vivante que le montagnard développe une culture de l'adaptation au fondement de l'équilibre humain et de la vie en société... » écrit Jean Corneloup (www.ffme.fr) pour la célèbre Encyclopédie Universalis.

Son dernier projet (mars-avril 2004), conçu dans cet esprit, consistait à enchaîner en compagnie de Philippe Magnin, les 82 sommets de plus de 4 000 m des Alpes. Là, le 28 avril 2004, après le 64^e sommet, Patrick fait une chute mortelle sur l'arête neigeuse qui sépare le Täschorh du Dom dans le massif des Mischabel (dans le Valais/Suisse). Pourtant, le passage ne comportait pas de difficulté technique particulière pour ces deux professionnels. Mais pour ne pas se retarder dans ce grand voyage, les deux guides avaient coutume de ne s'encorder que dans les passages de grande difficulté technique et dans les parties crevassées. Cet accident est probablement dû à un trop-plein de fatigue, à la malchance, à la fatalité, et à la dimension si particulière du projet. Un pied a glissé...



L'Appel de la steppe

Septembre 2003 : nous partons avec une seule ambition : prendre le temps de voyager. Nous partons sans itinéraire précis et sans préparation, sans autre but que d'aller à la rencontre des habitants.

De nos parcours respectifs, et de quelques périples entrepris séparément, nous savons le temps l'outil indispensable pour voyager en profondeur, créer des rencontres et nous imprégner de cultures. Il n'est pas question de filer grand train, d'effleurer d'un regard alors que nous recherchons la matière et l'immersion.

Nos vélos serviront à cela, ils nous obligeront à nous arrêter dans les moindres villages, ils nous permettront de nous oublier dans des paysages vertigineux. Nos vélos seront nos instruments de communication et notre curiosité nous poussera plus avant.

Puisque nous devons choisir une destination, nous partons d'Istanbul pour rejoindre la Mongolie. Après la Turquie, nous traversons l'Iran, une idée fixe de Céline, puis nous empruntons les routes d'Asie Centrale parce qu'à bien y réfléchir, nous n'en savons rien.

La seule justification à ce voyage est que nous en avons profondément envie, nous en avons « urgement » besoin : nous éloigner des confort et des sophistications occidentales, nous confronter à l'inconnu, nous remettre en cause.

Ce voyage ne cachait aucune ambition journalistique, littéraire ou photographique. L'idée d'un livre ne nous avait pas

effleurée au départ, celle d'un film encore moins. Ce n'est que beaucoup plus tard, en rentrant après 34 mois sur la route, en recollant des morceaux de vidéo et en reconstituant le puzzle de photos que nous avons eu envie de raconter cette histoire. Pas notre histoire, pas celle de deux narçisses à vélos, mais l'histoire de toutes ces rencontres qui ne nous ont pas laissés intacts. Nous voulions rendre un hommage à une région dont la générosité recelait chaque jour de nouveaux trésors, à une humanité qui s'affranchissait d'un marasme économique, d'un isolement politique, d'un repli religieux ou de particularités géographiques pour nous ouvrir en grand sa porte, au simple motif que nous étions deux étrangers.

La Turquie : nous avons prévu de la parcourir en un mois... nous y restons trois, à la limite de nos visas, déjà certains de l'absurdité de planifier. Nous y apprenons à partager notre voyage avec les habitants, à comprendre et à nous affranchir des barrières culturelles, à nous fondre dans le quotidien des Turcs, à dépasser les peurs communautaires et les mises en garde réciproques rabâchées en chemin. Nous y apprenons que seule l'intensité des échanges à une signification, tout le reste est anecdotique.

L'Iran nous semble un iceberg et nous ne pouvions nous contenter de la partie visible : policée, attendue, presque conforme à ses clichés. Comportements privés et attitudes publiques sont opposés. Les Iraniens ont depuis longtemps déve-



loppé cette double vie, maniant les apparences pour s'accommoder des obligations, dissimuler et protéger leur réalité. Une fois les portes des maisons poussées nous découvrons un monde d'une incroyable générosité et habile à vivre à l'écart du carcan politique et religieux qui les étouffe.

Le temps d'un transit trop rapide au Turkménistan, nous nous inclinons devant la démenche mégalomane du dictateur Saparmurat Nyazov, dit Türkmenbashi.

En Ouzbékistan, nous succombons à la ferveur et à la curiosité rencontrées dans la vallée du Ferghana, le cœur de l'Asie centrale, maintenue volontairement isolée du reste du pays par Tashkent.

Au Kirghizistan nous frissonnons sous nos premières émotions de montagnards nomades. Nous touchons le ciel dans le Tien Shan avant de basculer en Chine ouïgour. Ce premier contact avec la Chine, avant de rejoindre la Mongolie, est trop rapide. Nous y reviendrons un an plus tard pour une longue traversée nord-sud en longeant les régions tibétaines.

Durant toute la traversée est-ouest de la Mongolie, nous recevons l'hospitalité de nomades recevant d'autres nomades, puisque nous voyageons dans la steppe nous avons droit au couvert et au gîte. Nous nous remettons à peine du vertige ressenti face à un paysage plus vaste que notre imagination, qu'un autre lui succède.

Après une année d'itinérance à vélos, nous atteignons, à la pointe ouest de la Mongolie, le massif de l'Altai. Dans ces terres peuplées de Kazakhs, une invitation, aussi soudaine qu'inattendue, va infléchir le cours de notre voyage. Elle nous entraînera à partager une année durant la vie d'une famille d'éleveurs semi-nomades. Arkhat, rencontré quelques heures auparavant, plutôt que de répondre à nos questions sur les conditions hivernales que sa famille et ses animaux endurent nous propose : « Venez passer l'hiver chez moi si vous voulez ».





Son invitation a la simplicité, l'évidence et la saveur du destin révélé. Elle ouvre sur une perspective, sur un vertige dont nous ne pouvons plus détacher le regard. Elle est la réponse aux questions qui nous taraudent. Durant notre traversée de l'Asie Centrale, à la fin de l'hiver précédent, nous avions pressenti l'importance de cette saison dans la vie des éleveurs mais nous n'avions pu l'expérimenter. Ici, en Mongolie, à Bayan-Olgii, durant sept mois de l'année, les températures restent négatives, par delà moins 45 degrés au pire de janvier, poussant animaux et hommes dans leurs retranchements, à la limite de leur résistance. Et parfois au-delà. Nous avons pris conscience que pour approcher ces modes de vie abandonnés aux pires conditions climatiques nous devons les épouser sans

condition. C'est l'unique manière de nous investir correctement, honnêtement et complètement dans cette région dont les réalités nous apparaissent autrement plus importantes et tangibles que celles de nos contrées gâtées où le superflu et l'éphémère l'emportent.

Les nuits suivant notre rencontre avec Arkhat, son invitation résonne encore dans nos esprits. La journée, nous échafaudons des plans avec l'excitation de gamins à qui une surprise est promise. Nous nous lançons alors dans la recherche de visas longues durées : compliquée, « impossible dans votre cas » nous a-t-on assuré. La chance nous sourit encore... Il y a quelque part dans ce pays, une pierre sous laquelle nos noms sont gravés.

Après un mois et demi de détours administratifs, nous rejoignons enfin le campement d'hiver qu'Arkhat partage avec deux de ses frères et ses parents. Au total neuf adultes et huit enfants vivent dans un replis de la

Montagne Noire, le massif dominant la région. Les trois frères sont éleveurs, leurs vies obéissent aux besoins des troupeaux, les moutons, les chèvres, les yacks, les chevaux et les chameaux.

Nous rejoignons leur campement sans nous douter que nous allons partager presque une année entière avec eux, sans nous douter que notre propre famille allait s'agrandir d'une branche supplémentaire puisque nous venons de trouver un frère et une sœur, Arkhat et sa femme Alten.

par Antoine DE CHANGY
et Céline AN TOMARCHI-LAMÉ



Découvrez le livre de leur voyage en page 57.



Photos de A. De Changy & C. Antomarchi-Lamé

Horizon Vertical

Une traversée intégrale de la Géorgie du Sud par ses sommets remarquables.

Le but de l'expédition Georgia Sat 2007 était de partir à la découverte de la Géorgie du Sud, une petite île isolée aux confins du monde et aux marges de l'Antarctique Sud qui fait partie du territoire d'outre-mer britannique. Deux fois moins étendue que la Corse, elle est longue de 172 km et vaste de 4 066 km². C'est une oasis de pureté, hérissée de montagnes, recouverte de dizaines de glaciers et peuplée d'une faune prolifique.



C'est une aventure unissant l'expérience d'une équipe de marins à celle d'une équipe d'alpinistes. L'équipe d'alpinistes est composée de **Lionel Daudet**, alpiniste français reconnu pour ses très nombreuses expéditions à travers le monde et de **Philippe Batoux**, alpiniste professionnel et professeur à l'Ensa. Pour cette aventure, **Emmanuel Cauchy** (guide de haute montagne, spécialiste du secours et de la médecine en montagne) apporte une assistance médicale, il a aussi réalisé des tests de télé-assistance et de géo-localisation par satellite. L'équipe marine c'est **Agnès Lapeyre** (marin et pisteur secouriste artificier) et **Tristan Guyon Le Bouffy** (marin et gardien de refuge) dirigés par la navigatrice **Isabelle Autissier** (première femme qui a accompli un tour du monde à la voile en solitaire) sur son sloop *Ada 2*.

Trois mois durant, ils ont arpenté des territoires méconnus, fréquenté des côtes inaccessibles et conquis les sommets les plus impressionnants. Le navire a servi de base arrière mobile. À bord, ils se sont retrouvés à différentes étapes pour le ravitaillement ou partager ensemble une partie du chemin. Là, il ont pu marier leurs contraires, échanger leurs certitudes et lancer d'infinies passerelles entre deux spécialités (la mer et la montagne) beau-

coup moins antinomiques qu'on veut bien le dire. Ensemble, ils ont réfléchi au devenir de l'aventure, à la santé de nos océans, au futur de notre planète.

31 octobre 2007

Isabelle avait prédit une « navigation musclée » au départ d'Ushuaïa. Elle ne s'était pas trompée... Dans la nuit, la tempête a fait rage et *Ada 2* a subi une avarie importante à laquelle s'est ajouté un problème de batteries. Le vent souffle actuellement à 80 km/h, les prévisions l'annoncent à 100 km/h dans 2 jours. « C'est terrible le mal de mer, tu ne peux plus rien faire. » découvrent les alpinistes.



5 novembre 2007

« L'entrée en matière a été plutôt rude pour les montagnards. Le mal de mer n'a pas touché que les alpinistes, mais ils gardent leur sens de l'humour et ont toujours tenu leurs quarts de trois heures chacun : un marin et un montagnard ensemble. Tout va bien à bord, le calme de la mer retrouvé aide les estomacs à se remettre dans le bon sens et l'équipe d'alpinistes a hâte d'en découdre avec les montagnes ! »



28 novembre 2007

« Dommage que personne n'ait pu filmer la progression de la bande des six sur la plage de Right Whale Bay. On s'est retrouvé à terre, les montagnards à l'arrivée de leur étape, et nous en ballade dans la colonie de manchots. Mais la plage est bourrée d'otaries, avec des messieurs plutôt agressifs, genre pitbull. Heureusement nous avons un truc infailliable : c'est le concert de poètes à frirer et le

manche à balai. Cet équipement est une grande première pour l'alpinisme ! Nous avons adopté la formation en « tortue » célèbre chez les légions romaines : tous groupés, manches à balais à l'extérieur. Ambiance gladiateurs dans l'arène, en tête le joueur de poète à frirer (ça donne un petit air de cérémonie tibétaine) ensuite les cinq groupés qui repoussent les assauts des mâles qui grondent et nous chargent... mais l'union faisant la force nous avons regagné le zodiac sans encombres ! »



17 décembre 2007

« Ça y est... victoire ! c'est fini et c'est gagné ! J'ai les lèvres cramées et les pieds explosés mais suis submergé de bonheur. Heureux d'avoir atteint cet objectif original et ambitieux que nous préparions depuis six mois. En un temps qui me paraît tout à coup si réduit, nous venons de boucler en onze journées effectives la traversée longitudinale de la Géorgie du Sud, appuyés de façon admirable par nos trois marins. Onze jours de lutte pour rallier Elseuh Bay à Larsen Harbour à l'extrême Sud de la Géorgie du 26 novembre au 15 décembre par un itinéraire particulièrement engagé et direct. » Doc Vertical.

26 décembre 2007

« ... La Géorgie du Sud est un endroit magique qui me donne beaucoup d'énergie... » Isabelle Autissier.
« ... une belle entente entre les marins et les montagnards... cette alliance de la mer et de la montagne qui fait naître quelque chose d'assez unique ... » Lionel Daudet.
« ... j'ai pu validé la partie technologique de télémédecine... on est bien parti pour trouver un système hyper ergonomique... » Manu Cauchy.

Extrait du journal de bord disponible sur : <http://yannick.michelat.fr/GeorgiaSat.htm>



G comme Géorgie

« Géorgie, je voudrais te parler en tête à tête. Pourquoi me fascines-tu ? Quel est ce plaisir à venir se geler et parfois se faire peur pour un bout de caillou austral ? [...] Tu étais solidement campée dans mon panthéon personnel, mais les choses s'accomplissaient en leur temps. Le rendez-vous était intimement pris, il a attendu mes quarante-deux ans. C'est beaucoup et si peu à la fois.

L'amitié des skippers chevronnés de *Kotick* m'y a finalement conduite. Tu étais ce dont je rêvais et dont je craignais peut-être les sortilèges qui m'y attacheraient à jamais : une nature brute où l'homme n'est qu'un passant ; un lieu où chaque minute pèse son poids d'efforts et de découvertes. Je t'ai goûté comme un fruit défendu à peine deux semaines et je savais déjà que c'était trop peu. Il ne fallait pas trop écouter ce que l'on disait de toi.

« 100 nœuds au mouillage... le vent s'est levé en moins d'un quart d'heure...

– Il a fallu passer la nuit à arpenter la plage en pleine tempête, impossible de rejoindre le bord... et il s'est mis à neiger...
 – La houle nous a piégés, plus moyen de ressortir de la baie entre les cailloux, j'ai cru perdre le bateau... »

L'année dernière, je me suis enhardie et tu m'as laissée y conduire à mon tour mon voilier. J'ai pris mes propres repères, aiguisé mes propres méfiances, appris à vivre sur le fil du rasoir. Est-ce du masochisme d'aimer ton exigence et de s'affronter aux cinquantièmes hurlants pour te mériter ? Je ne renie pas tes violences, tes airs sombres ni mes nuits sans sommeil dans des mouillages scabreux. Je sais aussi me ravir de tes douceurs éphémères, de tes aubes crues, de tes neiges, de tes vents, de tes habitants insolites à plumes et à poils. Je crois que nous avons une relation honnête maintenant, du respect mutuel en quelque sorte. Je ne baisserai jamais la garde et je sais qu'il faudra parfois renoncer mais en échange tu m'accueilles et chaque jour est un cadeau.

J'aime que l'on t'ignore, qu'on ne connaisse comme Géorgie que tes cousines américaines ou caucasiennes.

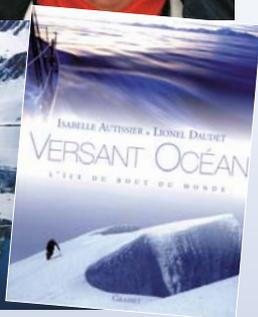
« Ah bon, vous allez naviguer aux États-Unis ? » ; variante : « Tiens, on peut naviguer dans le Caucase ? »

J'aime que tu sois paumée, lointaine, plantée là comme un caillou sans intérêt. Ta

discretion te sauve, pour encore quelques temps, d'être un nom de plus sur la liste des exotismes froids. Ensuite il faudra compter sur ceux qui te gouvernement pour calmer les ardeurs des tours-opérateurs. J'aime que tu ne donnes pas tout d'un coup, comme un paradis tropical, qu'il faille passer du temps en ta compagnie pour que tu te révèles. J'aime que tu aies des colères noires qu'enchantent tes éclaircies. Avec toi, je retrouve des valeurs simples, qu'une vie occidentale surprotégée émusse, celles-là mêmes qui créent les plus grandes fraternités [...] »

par Isabelle AUTISSIER

Extrait du livre :
Versant Océan. L'île du bout du monde.
 Isabelle AUTISSIER et Lionel DAUDET.
 Éditions Grasset, 2008.
 (Découvrez ce livre en page 60.)



By own strength

Renata Chlumska une aventurière tout terrain à la seule force de ses bras et de ses jambes.



À 32 ans, l'aventurière et alpiniste suédoise Renata Chlumska a réalisé un périple de 18 024 km en longeant les frontières terrestres et marines des États-Unis. Mais ce projet en kayak et à vélo n'avait pas pour but de battre un record. Elle avait préparé ce voyage avec son fiancé Göran Kropp, un alpiniste suédois célèbre pour avoir rallié la Suède au Népal à vélo, puis escaladé l'Everest avant de rentrer chez lui (avec elle) et toujours à vélo. Mort en septembre 2002 après avoir dévié sur une des montagnes de l'État de Washington, Göran a laissé à Renata le soin d'accomplir seule ce projet. C'est donc un « voyage-hommage » à Göran qu'elle a entamé le 4 juillet 2005, motivée par l'expérience, le temps, la nature et les gens qu'elle a rencontrés en chemin. Un voyage de Seattle à Seattle dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, bouclé le 15 septembre 2006.

Quand avez-vous décidé de partir seule pour cette circumnavigation ?

J'ai rapidement su que je ne voulais pas rester en Suède et reprendre le travail de guide que nous faisons, Göran et moi, depuis 6 ans. J'ai senti qu'il fallait que je bouge, même seule. Je voulais aussi terminer ce que nous avions commencé ensemble. Quand on vit des événements tragiques, des tas de questions se posent. Je voulais donc du temps, une coupure,

comprendre ce que j'avais fait, qui j'étais et où je voulais aller. Je savais que cette expédition m'apporterait des réponses.

Avez-vous eu du mal à vous plonger seule dans ce projet conçu à deux ?

Göran me manque dans chaque chose. Mais pour ce qui est de l'organisation, cela n'a pas été difficile, car j'ai toujours préparé nos expéditions. Et je crois que j'ai été encore plus prudente cette fois, en me préparant seule à ce voyage. J'avais moins confiance en moi. Être deux est une grande force, si l'un d'entre nous a un problème, l'autre peut l'aider. Là, ce n'était pas le cas.

Vous avez eu des soucis avec votre visa en juillet 2003, on vous a arrêtée à l'aéroport et renvoyée en Suède bien que le consulat vous avait affirmé que tout était en règle. Il vous a fallu refaire une demande qui a été rejetée et encore une autre. Est-ce qu'à ce moment vous avez eu envie d'abandonner ?

Non, ce n'était que de la paperasserie. Maintenant, je sais qu'il faut demander un visa d'athlète sponsorisée. Mais, ils m'ont demandé quelles épreuves sportives internationales j'avais gagnées. Or ils savaient très bien que je ne faisais pas de compétitions, ils connaissaient ce que j'avais déjà fait en montagne et à vélo. Puis sachant

que j'allais faire du kayak, ils m'ont demandé mon palmarès en kayak. Ils ne comprenaient pas bien qu'il y a des athlètes qui réalisent chaque année une activité différente. Mon métier c'est de ne pas être spécialisée. J'ai néanmoins pu faire ce voyage et finir dans les temps, au terme de mon visa.

Vous étiez sans assistance, en fair means. Expliquez nous ce qu'on entend par là.

Je voulais porter tout l'équipement dont j'avais besoin. La nourriture par exemple. Mais dans certaines étapes je devais me procurer de quoi me nourrir pour une semaine entière. À l'origine, nous avions prévu un kayak tandem pliable que nous pouvions tracter en roller. Mais je me suis vite rendu compte que je ne pourrais pas marcher, ou faire du roller, en portant le kayak sur mon dos avec tout le paquetage, et rester autonome. Donc quand je suis arrivée à San Diego, j'ai acheté un vélo et une remorque pour tirer le kayak jusqu'à la prochaine voie d'eau. Des amis m'ont rapporté ce vélo chaque fois que c'était nécessaire, car il m'était impossible de le charger sur le kayak.

À quoi ressemblait votre première journée en mer, les premières heures d'un voyage de 18 000 km ?

J'étais soulagée d'être enfin partie, surtout après mes difficultés administratives. L'entraînement, l'organisation, je ne voulais pas me priver de tout ce travail, mais après c'était le grand jour, un sentiment formidable et excitant.





Quels ont été, selon vous, les moments les plus difficiles et inversement ?

Le début en kayak a été très dur, car la côte du Pacifique est très exposée. L'eau glacée, les vents puissants et les fortes houles m'ont donné des cauchemars. Parfois, je me remettais à peine d'un premier coup de vague, qu'une autre vague me submergeait déjà. À d'autres moments, l'océan était étrangement calme mais, à mesure que je me rapprochais de la côte, je réalisais qu'il m'attirait dans ses mâchoires. Ce fut une lutte de tous les instants, contre la violence de l'océan, une mauvaise météo et avec mon chargement de plus de 100 kg dans le kayak.

Au Nouveau-Mexique, j'ai découvert que ma carte ne m'était pas très utile, la plupart des villages indiqués ayant été depuis longtemps désertés. À Rodeo, j'ai fait le plein d'eau sans savoir ni quand, ni où je pourrais en retrouver. Puis le relief est devenu usant. J'avançais à 1 300 m d'altitude en attendant une grande descente qui ne venait jamais. Une colline en cachait une autre. À cause d'un fort vent de face, j'avais l'impression de monter sans cesse. Dans le Golfe du Mexique, ce sont les conséquences du passage des ouragans Katrina et Rita qui m'ont horrifiée. Puis les intempéries m'ont poursuivie. La

pluie et le froid ont parfois eu raison de ma résistance. J'ai songé plusieurs fois à renoncer, mais en mémoire de mon frère disparu brutalement en septembre 2005 je voulais continuer. Parfois, pour le moral, je me suis offert deux jours de repos et un bon lit. À New York, j'ai même retrouvé une vie sociale et médiatique, tout en fréquentant de bons restaurants, pour mieux repartir et atteindre Eastport au début du mois de juin (mon point de passage le plus oriental).

Au contraire le Rio Grande, pourtant mal connu avec ses 1 900 km de rapide, était plus simple même si je n'y ai pas vu grand monde.

16 mois, n'était-ce pas long d'être seule tout ce temps ?

Non. Göran m'avait dit que voyager à vélo était la chose la plus extraordinaire qu'il ait faite parce qu'il avait eu le temps de penser... Aujourd'hui tout va si vite, qu'on ne prend plus le temps de se poser, de penser. Et puis il y avait les rencontres pour casser la monotonie.

Avez-vous passé certaines nuits chez des hôtes ?

Parfois. J'ai rencontré plein de gens intéressants et tellement généreux. Cela m'a beaucoup rappelé une expédition que j'avais faite à vélo et à moto. C'est souvent un plus et pourtant c'est aussi une source d'ennuis les rencontres. J'ai pu le constater aussi bien aux États-Unis qu'au Pakistan. Quand les Pakistanais voient un occidental, ils pensent que vous vous comportez comme tous les autres occidentaux et ils ne vous aiment pas. Si vous êtes une femme c'est pire, ils vous lancent des

pierres. C'est pareil pour tous les gens qui sont différents des autres, que ce soit ici ou ailleurs. Ici et là-bas j'ai dû affronter des visiteurs plus redoutables la nuit à terre que des requins en mer, et d'autres absolument charmants et drôles.

Qu'allez-vous faire désormais ?

Pour les prochains voyages je ne suis pas encore fixée. Peut-être un retour à l'alpinisme : réaliser les 7 sommets, un trekking à VTT en Amérique du Sud... J'aimerais bien devenir guide de kayak pour partager mon expérience. Car ce voyage m'a appris qu'il n'est pas besoin d'aller jusqu'au pôle Nord pour réaliser une belle aventure.

Extraits d'interviews données par Renata CHLUMSKA à la presse étrangère



www.arounamericaadventure.com

1 - Avec Göran Kropp, Renata a réalisé l'ascension du Shishapangma (8 000 m), montée une compagnie de guides, organisé des expéditions dans l'Arctique, au Kilimandjaro, et escaladé des massifs et des glaciers partout dans le monde. Abandonnant une carrière de mannequin pour la montagne, elle est devenue la première Suédoise au sommet de l'Everest, sans oxygène.



Photos © www.arounamericaadventure.com

Le Mystère de la Baleine

Cette histoire a commencé il y a huit ans lors de notre première expédition sur l'île Madre de Dios. Une île perdue dans le dédale des canaux de Patagonie. Une île déserte soumise aux Cinquantièmes Hurlants. Mais une île riche d'un trésor inestimable : les plus belles montagnes calcaires du monde.

Qui dit calcaire dit grottes.

Dès 1995, **Richard Maire**, géographe, spéléologue et directeur de recherche au CNRS, nous a entraînés dans une série d'expéditions organisées par l'association Centre Terre.



Après quatre semaines passés à affronter l'un des pires climats de la Terre, mais portés littéralement par la beauté sauvage de cette île, où le mot Nature s'écrit en majuscule, nous avons un riche bilan, tant spéléologique que scientifique. Fin février 2000, notre expédition touche à sa fin : un grand beau temps brille sur l'archipel.



Franck Bréhier pose la main sur un fragment d'omoplate de rochers, situé sur la voie donnant accès à la grotte de la baleine, 30 m au-dessus du sol de la grotte. Une dizaine d'ossements se trouvent à cette hauteur. © L.-H. Page & Centre-Terre.fr

Une équipe en profite pour longer la côte en canots pneumatiques sur une trentaine de kilomètres, sur la façade Pacifique, la plus exposée aux tempêtes. Au détour d'un promontoire rocheux, ils découvrent l'entrée d'une grotte géante ! Un trou noir béant au pied d'une falaise vertigineuse. Le débarquement semble impossible. La houle drossé les canots sur les rochers coupant comme des rasoirs. Mais comment résister à l'appel de l'inconnu quand on est spéléologue, c'est-à-dire avant tout, un explorateur ?

Jouant leur va-tout, Fabien et Stéphane ont sauté sur un rocher immergé, se moquant du bain forcé. Les voici devant le porche. La roche calcaire est noircie par les lichens, balafnée de rouge par les mousses, qui contraste avec le vert intense d'une végétation rabougriée au sol... Le porche est

estimé à soixante-dix mètres de haut pour quarante de large. Une vraie cathédrale souterraine !

Dès l'entrée, un éboulis rocheux grimpe six mètres au-dessus de la mer. Ensuite, le sol monte en pente douce. La galerie s'enfonce dans la montagne sur deux cents mètres de long. C'est dantesque, irréal, exceptionnel pour la Patagonie. Les voici au terminus, une étroiture qui se pince. Revenant sur leurs pas, ils dressent le plan de la cavité : ici, une vertèbre géante, là une côte de trois mètres de long. Et ils réalisent soudain que c'est bien une baleine qui s'est échouée ici ! Au moins huit mètres au-dessus du niveau actuel de l'océan ! Ils ne sont restés qu'une heure dans cette grotte, que probablement nul homme n'avait jamais admirée. La manœuvre de récupération est délicate, mais ils n'en ont cure. Déjà, ils réalisent l'incroyable découverte qu'ils viennent de vivre, tandis que les canots rentrent vers le camp de base.

Il nous a fallu six ans pour remonter une autre expédition. Trouver des sponsors, des partenaires, enrichir l'équipe, notamment avec des éléments chiliens à qui nous apprenons les rudiments de la spéléologie. J'ai ma petite idée sur la grotte de la Baleine : qu'une équipe pluridisciplinaire puisse y revenir, l'étudier en détail, prélever des échantillons pour dater les ossements. Et tenter de comprendre ce paradoxe : une baleine dans une grotte.

C'est une belle histoire, qui pourrait tisser la trame du nouveau film que je voudrais réaliser, à la suite du premier : *Expédition Ultima Patagonia*, présenté au festival de Dijon 2002. Une histoire qui a pour principal mérite de fédérer les recherches de chacun des scientifiques de l'expédition 2006 : tous se demandent quels sont les événements naturels qui se sont déroulés sur cette île depuis la fin de la dernière glaciation, il y a 15 000 ans environ. Le biologiste étudie la reconquête du territoire par la biodiversité, aussi bien dans les somptueuses forêts magellaniques qu'au fond des grottes. Le karstologue s'intéresse aux paysages calcaires, qui furent rabotés par les glaciers, et ont subi depuis un renouveau d'érosion de surface, créant des cannelures et des formes spectaculaires, dignes d'un ciseau de Michel Ange. Le paléo-climatologue traque les concrétions pour remonter dans le temps : comme les arbres, elles ont une croissance annuelle qui indique les variations du temps, mais avec elles, on peut remonter



Franck Bréhier, Joli Despains et Richard Maire étudient l'itinéraire vers le porche de la Baleine, situé à 130 m bas. © L.-H. Page & Centre-Terre.fr

sur 300 000 années ! Enfin, l'archéologue cherche à définir à quelle époque sont arrivés les Hommes. Bref, la baleine va devoir trouver sa place dans cette chronologie.

Il faudra huit échecs en zodiac avant de réussir enfin, tout à la fin de l'expédition, à revenir furtivement la grotte de la Baleine. Franck, un spéléo-biologiste, va prélever un échantillon dans une vertèbre située tout au fond de la grande salle. Et, surprise, il décompte au moins six crânes de baleines, plus de l'otarie et probablement du dauphin !

C'est donc bien un « cimetière marin » qui nous offre ce mystère inédit. Comment expliquer que des os de baleines se situent huit mètres au-dessus de la mer actuelle ? Quelles espèces ? A quelle époque ? Déjà, quelques semaines avant le départ de la nouvelle expédition, début 2008, une équipe du laboratoire du CEA de Gif-sur-Yvette a enfin terminé la datation de l'os de baleine : 3 250 ans. Une date déconcertante, qui ne rentre dans aucune des hypothèses formulées jusque-là... Bref, le mystère reste complet.

L'expédition 2008, sera donc celle du mystère de la Baleine.

Mais il y a toujours des surprises en Patagonie, à commencer par la météo qui sera exécrable durant les deux mois de l'expédition, avec un mètre de précipitation relevé chaque mois ! Malgré un bateau adapté prêté par Bombard, le DB550 avec un moteur de quatre-vingt chevaux, il faudra après trois échecs, se résoudre à y aller à pied, par-dessus la montagne. La première tentative



Frank Bréhier, spéléo, plongeur et biologiste, sur la piste terrestre de la Baleine, traverse une forêt magellanique caractéristique, humide et spongieuse.
© L.-H. Fage & centre-terre.fr

se solde par la chute d'un équipier dans un gouffre, et son difficile sauvetage, facilité par son courage exemplaire : une fracture de l'épaule, une entorse au pied... C'est la seconde tentative qui est la bonne. Avec Frank Bréhier, le géologue Joël Despain, Richard Maire et votre serviteur, caméra au poing, nous parvenons en haut de la falaise de la Baleine après deux jours de marche.

La descente dans une pente subverticale encombrée de végétation, puis le long d'une corde dans le porche, restera un des grands moments de l'expédition. Au moment de lancer la corde pour descendre la dernière partie, trente mètres en verticale absolue, nous découvrons sur une surface plate, trente-sept mètres au-dessus de la mer, encore des ossements de baleines ! Pour le coup, c'en est trop.

Comment expliquer ce nouveau mystère ? C'est cette enquête scientifique, dans un décor naturel d'une incroyable beauté sauvage, que propose ce nouveau film présenté en avant-première à Dijon, sans oublier la surprenante et inattendue rencontre avec le peuple disparu des Nomades de la mer, dont nous découvrons de nouvelles sépultures, une grotte ornée de peintures rupestres, la preuve qu'ils s'étaient aventurés longtemps avant nous dans l'intérieur des montagnes, une cabane en os de

baleine sur une plage déserte. Il reste dix-huit survivants de cette communauté, aujourd'hui sédentarisés à Puerto Eden, à douze heures de bateau de Madre de Dios. Attirés par nos découvertes, les trois doyens des Alakaluf, ou Kawésqar, acceptent notre invitation à revoir la grotte aux peintures de leurs ancêtres. La doyenne, Gabriela Paterito, âgée de soixante-quatorze printemps, laisse un témoignage émouvant : elle commente sa visite de la grotte aux peintures dans leur langue - que seules six personnes parlent encore - pour que les enfants de la communauté, leur unique espoir de survie, ne perdent pas la trace de leurs ancêtres nomades dans les canaux de Patagonie.

par Luc-Henri FAGE

www.centre-terre.fr

Fond de page : Descente depuis la vire sur une corde de 9,3 mm posée sur des amarres scellées dans la roche par Frank. Les ossements les plus hauts de la grotte sont situés juste à côté du départ de la descente, soit 37 m au-dessus de la mer.
© L.-H. Fage & centre-terre.fr



Ci-dessus : Marta Cancel, spéléologue, admire la végétation de la forêt magellanique, avec ses *nothofagus antarctica* recouverts de mousses, lichens et d'autres espèces épiphytes.
© S. Callaud & centre-terre.fr

Ci-contre : Les glaciers de marbre de Madre de Dios. Les eaux de ruissellement ont creusé un gouffre d'entrée à partir d'une simple fissure, tel ce spectaculaire orifice sur l'île Taylor.
© E. Ogando Lastra & centre-terre.fr



Ci-dessus : Structure en os de baleine, probablement pour protéger l'entrée de l'abri découvert par Bruno Fromento et Olivier Guérard sur la plage de la Baleine. Nous n'imaginons pas que des hommes aient pu vivre dans un lieu aussi inaccessible.
© O. Guérard & centre-terre.fr

Ci-dessous : Vue de l'abri depuis l'intérieur. L'espace a été aménagé avec des os de baleine, comme pour circonscrire l'espace de vie.
© O. Guérard & centre-terre.fr



Everest : a climb for peace

Plus qu'un sommet, une équipe de grimpeurs

Le 18 mai 2006, une cordée un peu spéciale atteint le sommet de l'Everest. C'est celle de l'EPP dont les initiales signifient : Everest Projet pour la Paix. Les principaux membres de cette expédition internationale ont décidé de faire de cette cordée un symbole fort pour la paix en Israël et en Palestine : selon eux, si leurs convictions religieuses et politiques parviennent à s'entendre sur cette montagne hostile, il y a fort à parier qu'ils vivent s'entendre sur des terrains plus favorables. C'est là le message de cette équipe issue d'horizons divers.

Ali BUSHNAQ



Musulman de Palestine, Ali Bushnaq, bien que n'ayant pas atteint le sommet de l'Everest, reste le détenteur du record d'un 7 000 m parmi ses compatriotes. D'origine jordanienne, il a fait ses études aux États-Unis et vit actuellement à Abu Dhabi. Rugbyman durant près de 20 ans, il a aussi dirigé de nombreux marathons à travers le monde, des courses de vélo et un triathlon. Ali a grimpé dans les Alpes et au Népal. Il a aussi rejoint l'équipe du projet Everest au Mt. Shasta en Californie pour la Journée internationale de la paix, et en juillet 2005, au Kilimandjaro en Afrique. Ali est fermement convaincu que par ce travail d'équipe, le projet a contribué à lancer un message de paix à travers le monde.

Micha YANIV



Juif israélien, Micha est né à Tel-Aviv, en Israël. C'est un grimpeur et un alpiniste de 39 ans qui vit et étudie à Jérusalem. Micha a été l'un des sommets de l'Everest le 18 mai 2006. Il vit de l'escalade depuis 1988. Il a obtenu son baccalauréat en physique et en mathématiques à l'Université hébraïque de Jérusalem. C'est un instructeur d'escalade pour l'armée israélienne. Depuis l'obtention de son diplôme Micha travaille auprès des enfants à qui il enseigne les rudiments de l'escalade. Micha a escaladé aussi bien la glace que la roche dans les montagnes suisses, italiennes, françaises, péruviennes, népalaises et indiennes. Il est le président du Club alpin israélien et a travaillé avec le CCI au cours des 10 dernières années. Il travaille actuellement à son doctorat.

Tonya RIGGS



Chrétienne américaine, Tonya Riggs n'a découvert sa passion pour l'escalade et l'alpinisme international qu'il y a sept ans. Mais, le 18 mai 2006, elle était au sommet de l'Everest ! Après une brillante carrière commerciale, elle quitte le monde des affaires pour l'escalade et l'aventure. En 2001, elle gravit la crête sud-ouest du Mt Kenya et elle est immédiatement fascinée par les hautes altitudes. Elle entame alors une carrière internationale d'escalade qu'il l'emène dans les Andes péruviennes, les Dolomites de l'Italie du Nord et dans les Alpes centrales. À l'automne 2004, elle organise et dirige une expédition de neuf grimpeurs à Ama Dablam, au Népal, dont elle atteint le sommet en 2007. Aujourd'hui, Tonya réside à Boulder, dans le Colorado, entourée de montagnes, où elle est devenue directrice du marketing pour une marque de matériel d'escalade. Elle est heureuse d'avoir eu la chance de participer à ce « projet pour la paix » et de démontrer ainsi tout ce qui peut être accompli grâce à un travail d'équipe et une volonté commune. C'est pour elle un symbole universel de montagne et d'aventure.



David YIFRAH (dit Dudu)

Juif israélien, David Yifrah, a fait preuve d'audace, au sommet de l'Everest, en déployant un double drapeau israélien et palestinien. Cet acte de paix et d'amitié était un hommage à son ami et partenaire palestinien Ali Bushnaq - qui lui avait dû rebrousser chemin pour des raisons de santé. Dudu est un grimpeur passionné et un amoureux de la montagne qui a gravi les montagnes d'Europe (y compris le Mont Blanc et le Cervin), d'Amérique du Sud (Aconcagua) et bon nombre de sommets du Moyen-Orient. Il a récemment gravi le Mont Kamet (7 756 m) en Inde. Il est aussi membre du Club alpin israélien.



Photos : www.everestpeaceproject.org

Gautam PATIL



Hindouiste américain, Gautam Patil n'a pas réussi le sommet de l'Everest. Passionné de montagne, il a été invité à faire des interventions pour différentes organisations alpines. Il a plusieurs fois porté secours à des personnes prisonnières des conditions météorologiques dans des sites extrêmes. Né en Inde, il est aujourd'hui directeur d'une entreprise technologique dans la Silicon Valley. Il cherche désormais à atteindre les 7 sommets de la planète. Il en a déjà six à son palmarès : Kilimandjaro (juillet 1998), Elbrus (août 2000), Aconcagua (janvier 2001), Denali (juin 2003), Vinson Massif (janvier 2006) et Kosciusko (mars 2006).



Selebele SELAMOLELA

Chrétien d'Afrique du Sud, Sele pratique l'alpinisme, l'escalade de glace, le trekking et le sauvetage en montagne depuis de nombreuses années. En atteignant le sommet de l'Everest le 18 mai 2006, il devient le deuxième grimpeur d'Afrique noire au sommet. Bien que l'Everest soit son rêve d'enfance, il n'a participé à cette ascension que pour promouvoir la paix dans le monde. « Nous avons eu l'occasion de beaucoup apprendre dans cette aventure. J'espère que nous saurons appliquer à nous-mêmes ces enseignements afin de faire du monde un lieu meilleur. Comme nous l'avons démontré, le sport est une des plus puissantes plates-formes qui permettent aux gens de se retrouver ensemble. Je crois fermement que cette initiative sera une source d'inspiration pour tous et qu'elle insufflera le désir de vivre en paix. »





Brad CLEMENT



Caméraman et photographe de hautes altitudes, Brad Clement est le propriétaire de la société Spindrift Films. Brad a beaucoup voyagé pour photographier et filmer des expéditions et des aventuriers. Ses images se retrouvent dans de grandes campagnes de marketing ainsi que diffusées par les grands réseaux télévisuels. En plus de ses compétences audiovisuelles, Brad possède une expérience de plusieurs années comme alpiniste, guide international et guide instructeur. Associant son expérience d'alpiniste professionnel, son leadership d'expédition à ses compétences de caméraman, Brad travaille en toute sécurité dans les régions les plus éloignées du globe, ou dans des environnements complexes. Brad a pris part à ce projet en tant qu'opérateur caméra. Atteignant le sommet de l'Everest, il a aussi réalisé six heures de film pour une série documentaire, un documentaire et une publicité télévisuelle pour des sponsors médicaux. Ses images et ses photographies du Mont Everest ont été présentées dans de nombreux magazines et télévisions américaines.

www.spindriftilms.com

Lance TRUMBULL



Chef d'expédition et bouddhiste américain, c'est le fondateur et le directeur de ce projet salué par le Dalaï Lama comme un « formidable succès ». Il a quitté les États-Unis pour entamer une vie de grimpeur et fonder : Everest - un projet pour la paix. Passionné d'escalade et d'exploration - il a réalisé de nombreux trekkings et sommets au Népal, en Chine, en Mongolie et en Inde. Il a à son actif le Mt. Elbrus en Russie (en 2002), un sommet de deux pics de 6 000 mètres au Ladakh, et a passé pas mal de temps sur l'Everest et au Tibet. En juillet 2005, il a mené son équipe sur le Kilimandjaro pour promouvoir encore la paix mondiale, par le travail d'équipe et la compréhension culturelle. « La première fois que je me suis rendu au Népal, je suis instantanément tombé amoureux de cette culture, de ces gens, et de ces montagnes, tant et si bien que je suis resté vivre à Katmandou ! Une autre de mes passions c'est l'étude de différentes cultures et religions. Au cours de mes études à l'Université de Californie, à Berkeley, où j'ai fait un Master sur les différentes religions. Mes deux passions ont donc aujourd'hui fusionnées. »

Jamie Mc GUINNESS



Néo-zélandais, co-leader et chef des grimpeurs, Jamie est un vétéran de l'Himalaya. Il vit à Katmandou depuis 1995 et parle couramment le népalais. Il a réalisé un grand nombre de trekking dans la région de l'Himalaya depuis 1990. Il est l'auteur de trekkings à l'Everest et au Langtang. Jamie a aussi longuement parcouru les montagnes de l'Inde et du Tibet, avec cinq ascensions au Cho Oyu, quatre au Shishapangma, une au Broad Peak et deux à l'Everest. Jamie excelle dans l'organisation, la direction, la logistique d'expédition, dues à ses nombreux contacts. Il possède désormais sa propre entreprise d'aventure au Népal.

Et les **SHERPAS** bouddhistes népalais : Namgyal Sherpa, Da Gelje Sherpa, Da Wanchu Sherpa, Da' Yula, Lakpa Sherpa, Nuru Jangbu Sherpa, Sange Sherpa, Fura Tenzi Sherpa et Da' Nuru (le cuisinier d'altitude).

www.everestpeaceproject.org



Photos © www.everestpeaceproject.org

Méditerranée : les mystères des profondeurs

Du méthane sous la Méditerranée

Des scientifiques de Brême sont à la recherche du méthane, une molécule de gaz créée par des bactéries, que l'on retrouve aussi dans les fonds marins et qui pourrait être d'une grande importance pour l'avenir de l'humanité. Travaillant à partir d'un navire de recherche, *Le Meteor*, ils cherchent à savoir s'il existe des sources d'hydrate de méthane (méthane cristallisé par les basses températures marines) au cœur de la Méditerranée.

Cette recherche possède un intérêt tout particulier, le méthane étant l'un des gaz les plus importants dans la constitution de l'effet de serre. Son impact négatif sur le climat est même supérieur à celui du CO₂. D'autre part, certaines personnes voient l'hydrate de méthane d'une toute autre manière. Chaque amas cristallin peut libérer 160 % de son volume en méthane. Ils envisagent donc ces poches d'hydrate comme de gigantesques réservoirs de carburant capable de subvenir aux grands besoins en énergie de notre époque. Mais le développement des technologies d'extraction qui pourraient s'y intéresser n'augmenterait-il pas encore les risques de pollutions atmosphériques ? La science a là, un urgent devoir d'étude.

Chercheur, experte en sonar, Aneta Nikolovska a analysé quelques-unes des mesures faites par le sonar du navire qui patrouille au large de Turquie. Là, elle découvre des bulles s'échappant des fonds marins. Serait-ce du méthane ?

À ce jour aucun rejet n'a été trouvé en Méditerranée. Toutefois, les chercheurs vont utiliser un robot équipé d'un sonar afin de détecter la source des émissions de ces bulles.

Après avoir localisé la source, l'équipe de recherche prépare une carotteuse pour prélever des sédiments du fond marin. « Nous ne savons pas si les hydrates de gaz seront présents et si nous pourrions les remonter intacts » déclare Gerhard Bohrmann¹. En effet l'hydrate de méthane se transforme en gaz dès qu'il atteint les couches de plus en plus chaudes de la surface. De retour à bord, les chercheurs font rapidement une recherche dans les

sédiments : ils trouvent plusieurs morceaux d'hydrate de méthane dans cet échantillon !

Les chercheurs sont particulièrement préoccupés par deux questions. Comment stabiliser les réserves d'hydrates de méthane au fond de l'océan ? Et quelle quantité contiennent ces réserves ? Pour trouver des réponses, Bohrmann a réuni un groupe d'experts de l'environnement : des chimistes, des géologues et des ingénieurs. L'un d'eux, Hans-Jürgen Hohnberg, va aider Bohrmann à estimer la quantité de méthane présent dans cette nouvelle poche méditerranéenne. Pour cela il utilise un dispositif qui devrait empêcher les hydrates de méthane de se désagréger quand ils quittent les hautes pressions sous-marines. Une fois que la sonde a pénétré dans les sédiments, l'échantillon est aspiré dans un tube à haute pression. C'est la seule façon de préserver la composition chimique de l'échantillon.

Le robot est remonté à la surface. Hans-Jürgen Hohnberg a réussi son travail. C'est aux autres chercheurs de déterminer si l'échantillon contient des hydrates de méthane, et en quelle quantité. Le chromatographe du géochimiste Thomas Pape indique que l'échantillon est composé à 100 % de méthane. Il s'agit d'une importante découverte. Bohrmann estime désormais qu'il y a beaucoup plus d'hydrate de méthane dans le monde que ce qui a été découvert à ce jour. Avant cette découverte, des experts estimaient que les hydrates de gaz des réservoirs sous-marins étaient plus importants que les quantités de charbon, de gaz naturel et de pétrole réunis. Cette découverte en Méditerranée dépasse toutes les estimations.

www.marum.de



¹ - Gerhard Bohrmann est en géologie depuis 1977, diplômé de paléontologie à l'université technique de Darmstadt. De 1984 à 1987, il exerce en tant que scientifique à la Christian Albrechts Universität Kiel. En 1988, il travaille sur l'histoire de la sédimentation dans l'Atlantique Nord et la Mer du Nord un sujet qui devient sa thèse de doctorat. De 1988 à 1991, il travaille à l'Alfred Wegener Institut de Bremerhaven. 1991 à 2002, au Leibniz-Institut pour les sciences marines à Kiel, il est le scientifique du département Pliéo-Océanologie, Chercheur assistant à la division environnement, et chef de l'organisme Central Lithothek. Depuis 2002 il est professeur de géologie générale et de géologie marine à l'Université de Brême. Ses travaux entrent alors parmi ceux du Centre des sciences de l'environnement marin : MARUM.



Dans le cadre du festival les Écrans de l'Aventure
émerveillez votre regard avec

France 3 Bourgogne Franche-Comté

Une programmation pleine d'évasion !

Epris d'aventure

A bord du trois-mâts la Boudeuse

Un film écrit par Valérie Labadie et Hugues de Rosière

Réalisé par Hugues de Rosière

Une coproduction France 3 Bourgogne Franche-Comté
et L'Envol Productions

Avec la participation de France 3 National, Planète Thalassa,
et le Centre National de la Cinématographie



Projection
le 17 octobre
dans le cadre
du festival

Diffusion samedi 25 octobre 2008 à 16h15

A bord du trois-mâts goëlette «La Boudeuse» de l'explorateur Patrice Franceschi, des dizaines de bénévoles se sont engagés dans une aventure maritime et humaine hors du commun : un tour du monde de trois années à la rencontre des peuples de l'eau.

Emission spéciale consacrée au climat

Samedi 18 octobre à 15h50

Le mystère des Lemmings

Un film réalisé par Jérôme Roguez

Une coproduction France 3 Bourgogne Franche-Comté
RTBF et Mara Films



Projection
le 17 octobre
dans le cadre
du festival

Diffusion samedi 18 octobre 2008 à 16h15

Depuis 18 ans, Olivier Gilg et Brigitte Sabard, deux scientifiques naturalistes du Groupe de recherche en écologie arctique parcourent les régions du Nord-Est du Groenland dans le cadre des missions Ecopolaris afin d'enquêter sur le supposé suicide collectif des lemmings, petits rongeurs de l'Arctique, connus pour leurs impressionnants cycles démographiques.



Retrouvez toutes ces informations sur

www.france3.fr

bourgogne
franche-comté





Chantal Edel

Florence Tran

Katia Lafaille

Mathieu Gabiot

Arnaud Dubois



Alain Goury

Bertrand Delapierre

France Pincon du Sel

Christophe Cousin

Dorine Boumeton



Christine Rolland

Lara Juliette Sanders

Tatiana & Kenneth Crutchlow

Jean-Claude Gascard

Gabriele D'Arrigo



Stéphane Victor

Sylvain Tesson



Celebration of flight - Toison d'Or du film d'Aventure et Prix des Jeunes de la ville de Dijon



Patrice Franceschi

Patrick Vuaculou



Éric Brossier & France Pincon du Sel

Laurent Marzec

Stéphane Victor

Olivier Frébourg



Constantin de Slezewicz

Jacques Lainé

Laurent Marzec

Maurice Thierly



Cécile & Olivier de la Richelieuvald avec 3 petits mouses

Romain Troublé

Mathieu Alexandre & Marjolaine Edouard

Yves Berthelot, Cléo Pousier-Cottel & Marie-Jo Moron-Cezard

Massimo Cantanilla, Daniel Rundström, Gabriele D'Arrigo & Lara Juliette Sanders



François-Xavier Tanguy

Romain Benoit & Benoît Albanel

Christian Deleau

Michel Siffre

Patrick Edel



Daniel Buffard-Moret

Christian Clot

Léonie

Brigitte Sabard

Bernard Decré



Massimo Cantarella

Eric Brossier & Romain Trouble

Daniel Rundstroem

Yves Bourgeon



Véronique Pultin

Jean-Claude Gascard

Alain Rastoin, Anne Quéméné, Patrice Franceschi, Evrard Wendenbaum, Dominique Agniel et Jean-Pierre Bailly

Myriam Thomas

Régis Belleville



Chantal Edel & Bruno Corty

Stéphane Dugast

Dornie Bourneton

Catherine Lanson, Katia Lafaille et Kenneth Crutchlow

Léonie



Olivier Gily

Luc-Henri Fage

Pico

Hubert de Chevigny

Eric Crubéty



Jean-Luc Thilloux & Sophie Pomignon avec jury des jeunes de la ville de Dijon

Alexandre Couvrelere, Franklin Devaux & Bernard Decré

France Altibelli, Aurélie Nogues, Anouk de Dufau, Patrick Edel, Véronique Demant, Virginie Lequien & Cléo Poussier-Cottel

Véronique Vêber



Grand large avec la Fnac



La Guilde Européenne du Raid, la Ville de Dijon et la Fnac vous invitent à une série de rencontres gratuites, au forum du magasin, avec les plus grands aventuriers de notre temps. Hissez la grand-voile! (24, rue du Bourg à Dijon-fnaclive.com/blogs/adrenaline)



© Clot, Clot

Mercredi 15 octobre, 16h30 au forum de la Fnac

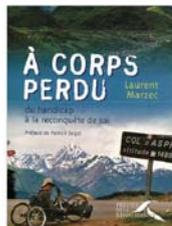
En avant-première du Festival, rencontre-débat avec l'écrivain-aventurier **Christian Clot** autour de son récit **Ultima Cordillera: la dernière terre inconnue** (éd. Arthaud). 5 années de patience pour atteindre l'une des dernières zones inexplorées de la planète. Au sud de la Patagonie, la Cordillera Darwin, ses montagnes au cœur des tempêtes, un glacier colossal, une cité perdue... et une victoire en solitaire. Rencontre accompagnée d'une projection dvd et d'une exposition photographique. (1er/10 - 18/10).



© Vincent Jubek

Mercredi 15 octobre, 20h au Musée des Beaux-Arts de Dijon

La Fnac vous invite à la projection du film **Au pays des djinns** du reporter-explorateur dijonnais **Régis Belleville** (*L'or du diable*, éd. Presses de la Renaissance), suivie d'une déambulation nocturne au milieu des oeuvres du Musée consacrées au désert. Florence Monamy, médiatrice culturelle, guidera ce fabuleux voyage au pays des Mille et une nuits... Réservation obligatoire à l'Accueil du Musée des Beaux-Arts de Dijon au 03 80 74 52 09 (places limitées).



Jeu 16 octobre, 16h30 au forum de la Fnac

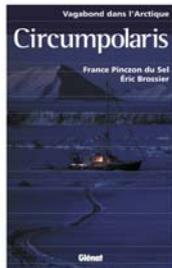
Rencontre-débat avec **Laurent Marzec** (*A corps perdu: du handicap à la découverte de soi*, éd. Presses de la Renaissance). Surmonter le handicap en se lançant dans la réalisation de ses rêves les plus ardues et triompher contre toute attente. Transmettre le courage, la volonté de vivre, partager ses victoires intérieures. Laurent Marzec a rejoint le camp des plus grands aventuriers. Projection à cette occasion de 2 films: **la traversée de la vallée du Draa au Maroc** en prototype tricycle tout terrain adapté au handicap, et **la traversée est-ouest des Pyrénées** en handbike.



© La Boudeuse - S. Monnet

Vendredi 17 octobre, 16h30 au forum de la Fnac

Rencontre avec l'écrivain-explorateur dijonnais, capitaine du trois-mâts La Boudeuse, **Patrice Franceschi**, autour de son autobiographie **L'odyssée de la Boudeuse tome 1: de l'Amazonie aux îles du Pacifique** (éd. Plon) et de son essai **De l'esprit d'aventure** (éd. Aube). Une vie dédiée au voyage, à la rencontre des civilisations en voie d'extinction, à la science et à la nature. Débat accompagné d'une projection-documentaire sur le périple de La Boudeuse.



Samedi 18 octobre, 15h au forum de la Fnac

Rencontre avec les navigateurs, artistes et scientifiques, **France Pinczon du Sel** et **Eric Brossier**, de retour du Spitsberg, fers de lance du projet européen d'étude climatique Damoclès, autour de leur récit **Circumpolaris** (éd. Glénat). Un débat accompagné de la projection d'un film sur les missions arctiques de leur navire Vagabond. Et l'occasion unique de faire le point sur la destruction des écosystèmes marins.



© Maurice Thiney

Mercredi 29 octobre, 16h30 au forum de la Fnac

Papouasie-Nouvelle-Guinée, territoires interdits du Naga Land, Antarctique, Everest: l'explorateur **Maurice Thiney** a donné 25 années de sa vie à la nature et aux peuples lointains. 25 années d'amitié relatées dans sa biographie **L'aventure à bras le corps** (éd. Cléa). Une rencontre-débat accompagnée d'une projection du diaporama **L'Antarctique à la voile** et de l'expo photo **Sur les traces de Maurice Thiney** (20/10 - 29/10).

Un œil sous la mer

Portrait de Christian Pétron

Réalisateur et chef opérateur Christian Pétron est le gérant et le fondateur des entreprises Photamarine et Cinémarine depuis 1975. Il a tourné plus de 70 films dont le plus célèbre est : Le Grand bleu.

Christian Pétron est né en 1944. Il passe sa jeunesse sur les bords du lac d'Annecy où il découvre la plongée et la photographie sous-marine. Après des études classiques au Collège St Joseph à Thônes (Haute Savoie), il s'engage dans la Marine Nationale en 1961. Il suit l'école de Maistrance et devient plongeur-démineur jusqu'en 1970. A cette date il rentre à la Comex pour participer à des expériences de désaturations.

En 1969, son premier cliché montrant un banc de poissons gaterins saisi en Mer Rouge lui vaut une parution dans *Paris-Match*. Puis il s'oriente vers la vidéo sous-marine et réalise un reportage sur l'épave de *La Madrague* de Giens et sur l'exploration de l'*Amococadix* trois jours après son naufrage. Ces trois reportages préfigurent son succès et sa reconnaissance mondiale. Il publie plusieurs ouvrages dont *La prise de vue sous marine*

en collaboration avec Claude Rives et Chenz (1978) et *Méditerranée vivante* (1986).

De 1982 à 1986, il collabore à l'émission *Les Animaux du Monde* de François et Maryse Delagrange pour qui il réalise plus de 20 films documentaires animaliers sous-marins dans toutes les mers du monde. Plusieurs de ses films recevront des prix dans les festivals internationaux. Souvent, la vidéo sous-marine lui demande un travail préparatoire gigantesque pour ne capter que quelques instants de magie : « L'animalier demande du temps, ce n'est jamais gagné d'avance » explique-t-il. Du travail certes, mais beaucoup de mystère et de chance se mêlent aussi à l'expérience, au métier.

En 1988, Luc Besson propose à Christian Pétron de prendre la direction de la photographie pour les séquences sous-marines de son film culte *Le Grand bleu*. En 1990, il le choisit encore comme directeur de la photographie du film *Atlantis*.

Puis, Christian assure la direction technique des campagnes d'exploration sur l'épave du *Titanic*, organisées par la chaîne américaine Discovery Chanel. De 1996 à 1998, il tourne 4 films sur l'exploration de l'épave. En 1998, toujours autour du *Titanic*, il est

coordinateur technique pour les deux heures de direct depuis le fond de l'Océan Atlantique pour NBC. Et en 2002, James Cameron lui propose une collaboration technique pour ses nouvelles productions (dont le film *Deep Rover*).

Puis il reprend le tournage de documentaires pour la télévision : pour Jean Michel Cousteau *Shark at risk* (2001), pour Canal + *La Danse des Baleines* (2001), *Les requins de Malpello* (2002) puis pour la Cinquième et Thalassa *Requin sous haute surveillance* (2006).

De 1998 à 2004, sa société Cinémarine participe au tournage de plus de 10 films d'archéologie sous-marine réalisés par Roland Savoie. Ils traitent des fouilles d'épaves aux Philippines et de la découverte de la cité engloutie d'Alexandrie, en Egypte, par l'archéologue sous-marin Franck Goddio.

En 2008, c'est près de 50 ans de carrière sous-marine qui offrent à Christian Pétron une reconnaissance internationale. Ses images sont souvent plus connues du grand public que leur auteur lui-même. Membre de l'Académie internationale des sciences et techniques sous-marines il est décoré du « Trident d'or » en 1987 et reçoit « l'Underwater motion picture cameraman » délivré par le Rebikoff Institute of Marine Technology de Fort Lauderdale U.S.A. Ce passionné de la mer continue à filmer des scènes uniques de vie sous-marine. Il approche des requins, des raies, des baleines, des dauphins dans le monde entier pour rapporter des images inoubliables. Au travers de ses films, il participe à défendre ce milieu menacé. Il plonge dans la zone des rejets en mer de la ville de Toulon, au cap Sicié avec le Professeur Nardo Vicente. De cet égot à ciel ouvert, ils ramènent des images saisissantes qui vont contribuer à la prise de conscience de l'opinion publique et des décideurs sur l'ampleur de la pollution marine en Méditerranée. Le film sera à l'origine du vote du plan d'assainissement du littoral de la région PACA.

Mais, si le parcours de Christian Pétron est extraordinaire, l'homme ne l'est pas moins : alors qu'il passe sa vie sous l'eau, il ne respire qu'avec un seul poumon.

www.cinamarine.net



Babouche, un catamaran pour l'Arctique

Au cours de l'année polaire internationale, alors que les enjeux géostratégiques font de l'Arctique le théâtre d'une course éffrénée à l'énergie... À l'heure où les regards sont tournés vers les pôles et les bouleversements climatiques... Un petit bateau a, pour la première fois, réussi à franchir le passage du Nord-Ouest uniquement à la voile !

Ce petit bateau, c'est *Babouche*, skippé par Sébastien Roubinet, son architecte et constructeur mais aussi l'initiateur du projet. Sébastien, accompagné de ses trois équipiers Éric André, Boris Teisserenc et Anne-Lise Vacher-Morazzani qui se sont relayés tout au long du trajet, a gagné son pari de relier l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique en passant par le Nord du continent américain.

Ce voyage fût **une grande première** (le passage du Nord-Ouest franchi uniquement à la voile, en une seule saison, est un exploit inédit par un bateau sans moteur), **une performance sportive** (quatre mois de navigation, l'épreuve d'un démâtage et un parcours de 4 500 milles à bord d'un catamaran de 7,50 m glissant sur l'eau et la glace, sans chauffage et avec, comme seules sources d'énergie, le vent, le soleil) et **une aventure humaine** (avec ses moments difficiles, ses belles rencontres, ses paysages féériques, ses petits et ses grands plaisirs, et une bonne dose d'adrénaline).

Ce qu'ils retiendront surtout de cette aventure, c'est ce mélange d'expériences diverses et la magie qui les a animés tout au long de cette navigation si spéciale.

« En décembre dernier, la mer n'était toujours pas prise par la glace. Avant, la glace arrivait en octobre ! » *Un capitaine de baleinier de 74 ans, à Barrow, Alaska.*



Sébastien Roubinet, 34 ans, est un marin, aventurier, bricoleur, amoureux de la nature et soucieux de la préserver. Il est particulièrement passionné

par la mer, les hautes latitudes et les glaces. Il a à son actif de nombreuses traversées océaniques, dont la première fût réalisée à l'âge de 14 ans, un raid de deux mois entre la Norvège, la Suède et le Danemark sur un Hobbie-Cat, une Mini-Transat, une traversée de l'Atlantique en solitaire sur un voilier de 6,50 m qu'il a construit de ses mains. Sébastien rêve d'autonomie et de glace sur un deux coques, sans moteur et surtout sans pollution. C'est ainsi qu'il imagine un audacieux passage du Nord-Ouest à la voile ! C'est en rencontrant Anne-Lise qu'ils relèvent ce défi, en commençant par la

fabrication d'un bateau original et adapté à la voile et la glace : *Babouche*. Pendant presque trois ans ils se consacrent entièrement à ce projet et c'est grâce à leur passion, à leur persévérance, avec les moyens du bord et aux nombreux coups de main, qu'ils réussissent l'exploit de transformer ce rêve fou en réalité.



Éric André est instituteur, voyageur et passionné de montagne. C'est l'équipier des territoires du Nord-Ouest pour la seconde étape. Il s'est aussi

chargé de la mise en place et du suivi du projet pédagogique de l'aventure.



Anne-Lise Vacher-Morazzani, 35 ans, a monté le projet avec Sébastien (de la construction de *Babouche* à la communication en passant par la navigation). Elle est aussi son équipière, en 2006, lors de l'expédition-test dans le Nord du Canada et en 2007 pour le passage du Nord-Ouest.



Boris Teisserenc, c'est l'équipier en course de Sébastien sur *Adrenaline* en 2001 et 2002. Il aura naturellement rejoint le bateau comme équipier

au Nunavut (Canada) pour la troisième partie du voyage.



« Avec Anne-Lise, Éric et Boris, j'ai gagné mon pari et réalisé mon rêve : celui de franchir le mythique passage du Nord-Ouest sans moteur et en une seule saison. À travers l'image d'un petit voilier navigant sans moteur dans cette région, nous avons cherché à sensibiliser le plus de monde possible sur les conséquences du réchauffement climatique dans l'Arctique. Pour cela, nous témoignons de ce que nous avons vécu, vu et entendu, pendant ces quatre mois de navigation polaire. Nous avons rapporté de nombreux témoignages, et les réactions des populations locales face aux bouleversements climatiques.

Le réchauffement climatique, la fonte des glaces et leurs conséquences sur les régions arctiques sont bien réels ! Ils sont alarmants aussi bien pour l'homme, que pour la faune et la flore.

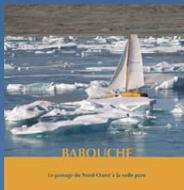


Quant aux conséquences liées à l'ouverture du passage du Nord-Ouest au trafic commercial, elles pourraient être terribles. Mais ce passage est-il réellement prêt à accueillir ce trafic ? Nous n'en sommes pas convaincus dans l'immédiat, car nous pouvons témoigner que la concentration des glaces, assez élevées à certains endroits, gêne la progression des bateaux. Malgré le réchauffement climatique et la fonte des glaces de nombreuses contraintes à la navigation subsistent dans ces régions éloignées : les forts courants, le brouillard, les nombreux récifs, la variabilité des dates d'embarc et de débâcle ou des concentrations des glaces d'une année sur l'autre. Les glaces dérivantes constitueront toujours une menace. Poussées par les vents et les courants, elles peuvent considérablement ralentir la progression des navires et faire perdre ainsi l'avantage d'une route perçue à priori moins onéreuse en temps, en énergie et en coûts.



photo © A. Chauvaire / sebastien.roubinet

Au-delà du défi sportif et de sa préoccupation environnementale, nous avons vécu une aventure unique dans l'Arctique, qui nous laissera une empreinte indélébile et une envie irrésistible d'y retourner.



Le carnet de voyage que nous avons édité à l'occasion de cette aventure (cf. page 59), vous invite à partager et à vivre, à votre tour, les grands moments qui ont fait de ce voyage une aventure inoubliable. L'ouvrage espère aussi vous sensibiliser à l'engagement environnemental qui nous a constamment animés durant cette performance, depuis la préparation de l'expédition jusqu'à sa réalisation. Les témoignages et images recueillis attestent l'extrême richesse et la grande fragilité de cette région : existe-t-il une manière plus convaincante de persuader le grand public des risques liés aux changements climatiques, à la fonte des glaces et de la nécessité urgente de préserver un écosystème si précieux ?

www.barbouche-explo.eu
www.sebroubinet.eu

Nous remercions tous ceux et celles qui ont cru en notre projet, qui nous ont aidés d'une manière ou d'une autre et sans qui nous n'aurions jamais pu concrétiser ce rêve, réaliser ce projet et vivre cette aventure.

Désormais nous sommes prêts à relever d'autres défis et à vivre d'autres aventures. Sébastien envisage, avec Rodolphe André, de tenter la traversée de l'Océan Glacial Arctique (en reliant l'Alaska au Spitzberg via le pôle Nord) sur un nouvel engin qu'il a conçu, un « voilier-traineau-char à glace ». Le prototype de cet engin a déjà effectué plusieurs tests sur le glace...

Et ce nouveau rêve a un nom : **LA VOIE DU PÔLE.** »

par Sébastien ROUBINET



« Il y a 10 ans, on ne voyait presque pas de grizzlys par ici, alors que maintenant, il y en a de plus en plus, et de moins en moins d'ours polaires. »

Un garde-chasse à Cambridge Bay, Canada.

Épris d'aventure

L'équipage de La Boudeuse
autour du monde

Le 27 juillet 2004 *La Boudeuse* partait pour trois années de voyage autour du monde, à la rencontre des Peuples de l'eau. Huit destinations ainsi que huit films documentaires ont été réalisés lors de cette expédition rendue possible par le soutien d'un équipage réunissant des personnalités d'horizons divers.

« Les membres de cet équipage exceptionnel se sont relayés à bord de *La Boudeuse*. Quelques-uns sont souvent restés à Paris pour faire fonctionner la "base arrière", d'autres à bord, d'autres encore vivaient surtout sur le terrain des expéditions. Mais tous ont concouru au même but commun : faire de ce tour du monde une réussite unique dans le domaine de l'aventure et de la connaissance. » P. Franceschi

Les membres de cet équipage : Amaury Bironneau (administrateur de bord), Christine Chevrier (gabier et commissaire de bord), Edwig Marzolf (philosophe), Fernando Guillot (responsable technique), Gilda Tinlot (cuisinière), Hervé Riou (1^{er} lieutenant et second capitaine), Jean-Yvon Combet (second capitaine, au détroit de Torres), Patrice Franceschi (capitaine), Thomas Jail (peintre de bord) et Vincent Trousseau (administrateur de bord) nous livrent ici quelques souvenirs :

Jean-Yvon Combet :

Je suis venu à *La Boudeuse* par l'intermédiaire d'un ami qui avait besoin d'un coup de main pour le carré, c'est-à-dire le gréement de misaine. Leur projet était un concentré de tout ce que j'aimais dans mes lectures d'enfant, et la concrétisation d'une passion.

Hervé Riou :

C'est vraiment ça l'aventure ! Partir à Madagascar, ramener le bateau, faire le



Photos © La Boudeuse

tour de l'Afrique, passer le Cap de Bonne-Espérance, cela reste quelque chose de mythique pour tous les marins. On a tous envie de faire ça au moins une fois dans la vie : bouffer des milles sur une grande goélette, puis essayer de se prendre pour un marin...

Fernando Guillot :

À l'époque, j'étais à Genève en train de mener une vie normale. Et tout à coup, j'ai reçu un e-mail de *La Boudeuse*. J'ai vu dans leur proposition la possibilité d'allier mon métier de technicien à la navigation et à mes rêves d'aventure.

Amaury Bironneau :

J'ai lu un article sur la Société des Explorateurs français. Je ne savais pas ce que c'était ; je suis donc allé sur Internet, et j'ai vu que son président montait une expédition sur un trois-mâts. J'ai tout de suite su que c'était ce que je voulais faire et que j'en ferais partie.

Vincent Trousseau :

On n'a jamais vraiment su la date du départ. À chaque fois, on nous disait : « On part dans trois mois » et puis trois mois plus tard, c'était à nouveau dans « trois mois ». Cela a duré deux ans, mais on ne s'est jamais posé la question de savoir si le départ aurait vraiment lieu, car on était trop engagé dans cette aventure.

Christine Chevrier :

C'est un projet dans lequel on était bénévole. Donc, si on était là, c'est qu'on avait envie d'être là, et qu'on faisait ce qu'il faut

pour rester là. Si on ne faisait pas ce qu'on avait à faire, automatiquement quelqu'un d'autre devait s'en charger, et cela n'aurait pas pu durer longtemps.

Edwig Marzolf :

Au moment où le bateau s'éloigne du port, où on commence à n'avoir devant soi que l'horizon et le vide de la mer, on éprouve une ivresse, un sentiment de liberté incroyable, et en même temps de folie, parce qu'on quitte vraiment tout.

Christine Chevrier :

Je me souviens très bien du départ à Bastia. Il y avait toute une flottille, les fumigènes et les hélicoptères. C'était un truc complètement, fou !

Vincent Trousseau :

Quand on a traversé l'Atlantique, on était 24 à bord, on avait donc moins de quarts, chacun avait sa spécificité, et on se donnait des cours. Il y avait Gérard Chaliand, pour les cours de géopolitique, Edwig Marzolf, pour les cours de philosophie ; et moi, pour les cours de voile. On ne se posait jamais la question de savoir comment tuer le temps.

Christine Chevrier :

J'ai fait des études de philosophie, mais je les ais arrêtées car je trouvais que je n'étais pas dans le monde. J'avais l'impression de ne pas participer à la vie, de ne pas exister. Il fallait donc que je me heurte à la vie et *La Boudeuse* m'a offert cette occasion.





Photo de La Boudeuse



Gilda Tinlot :

Au début, je n'avais pas confiance en moi. Il fallait que je trouve ma place, que je me fasse respecter, que j'accepte les règles et la discipline. Cela a été très difficile. Mais, lorsque Patrice m'avait embauchée, il m'avait prévenue : « la cuisine est ingrate parce que le marin quand il arrive à table, il a faim. Il ne va pas regarder autour de lui pour chercher à communiquer. Il va regarder dans son assiette, il va manger, puis s'en aller ».

Amaury Bironneau :

On a beau être en groupe, je pense que toute notre personnalité ressort. Tous nos défauts, nos qualités. C'est une mise en lumière personnelle permanente. On n'est pas noyé dans la masse. Chacun est une montagne qui ressort, qui émerge, et que tout le monde voit. On n'est jamais autant présent humainement que dans ce genre d'expédition.

Fernando Guillot :

Quand tu es sur le bateau, ce n'est pas comme au boulot. Les collègues de travail que tu vois généralement sept ou huit heures par jour, ici tu les vois vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les relations sont donc un petit peu plus compliquées. Il t'est

impossible de dire : « bon, écoute, je ne suis pas à l'aise avec untel, mais je réglerai cela plus tard. » Non, ici c'est un bateau, c'est donc tout de suite qu'il faut régler les choses. Et, parfois, ce n'est pas facile !

Edwig Marzolf :

On ne peut pas s'échapper d'un bateau. Il est impossible de prendre de la distance quand on a besoin de recul pour réfléchir. On forme un tout, né des personnalités de chacun, dans lequel on est soi-même acteur. Même si, à bord, on ne saisit pas toujours ces choses.

Christine Chevrier :

Le danger est réellement là dans la dimension même de cette aventure. Et en même temps, on est comme dans un fœtus. Ce bateau c'est une bulle dans laquelle on est assez invincible finalement.

Thomas Jall :

On prend le temps, le temps de naviguer, et le temps de voyager. Et ça, c'est une émotion qui n'appartient pas à la modernité. C'est une émotion qui semble ancienne, qui semble faire partie d'une humanité très ancienne, millénaire...

Fernando Guillot :

Avant, le but c'était le confort, maintenant, c'est quelque chose de très secondaire pour moi. Ce que je cherche avant tout désormais, c'est à me grandir moi-même.

Thomas Jall :

Ma vie professionnelle et familiale m'a rattrapé à mon retour en France. Durant un temps, parce que je faisais le tour du monde avec *La Boudeuse*, je lui ai accordé moins d'importance. Même après, je me disais encore : « J'aurais dû rester sur *La Boudeuse*, parce que c'est beaucoup plus

important pour moi, vis-à-vis de mes aspirations aux voyages et aux rencontres, afin d'en tirer quelque chose artistiquement et professionnellement. »

Christine Chevrier :

Quand je regarde un atlas, cela me fait toujours autant rêver. Ça, ça n'a pas changé. Une carte du monde c'est toujours la même magie. Le monde est toujours aussi vaste. Mais maintenant je me sens un pied dedans.

Edwig Marzolf :

J'aimais beaucoup les moments que je passais la nuit sur le pont, à regarder la voûte céleste constellée d'étoiles. J'admirais le bateau avec ses voiles qui glissait, comme un bateau fantôme sur ce velours noir. C'étaient des moments de grâce qui pouvaient faire oublier des périodes plus dures de vie collective ou de lassitude.

Patrice Franceschi :

Je ne connais pas de plus grand moment de sérénité que d'être sur cette dunette, dans le silence de la mer, sous le vent, toutes voiles dehors, au bout du monde, sous les étoiles, la nuit. Ce sont des moments parfaitement uniques qui te donnent une nostalgie effrayante tellement on est incapable de les retenir.

Edwig Marzolf :

Je me souviens d'une citation, faite par quelqu'un à bord, que je trouve terriblement juste. C'est : « Il y a deux choses insupportables dans la vie, celle de ne pas avoir vécu ses rêves, et celle de les avoir vécus ».





Premiers pas sur la banquise

À bord de *Vagabond*, Éric Brossier et France Pinczon du Sel ont réalisé quatre hivernages au Spitsberg, pour les besoins de la science, avec leur voilier-maison qui accueille aujourd'hui les scientifiques du programme Damocles. Ils ont désormais une nouvelle équipière.

Née le 27 février à Tromsø, elle s'appelle Léonie, comme Léonie d'Aunet, mais son avènement eut lieu l'année 2007. Deux siècles plus tôt, en 1839, mademoiselle d'Aunet, âgée seulement de 19 ans, était la première femme à fouler le sol du Svalbard ! Avec un culot fort peu courant pour l'époque, elle convainquit le chef d'expédition de la corvette *la Recherche* de l'emmener avec son futur mari le peintre François August Biard, dont la présence était souhaitée à bord. De son périple dans le septentrional archipel, elle écrivit un récit savoureux, *Voyage d'une femme au Spitsberg*.

Notre petite Léonie Brossier, elle aussi, fait partie de l'équipage d'un voilier à vocation scientifique : *Vagabond*. Elle y a vécu ses premières saisons, après y avoir séjourné cinq mois dans mon ventre, bien au chaud. Le gouverneur du Svalbard nous avait alors aidé par la mise à disposition d'un hélicop-

tere me permettant d'aller accoucher dans un lieu « civilisé » et d'en revenir ; en contre-partie, il nous avait suggérés de trouver pour l'enfant un prénom en relation avec le Svalbard.

À bord de *La Recherche*, de nombreux scientifiques s'étaient embarqués vers les régions mal connues du Spitsberg. Leur objectif se situait sur la côte Ouest, en baie de la Madeleine. Mais que d'effroi plus que de fascination, leur causèrent brumes et glaces dérivantes ! Aujourd'hui, à la même époque estivale de l'année, *Vagabond* ne craint pas l'hivernage. Et Léonie, tout absorbée par ce qu'il est possible de découvrir dans ce décor, de l'infiniment petit au démesuré, ne cesse d'imiter en riant un morse, un phoque ou un oiseau de passage. Pour Léonie d'Aunet la glace avait « l'éclat du diamant, les nuances éblouissantes du saphir et de l'émeraude confondues dans une substance inconnue et merveilleuse ». Pour notre Léonie, la glace a l'attrait de la friandise ; elle l'aime... jusque dans son assiette !

De nos hivernages successifs, contrairement à mademoiselle d'Aunet en son temps, elle semble n'avoir nulle crainte, ni ne se sent prisonnière de notre cocoon *Vagabond*. D'autant qu'elle s'en rend bien



compte : tous les chercheurs ou skieurs qui nous y rendent visite ne tarissent pas d'éloge sur les lieux ; ils arrivent avec un enthousiasme qui rejallit volontiers sur notre petite famille ! Et puis, comment se lasser d'arpenter la banquise à ski, en traîneau tiré par nos 4 chiens polaires ou avec le matériel nécessaire pour ausculter la glace. Si l'on manque d'altitude, il suffit de se hisser sur un iceberg figé pour l'hiver, ou de gravir les pentes enneigées de l'un des sommets qui nous entourent. Mais le plus changeant au fil des saisons, c'est le



« Chaque sortie est un apprentissage, comme une nouvelle aventure qui pousse à se creuser les méninges pour améliorer la suivante. Or, c'est ça que nous aimons ! Sur ce terrain hasardeux, l'espace possède une propriété surprenante : il est très capable de se distendre, agrandi par les yeux de notre imaginaire autant que par la lenteur de nos déplacements. »





« Ici les yeux respirent. Que d'espace alentour avec ce glacier au front bleu, les pieds dans l'eau de la baie qui déploie autour d'elle des enfilades de montagnes à perte de vue et s'arrondit juste là ! L'atmosphère est forte et sauvage. Dans le ciel clair et sans vent, l'air donne de la profondeur aux sons. Des plaques de glace en forme de rênufhars géants dérivent avec un froissement chuchoté. »

« Chaque saison qui passe nous confirme dans notre choix de vivre en harmonie avec cette nature blanche que nous approprions de mieux en mieux. Nous y sommes chez nous. Mais avant tout nous nous y sentons témoins et utiles : voilà une vraie stimulation ! C'est bien ce rôle qui nous motive avec le plus d'acuité pour partager et communiquer le quotidien d'Ingfield. »

front du glacier de notre baie d'Ingfield : lorsque le jour revient, mi-février, il est d'un bleu azur lacéré de quelques fissures vives. Le soleil éclipsant la nuit au cours du printemps réveille une multitude de micro-organismes pris dans des sédiments ou des poussières figées. Le front de glace devient alors gris noirâtre, avant de recommencer à vèler en accélérant au cours de l'été, pour retrouver sa pureté antérieure. Depuis 2004, nous constatons un recul annuel d'environ 75 mètres. Les temps ont bien changé depuis 1839 : « entre chaque montagne il s'est formé d'immenses glaciers dont la hauteur aug-

mente chaque année ; cette élévation croissante des glaciers est inévitable : un été de quelques semaines ne peut fondre complètement ces immenses amas de neige que répand sur le Spitsberg un hiver de dix mois... » explique Léonie d'Aunet. « Ni loup, ni ours, ni rennes » constate-t-elle encore. Notre Léonie, avant même de faire ses premiers pas dans la neige, savait imiter le souffle de l'ours ; elle en a déjà observé plus que tous les habitants du Spitsberg, ses parents exceptés avec deux hivernages d'avance sur la côte Est de l'île, où vivent la majorité des ours de l'archipel. Pas moins de cinq cents ours

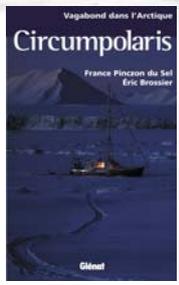
nous ont déjà rendus visite. Finirait-on par leur ressembler ? Vraisemblablement pas encore, les scientifiques nous sollicitent pour un 5^e hivernage !

par France PINCZON DU SEL

www.vagabond.fr



Les citations présentes sont extraites de leur livre : *Circumpolaris*, écrit par Glénat.



« On apprend à décoder les moindres signes émis par l'environnement. Qu'il s'agisse des animaux, de la météo, ou des mouvements de la glace, chaque changement aussi imperceptible soit-il, chaque bruit, chaque oreille dressée d'un chien a un sens. »



Le livre de Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitsberg*, est publié aux Éditions Actes Sud Col. Babel Terres d'aventure.

Prisonniers volontaires de la banquise

Paroles d'hivernants

De septembre 2006 à septembre 2007, deux équipes internationales se sont relayées à bord du voilier *Tara* devenu une station dérivante sur la banquise arctique. Car l'objectif de cette aventure était de récolter un maximum d'informations sur la banquise, les courants marins et la météorologie dans le cadre du vaste programme scientifique Damocles et de l'Année Polaire Internationale.

Ils étaient huit à bord pour accompagner le bateau dans sa première phase de dérive. Tempêtes, nuit polaire, température sous -20°C et grincements perpétuels de la glace contre la coque, rien n'a été épargné à ces hommes qui devaient se partager à tour de rôle les tâches ménagères, l'entretien des infrastructures et la réalisation d'un bon nombre de manipulations scientifiques. Sans possibilité de ravitaillement ni de secours, isolés de toutes terres, ces hommes ont vécu une expérience unique. Qui sont-ils et comment ont-ils vécu ces sept mois d'aventure ?



Grant REDVERS

Néo-zélandais de 35 ans, chef de base et chef d'expédition. Master en sciences de l'environnement, il a aussi ses diplômes de skipper et de moniteur de plongée. Après trois saisons à la base scientifique néo-zélandaise Scott en Antarctique en tant que technicien scientifique, il participe aux expéditions de *Tara* depuis 2005.

« La première fois que j'ai vu *Tara*, c'était lorsque Peter Blake préparait une expédition pour l'Antarctique. Je lui ai proposé mes services mais toutes les places étaient pourvues. J'ai alors réalisé une expédition scientifique plus modeste en Patagonie, en Géorgie du Sud et dans la péninsule Antarctique. À mon retour Etienne Bourgois m'a proposé le poste de plongeur-matélot. Après deux ans sur *Tara*, il m'a donné la

direction de cette expédition.

Lorsque la glace s'est brisée autour de nous, que le bateau s'est retrouvé en eau libre avec notre matériel dispersé sur des plaques dérivantes, ce fut le moment le plus difficile pour moi. C'était dangereux car nous devions fournir de gros efforts physiques et nous manquions de sommeil, mais il fallait récupérer ce matériel sans quoi nous aurions dû annuler la mission. D'autant qu'au début je ne comprenais pas les subtilités linguistiques russes et françaises de mes équipiers, même si cela me permettait de passer outre les discussions et d'aller à l'essentiel... »

Viktor KARAZEY

Russe de 65 ans, radio-opérateur et second spécialiste en logistique pour les bases polaires avec :

Gamet AGAMYRZAYEV

Russe de 42 ans, logisticien polaire : c'est « l'homme des glaces ». Après de nombreuses années passées dans le Nord, Gamet a une profonde connaissance du milieu. Il a exercé de nombreux métiers dans les ports russes et notamment plombier. Là, il a rencontré Bernard Buigues, avec qui il collabore depuis 1999 dans le projet « Mammuthus ». Gamet est un homme capable de transformer toutes matières en objets utiles. C'est une qualité essentielle dans l'Arctique, où tout doit être recyclé. Il se fera d'ailleurs remarquer à bord de *Tara*, par la réalisation d'un *banya*, un sauna à la Russe.

Denys BOURGET

Médecin français et ancien médecin de marine.

« Les corvées extérieures, la construction d'une piste d'atterrissage et la récupération de notre matériel éparpillé par la débâcle... J'étais parti comme médecin, et j'ai surtout joué les manœuvres !

Néanmoins, le bilan est très positif dans cette expérience de huis clos, avec des équipiers si différents. En effet, la mission tenait en tous points du vol spatial de longue durée : même confinement, même isolement, même hostilité de la nature... Je suis fasciné par cet océan glacial tantôt reposant, tantôt agressif. Les progrès techniques ainsi que la certitude des ingénieurs donnent confiance au matériel, mais dans ces milieux très hostiles, la moindre



défaillance faisait immédiatement passer de la paisible navigation à la survie. Quelle expérience que cette nuit polaire ! C'est un luxe réservé à peu de gens de pouvoir vivre dans des lieux aussi retirés, naturels et purs. Je me considère réellement privilégié d'avoir pu vivre une expérience de cette intensité. Le programme scientifique n'est pas en reste et sans anticiper sur les résultats, nous les espérons à la hauteur de l'énergie dépensée pour pouvoir délivrer un message fort au monde. Nous étions là pour observer, pour constater. Dire que l'activité humaine est la seule responsable de ce réchauffement n'est pas scientifique... »

Nicolas QUENTIN

Français de 26 ans, chef mécanicien.

« Avec le recul, c'est une grande satisfaction et je suis fier, en tant que chef mécanicien et responsable des énergies à bord d'avoir rempli ma mission. Quel plaisir de marcher sur la banquise et de voir les lumières de *Tara* au loin, seul signe de vie dans un immense désert blanc. J'ai réalisé là un rêve d'enfant, commencé dans mes lectures de Nansen et Shackleton. »

Hervé BOURMAUD

Français de 35 ans, capitaine, patron pêcheur et second mécano.

Détenteur des brevets de patron de pêche et d'aptitude aux engins de sauvetage (BAEERS), Hervé est riche d'une expé-



rien de dix ans dans la pêche au large comme patron de pêche. Il possède en outre une expérience d'enseignement et de formations au lycée maritime de St Malo. Il fut notamment en charge du treuil océanographique, mais sa passion pour les quadrupèdes a fait de lui le maître-chien idéal à bord de Tara.

Mathieu WEBER

Français de 27 ans, ingénieur en informatique, gestionnaire des données scientifiques du programme Damocles.

« Ce voyage me laisse penser qu'à notre époque, où l'on pense avoir tout découvert et tout maîtrisé, il est possible de vivre une aventure, tant sur le plan humain, que géographique ou scientifique. Cette expédition reflète deux aspects contradictoires :

la beauté sauvage et l'immensité des paysages glacés... Bref, un sentiment incroyable de liberté et paradoxalement, cette aventure prenait parfois la teinte d'une prison. Nulle part où aller, un regard limité par l'obscurité polaire, un milieu hostile, dénué de toute vie. Néanmoins, cela permet de mieux se connaître soi-même, et je l'espère, notre travail apportera quelques réponses scientifiques au devenir de notre planète. »

Bruno VIENNE

Réalisateur et cinéaste français de plus de 35 documentaires pendant 15 ans, Bruno (53 ans) a l'habitude des voyages. Il a déjà vécu dans 6 pays d'Afrique, 5 pays d'Asie, 5 pays d'Amérique du Sud, au Guatemala, au Canada, aux îles Shetland, aux îles

Féroé et en Islande pour les besoins de ces tournages. (<http://vienna.bruno.free.fr>)

« Pendant sept mois et demi j'étais cameraman à bord de Tara. Tout a commencé très fort avec la dislocation de la glace à laquelle nous étions amarrés. Les huit membres d'équipage ont dû faire face à huit jours d'incertitude en essayant de manœuvrer le navire au milieu des glaces à la recherche du matériel. Nous avons eu la visite des ours polaires, ces seigneurs de l'Arctique, puis la nuit est tombée d'un seul coup et pour une éternité. Notre rythme biologique s'est peu à peu adapté à la nuit et au froid. En tant qu'équipier, j'ai dû effectuer mes tâches quotidiennes. Il a été impératif que les autres me perçoivent comme un des leurs plutôt que comme un observateur extérieur. Malgré mes efforts d'intégration, ma caméra était parfois perçue comme une gêne ce qui m'a valu le surnom de "gros œil".

Pendant cette nuit sans fin, j'ai pu me régaler à observer les mouvements de la lune qui tournait autour du bateau, à contempler les aurores boréales, ainsi que de belles étoiles filantes. L'ambiance à bord a toujours été très bonne, car nous étions conscients de notre fragilité. Lorsque le soleil est apparu de nouveau ce fût un spectacle inoubliable, l'émotion était là pleine de larmes de joie. »

www.taraexpeditions.org



Maud Fontenoy, à contre-courant

Après deux océans à la rame, l'Atlantique nord et le Pacifique, la navigatrice Maud Fontenoy est partie de l'île de la Réunion en octobre 2006 pour réaliser un tour du monde à la voile à contre-courant et contre les vents dominants. Une aventure qui a duré 150 jours et l'a poussée au-delà de ses limites, nourri son désir viscéral de transmettre aux autres l'espoir.

« Le vent forcé. L'océan s'invite à bord. Avec ses gigantesques bras d'eau, il semble être déterminé à venir m'arracher à mon voilier. Des lames submergent le pont, c'est une mêlée de rugby surentraînée qui tente de me propulser hors du cockpit. Je résiste de toutes mes forces, prends appui sur la filière, m'agrippe à ma ligne de vie, poursuivant péniblement mon avancée vers le mât pour affaler un peu de toile. Un rôle de bête à l'agonie me paralyse les jambes, je me retourne dans un sursaut pour voir bondir sur moi une énorme déferlante. Dans un ultime réflexe, je protège mon visage ruisselant de mes mains et gobe à la volée une bouffée d'air. La vague sombre me soulève comme un pantin, je suis engloutie, perds pied et, tel un corps mort, suis propulsée avec violence contre la bôme en carbone. J'ai à peine le temps de baisser la tête que je me retrouve sur l'autre bord du bateau, stoppée net dans l'élan qui allait me coûter la vie, maintenue comme une marionnette à son fil, sauvée in extremis de la noyade par le bout qui me maintient toujours fidèlement attachée à mon navire.

Des mésaventures, comme celle-ci sont fréquentes. La fatigue, le froid, les conditions difficiles, tout vous conduit à l'erreur, à l'irréparable faute qui mettra un terme définitif à votre voyage. Votre seul moyen de vous en sortir, cette fameuse peur qui vous imposera : une discipline de fer, une rigueur à toute épreuve qui, même dans les moments les plus stressants, vous sommera de ne pas oublier de vous arrimer au bateau. La "survie" en mer dépendra donc de votre aptitude à rester alerte. Ne pouvant compter que sur vous-même, vous réapprenez très vite à être plus attentif, réceptif, vigilant. Au début on patage un peu, on se fait peur deux ou trois fois, puis les jours passent et on prend le pli, le bon. Par obligation, vous devez supérieurement être prudent, sans cesse sur vos gardes,



tendu vers un seul et unique but : réussir. On me demande souvent comment j'ai pu "tenir", psychologiquement et physiquement, enfermée, cognée, la peur au ventre d'y rester, isolée dans un univers hostile. La seule réponse valable est selon moi résumée en un mot : la volonté. J'avais "envie", ce désir farouche de m'en sortir, de rejoindre la côte, de ne pas



© J. C. L'Espagnol

désenchanter le regard de mes écoliers en abandonnant. Je voulais m'accrocher, vivre et rentrer à bon port, corps et biens. Tout le reste n'était plus qu'une question d'organisation ! Je me souviens toujours aujourd'hui de la conversation que j'ai eue avec Alain Bombard, en 2002, avant ma traversée de l'Atlantique nord à la rame. Nous avions évoqué cet "instinct de survie", mélange de détermination et d'adaptabilité. La clef du secret : l'espoir. Ne pas perdre pied, ne pas lâcher prise, croire en soi et en ses capacités à lutter : la vie est plus coriace qu'on veut bien l'imaginer.

Dans son récit, *Naufragé volontaire*, Alain Bombard raconte comme il s'est lui-même mis en situation de détresse pour démontrer à tous ceux qui ne croient plus, lors d'un naufrage, à la capacité de s'en sortir avec très peu de choses. Notre principale angoisse étant bien souvent la peur liée à la perte de repères. Nous nous persuadons nous-mêmes que nous sommes incapables de survivre, au point que nous en perdons nos moyens, et que notre corps abandonne lui le combat alors qu'il sait se satisfaire de peu. Cette rencontre m'a profondément marquée.

Plus tard, en 2005, c'est le pêcheur polynésien Tavaï qui croise ma route à mon arrivée à Tahiti, après ma traversée du Pacifique à la rame. Il me raconte son histoire incroyable, trois mois seul, à la dérive, sur son bateau de pêche, sans vivres et avec un simple bidon d'eau douce. Je suis restée muette d'admiration, fascinée par ce vieil homme raviné par les embruns, cuit par le soleil, sec comme un arbre mort, dont les yeux brillaient comme s'ils avaient chacun d'eux caché une étoile. Dans ce regard, il n'y avait ni souffrance, ni nostalgie, encore moins de colère ou de révolte. Il y avait la vie, cette formidable "envie", espoir quasi surnaturel qui l'a fait persévérer, heure après heure, les yeux brûlés d'avoir trop épié l'horizon, le corps comme simple tuteur de l'âme, jour après jour, méthodiquement, jusqu'à ce qu'on le retrouve. Cette leçon de non-résignation ne m'a jamais quittée. Un livre me ramène



© J. C. L'Espagnol



© L'Oréal Paris - P. Bouquet

à cette hargne de vie : c'est le roman de Jack London, *Le Loup des mers*. Au-delà de l'aspect moral ou amoral du personnage principal, je me suis nourrie de cet attachement à l'existence, de ce farouche refus d'abandonner. Notre appétence de vie est notre plus bel about. Sur terre comme sur mer, je tente de ne jamais baisser les bras. Et comme je le dis aux enfants : ne laissez personne vous dire que c'est impossible. [...]



© L'Oréal Paris - P. Bouquet

À la barre, c'est un rideau de minuscules gouttelettes d'eau que nous traversons, mon navire et moi. Je suis trempée du matin au soir. Mon visage et mes mains sont perlés de ces larmes du ciel. Enfermée entre ces quatre murs obscurs et inhospitaliers, je scrute inlassablement

le bas plafond dans l'attente de la plus insignifiante éclaircie. Parfois, comme par miracle, il m'est arrivé de voir le ciel s'ouvrir une féérique fraction de seconde, faisant naître en moi l'espoir. Mais avant même que je n'envisage d'ouvrir le capot pour faire sécher quoi que ce soit, il se referme instantanément, comme une tenaille, sur les flancs de mon bateau, m'asphyxiant de plus belle. Isolée volontaire dans ce monde sans plus de couleur, entièrement délavé, j'ai l'impression que la prochaine chose qui va être engloutie, ce sera moi. Un cauchemar me hante : j'y vois mon bateau en train de couler dans l'indifférence la plus totale.

La mer est une plaque de métal terni. Mate et grise. Le disque d'argent est poli, voilé de vapeur d'eau. L'ambiance est sinistre. Je n'entends plus que des bruits sourds - celui des vagues sur le ventre glacé de mon bateau, les cris étouffés des albatros qui semblent revenir d'outre-tombe, le grincement des voiles comme une plainte lancinante. Parfois il pleut, c'est alors tout mon univers qui semble s'écrouler, bien décidé à effacer pour de bon ma présence. Les gouttes d'eau sont des épines de rose, acérées et redoutables. Je fais le dos rond et me replie sous ma capuche comme

un animal dans son terrier. Dans cette complète opacité, je ne me suis jamais sentie aussi perdue : privée de tout contact rassurant avec un être vivant, si éloignée de tout bruit humain. Le moindre centimètre carré d'azur me semble être le paradis, mais qui me serait à jamais interdit et dont je me souviens avec nostalgie tant il me paraît inaccessible. Prisonnière de ce monde que je n'aurais pu imaginer, je me surprends à avoir envie de fermer les yeux pour ne les rouvrir qu'ailleurs...

Et puis, un jour, comme par enchantement, le brouillard se dissipe. Vous restez ébloui, vous vous réimprégnez de couleurs à en avoir une indigestion, vous ressuscitant comme un chameau qui n'aurait pas bu depuis des lustres. Ces moments-là sont des instants de grâce où vous sentez vos poumons se remplir à exploser, vos yeux se noyer dans une profusion de lumière et tout votre corps s'ouvrir à nouveau comme une fleur devant les premiers rayons du soleil matinal. En un mot : je revis. »

par Maud FONTENOY

Extrait de son livre : *Le Sel de la vie*, coédition Arthaud / France Info, novembre 2007.

www.maudfontenoy.com



© G. Bouquet

et pour voir le travail des petits aventuriers :

<http://petits.aventuriers.free.fr>



Photos © R. Bouquet - AFP



Les Chemins de traverse

L'amour pour seul bagage



Un rêve fou : 6 000 kilomètres à pied de Paris à Jérusalem. C'est le voyage de noces de Mathilde et Edouard Cortés. Sans un sou en poche, comme les pèlerins du Moyen-Age, ils comptent pour leur subsistance uniquement sur l'hospitalité et la nourriture offertes en chemin. Les rencontres et les nuits à la belle étoile, la marche en pleine nature animent pendant 8 mois les joies et les embûches de la route. Efforts et persévérance sont nécessaires pour traverser 14 pays : un défi sportif, une aventure humaine, un chemin intérieur.



**22 août. 67^{ème} jour.
1 903 kilomètres. Croatie.**

« Il crache dans ses mains, les frotte et étale sa salive sur les mèches hirsutes de ses cheveux blancs. Il les lisse en arrière, bave à nouveau en guise de gomina tel un dandy balkanique et aplatit sa moustache de la même manière. Il nous fait asseoir à son unique table et nous fait signe de patienter le temps qu'il change ses habits de travail. Djuro, pour nous recevoir, se fait beau comme un chat.

Sur le coup de midi, nous l'avons croisé au bord du chemin. Il semblait aussi surpris que nous de voir enfin quelqu'un dans ces villages désertés. Il a laissé tomber d'un coup les branchages qu'il faisait brûler et nous a fait signe de le suivre. Un geste qui, dans l'éloignement des hommes, paraissait naturel. Que fait-il dans ces ruines ? Est-ce un fantôme ou une sentinelle ?

- Nous sommes Français, lui avons-nous dit en croate pour nous présenter.

- Moi, je suis Yougoslave, je viens d'un pays qui n'existe plus.

Djuro a au moins soixante-dix ans, c'est un vieux Serbe qui vit en Croatie depuis toujours. Il nous ouvre grand sa porte. Ici aussi, la guerre a frappé. Il ne souhaite pas en parler et a caché sous un nouveau crépi les impacts de balles qui couvraient sa maison. Autour, des ruines.

Il réapparaît dans sa plus belle tenue. Une chemise claire, un pantalon marron cintré par un lacet de cuir, des chaussons à carreaux.

- Tenez, mangez ! nous fait-il comprendre en présentant figues, raisins et biscuits.

Dans mon serbo-croate de débutant, j'essaye de lui expliquer que nous n'avons rien mangé depuis trente-six heures.

- Vous nous arrachez à la faim. Trente-six heures c'est long. C'est la première fois depuis notre départ...

- Laissez tomber Ed, il ne comprend pas ce que tu dis. Et j'ai l'impression qu'il se fiche de tes discours ! Regarde, il te fait signe de te taire et de manger.

Djuro met dans nos mains des verres. Il nous sert une grande rasade. Nous fait trinquer. Et comme, dans un instant solennel, il avale cul sec du coca-cola. Nous l'imitons. Au banquet de la solitude, les invités sont rares. Son cœur est en fête d'accueillir des



vagabonds. Il est loin de tout.

Affamés, nous faisons des efforts pour ne pas nous jeter sur la nourriture. Djuro s'assied sur son divan sous le poster d'une diva yougoslave en déshabillé panthère. Il sort sa petite guitare, enlève d'un geste la poussière et l'accorde pour jouer le refrain des Balkans : la nostalgie. Depuis combien



de temps n'en a-t-il pas joué ? Était-ce avant la guerre de 1991 ? Il gratte les cordes et entonne à tue-tête des chansons serbes assorties de grands cris. Ça fait du bien. Sa joie est communicative.

- Il était temps de rencontrer un tel personnage après cette fantomatique nuit, dis-je à Mathilde. La marche nocturne entre deux champs de mines m'a parue interminable.

- Moi aussi, répond Mathilde. Quatre heures à marche forcée que je n'aurais jamais voulu marcher de ma vie. Quatre en trop.

- Pour la première fois du voyage, j'ai trouvé ça physiquement et moralement difficile.





Photos © E. & M. Cortès



- On n'imaginait pas ce genre de difficulté à notre départ. Pas si facile de poursuivre notre rêve...

- Y a-t-il des rêves qu'il vaut mieux ne jamais atteindre ?

Mathilde ne répond pas à ma question.

- Heureusement qu'on a rencontré Djuro, dis-je après un petit silence. Je peux t'assurer que ce n'était pas l'appel du ventre qui m'a fait répondre à son invitation.

- C'est vrai. C'était vraiment l'appel des hommes. L'appel d'un homme.

- Allez, il faut y aller. La route est encore longue.

Djuro nous retient et sert à nouveau trois verres de coca, lance un grand "jiveli" (santé) et avale en rasade les bulles. Il reprend son instrument et continue, euphorique. Nous dansons, tapant du pied et des mains pour accompagner le vieil homme. Ses yeux brillent de bonheur. Les nôtres aussi. Nous comblons par son accueil estomacs et solitudes.

Djuro vit en autarcie comme d'autres Serbes qui ont fait le choix de revenir sur la terre où ils ont grandi plutôt que de vivre déracinés. Il est un arbre qui donne de l'ombrage dans la désolation des steppes croates. Ce qui est beau dans la steppe, c'est l'espoir d'un arbre.

Trois heures plus tard, Djuro remplit nos

gourdes avec l'eau de son puits. Il serre Mathilde dans ses bras affectueusement :

- Tu es comme ma fille, ma "cerka". Tu dois revenir voir ton vieux père après ton voyage.

Se tournant vers moi, il caresse ma barbe puis passe sa main sur sa propre moustache pour comparer avant d'entourer mon visage de ses deux mains fortes. Il me fixe dans les yeux :

- Prends soin de ma "cerka" et de toi.

Il crache dans ses mains pour se recoiffer et se donner une contenance. Par tendresse, il me recoiffe aussi d'un peu de sa salive.

- Il est tellement gentil... me dit Mathilde qui se retourne pour un dernier adieu. T'as vu, deux grosses larmes roulent le long de ses joues.

- Deux larmes de joie ! Il nous les offre aussi.

- On en avale des kilomètres d'humanité avec des gens comme ça.

- Pour rien au monde, je n'aurais voulu rater ça. C'était un moment unique.

- Ça c'est un voyage ! »

par Edouard et Mathilde CORTÈS

Extrait de leur livre à paraître courant octobre 2008 chez XO Éditions.

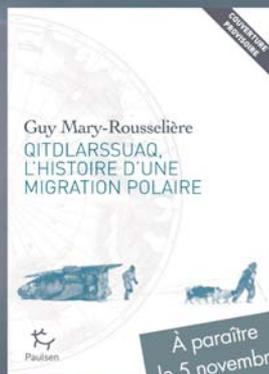


*Le vrai voyage, ce n'est pas
de chercher de nouveaux paysages,
mais un nouveau regard.
Les éditions Paulsen offrent
un choix de récits d'aventures, nouvelles,
essais et romans dont l'univers
se donne pour horizons extrêmes
les régions polaires.*

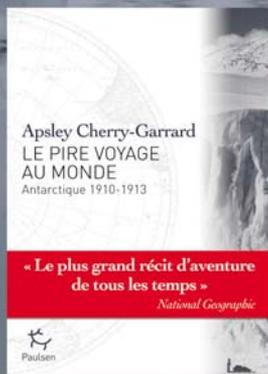
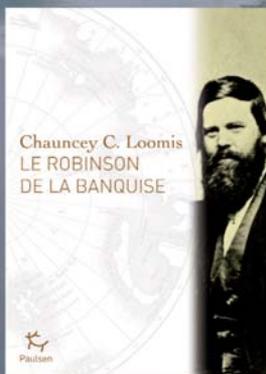


Fin
octobre
2008

Découvrez **EN EXCLUSIVITÉ**
la première revue dédiée
à l'Arctique et à l'Antarctique
www.polesnordetsud.com



À paraître
le 5 novembre
2008



Pour connaître tous nos ouvrages :
PARIS ► www.editionspaulsen.com
MOSCOU ► www.paulsen.ru



216, bd Saint-Germain – 75007 Paris

Au-delà du silence

Expédition Arctique Arc 2007

Pour célébrer l'année polaire internationale 2007-2008, **Alain Hubert et Dixie Dansercoer** ont réalisé la traversée de l'océan Arctique de la Sibérie jusqu'au Groenland, en passant par le Pôle Nord, selon une trajectoire en arc de cercle. Jusqu'à ce jour, ces grandes traversées sont toujours parties du cap Arktschewski, en Sibérie, pour s'achever à l'île d'Ellesmere. Partant de l'archipel de Severnaya Zemlya, le duo est arrivé à Narssarsuaq (la pointe la plus méridionale du Groenland) 106 jours plus tard, en couvrant ainsi 4 300 km. Jamais un exploit comparable n'avait été tenté dans l'Arctique. L'expédition a débuté le 1^{er} mars 2007 et s'est achevée le 15 juin 2007.

Durant leur traversée, Alain et Dixie ont participé aux recherches de divers instituts polaires en prenant des mesures et des échantillons afin d'approfondir nos connaissances sur les changements climatiques. Leur récolte permettra à l'Agence Spatiale Européenne de calibrer précisément les données satellites destinées à détecter les changements d'épaisseur de la glace. Parallèlement, ils ont développé un projet pédagogique diffusé par la Fondation Polaire Internationale, afin de sensibiliser les jeunes du monde entier à l'importance des sciences polaires, au respect de la planète et à la fragilité de notre environnement.

Ils ont traversé une calotte glaciaire disloquée et entrecoupée de nombreux chenaux d'eau libre avec une visibilité faible quasi permanente. Se déplaçant à ski lorsque le terrain le permettait, ils ont, à plusieurs reprises, relié leurs traîneaux pour former un vaisseau amphibie afin de traverser les étendues d'eau. Une partie de la traversée a dû être parcourue à pied, les glaces chaotiques et la qualité de la neige ne permettant pas de se déplacer à ski. « Nous étions, Dixie et moi, sur une autre planète et on n'avait pas du tout l'impression d'être dans l'Arctique ! Tout était chamboulé. Les repères acquis au cours des expéditions précédentes n'avaient plus cours ici. »



So long, Lincoln !

« Depuis le Pôle, lourds et retardés comme nous le sommes, on ne se pose pas trop de questions. Comme des bêtes, nous avançons. Comme des automates, on progresse. L'instinct, la survie et la volonté de réussir sont notre fil d'Ariane. Nous savons désormais que le combat devra être livré jusqu'à l'ultime seconde de l'aventure. Plusieurs fois, au téléphone satellite, il m'arrive de confier à Michel Brent "Tu sais, ce n'est pas parce qu'effectivement on se rapproche du Groenland qu'on est sorti de l'auberge. Va falloir encore cravacher et cravacher dur..." »

Je ne pense pas si bien dire. Un soir, Gigi, mon épouse, qui, avec l'ESA, route notre expédition à partir des cartes satellites disponibles, m'informe qu'une situation tout à fait exceptionnelle est en train de se produire dans la mer de Lincoln. Or cette mer de Lincoln est en droite ligne sur notre route. Bon sang, que se passe-t-il ? Pour la première fois de mémoire humaine, le détroit entre l'île d'Ellesmere et le Groenland n'a pas gelé l'hiver. Il est en train d'aspirer toutes les glaces qui lui font face comme dans un goulot. Et un indescriptible chaos, bien visible sur les cartes satellite, nous barre la route.

Le moment est grave et une décision lourde de conséquences s'impose. À partir de ce jour, l'expédition prend un autre visage : le plan

initial qui prévoyait de passer par la mer de Lincoln puis le fjord Victoria pour pouvoir grimper sur la calotte du Groenland est à l'eau. Pour ne pas risquer notre vie et celle de ceux qui seraient obligés de venir nous chercher dans ce chaos, il nous faut changer de route et bifurquer vers l'est, viser plutôt le cap Moris Jesup. Cet immense détour nous fera donc rater le fjord Victoria qui est un des seuls passages permettant d'accéder à la calotte glaciaire et de rejoindre Thule. En quelques heures, on comprend que notre aventure s'arrêtera désormais au littoral groenlandais, puisque les montagnes à cet endroit sont infranchissables avec un traîneau. La mort dans l'âme, le Q.G. de Bruxelles est donc chargé de contacter Didier et Arnaud qui sont déjà bien engagés sur la calotte glaciaire groenlandaise pour les enjoindre de rebrousser chemin. La rencontre espérée n'aura pas lieu. Maigre consolation : Leif Toudal Pedersen, du Danish National Centre et véritable légende dans les milieux polaires pour la précision des cartes polaires satellites, confirmera l'exceptionnel de la situation de cette année et le bien-fondé de notre décision.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Dixie et moi prenons ce revers avec une relative sérénité. En mettant sur pied ce projet, nous avons décidé de revenir à l'esprit d'exploration qui guidait les grands noms qui nous ont précédés sur ces glaces. État d'esprit qui signifie



Photos © Expédition Arctic Arc 2007

un pacte avec l'environnement et l'imprévu des conditions rencontrées. En quelques heures, tout peut basculer. Et c'est ce qui nous arrive. Heureusement donc, au-delà des inévitables questions sur le succès de notre entreprise, nous avons rapidement retrouvé le moral. "Au fond, ce n'est rien de plus qu'à un détour que nous avons contraint ce fichu terrain, se dit-on. Au lieu d'aborder le Groenland par le fjord Victoria, on va faire "simplement" un détour pour l'atteindre quelques centaines de kilomètres plus à l'est". Le plus important est de toucher terre et réussir cette traversée inédite Sibérie-Groenland.

Nous nous sommes donc relancés de plus belle dans l'aventure, stimulés par le nouveau défi de ce monde qui tarde à nous accepter, de cet univers dans lequel nous avons choisi de nous plonger. Les glaces semblent plus vieilles et plus érodées, plus plates. Plus solides aussi, même si elles n'ont plus la même structure, la même physionomie que celles rencontrées auparavant. La météo aussi continue à nous dérouter. En 84 jours, nous n'avons guère connu que quatre journées de beau temps. L'instabilité semble permanente. La veille, par exemple, le grand beau qui était d'abord au rendez-vous s'est progressivement couvert

pour se dissoudre dans un *white out* complet. À l'étape, la tente s'éclipsait de notre vue à trois mètres de distance.

La fin anticipée de l'expédition, la côte groenlandaise à quelque deux cents kilomètres, les traîneaux s'allégeant peu à peu du poids de la nourriture, tous ces facteurs devraient nous détendre, nous permettre d'entrevoir la victoire du grand projet. C'est le contraire. La saison avance et la peur que cette zone de perturbations qui disloque la mer de Lincoln ne vienne empiéter sur notre itinéraire se fait plus présente. Nous maintenons donc et forçons la cadence, marchant parfois jusqu'à douze heures par jour. De longues journées durant lesquelles l'attention ne doit jamais se relâcher. Une mauvaise manœuvre dans un passage difficile, une épaisseur de neige mal évaluée et qui recouvre un trou, une chute dans un de ces petits chenaux qui lézardent la banquise et cela peut virer à la catastrophe. D'autant plus que nous avons déjà nos problèmes de santé qui peuvent facilement s'aggraver : ma rotule et mon genou sont alors douloureux et Dixie souffre d'un pied. Même les quelques heures sous la tente ne permettent guère de relâcher l'attention : une intoxication au monoxyde de carbone nous l'a rappelé quelques jours

auparavant. Au moment de remarquer que la flamme du réchaud avait viré du bleu au jaune, nous nous sentions mal, Dixie dodelinait la tête, un étouffement enserrait la mienne et les nausées ne nous ont plus lâchés. Juste le temps d'expédier le réchaud à l'extérieur de la tente et d'appeler Bruxelles en urgence : "Ça ne va pas du tout, on a envie de dormir et on a la tête qui tourne, le réchaud a déconné. Il faut absolument que tu nous appelles toutes les demi-heures".

Fin mai, nous apprenons de Bruxelles que Rosie Stancer qui tentait de rejoindre le Pôle Nord avait renoncé. Après 84 jours difficiles et 521 kilomètres accomplis, la courageuse Britannique a été forcée de renoncer, peu avant son second ravitaillement, à devenir la première femme à rallier le Pôle Nord en solo. Les conditions des glaces se détériorent sans cesse de ce côté du Pôle, la dérive, les tempêtes, la fréquence des eaux libres et l'intense pression psychologique (elle rapportait, il y a peu, des visions et des "hallucinations olfactives") l'auront conduite à cette décision. Sa résignation confirme encore une fois l'état exceptionnellement chaotique de la banquise cette année et, comme par ailleurs les échos d'autres expériences arctiques décrivent des conditions aussi pénibles, cela n'est pas vraiment pour nous rassurer. Nous faut-il croire que notre tentative n'est qu'un de ces magnifiques mais "impossibles rêves" que chantait Breil ?

Comme si cela ne suffisait pas, une nouvelle zone de fractures vient peu après se glisser entre nous et le littoral groenlandais, nous obligeant, à nouveau, à changer de cap et viser, cette fois, plein est. En espérant que la zone de fractures ne va pas nous suivre et nous prendre de vitesse pour nous recouper plus loin. Le sort s'acharne, ne s'autorisant que de furtives concessions : quelques moments de soleil, un reflet irisé ou, enfin, ces deux pétrils annonçant terre à portée d'aile. »

Extrait du livre de Alain Hubert :

*L'appel des glaces
Une expédition pour l'Arctique*
Éditions Margada



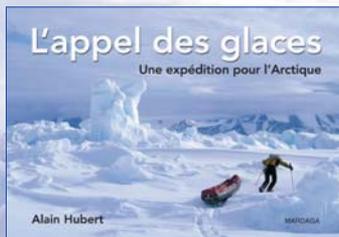
Alain Hubert
& La Fondation Polaire Internationale

www.polarfoundation.org
www.sciencepoles.org
www.explorapoles.org
www.antartica.org



Dixie Dansercoer

www.circles.cc



Actualités de l'Aventure

Le Pacifique en Océankite

Ouvrir une nouvelle voie en kite sur un océan qui n'a de pacifique que le nom.

Anne Quéméré est la première femme à avoir réalisé deux transatlantiques à l'aviron solitaire et sans assistance, par la route des alizés tout d'abord en 2002, puis par la route nord en 2004.

2006, changement de monture pour la Quimpéroise au caractère bien trempé : c'est en kite (ou aile de traction) qu'elle rallie, seule, New York à Ouessant en 55 jours. C'est une première, une nouvelle pierre à l'édifice en plein développement des ailes de traction, pourtant, Anne Quéméré ne compte pas se satisfaire de ce palmarès exceptionnel.

Le Pacifique, en kite et en solitaire, entre San Francisco et Tahiti, c'est le nouveau défi qu'Anne s'est lancé en 2008. Elle parcourra une route mythique et périlleuse de 4 350 milles, entre l'hémisphère nord et l'hémisphère sud, coupant la ligne de l'équateur. Elle compte entre 70 et 90 jours pour rallier Tahiti.



Photos © B. Gallon, Stb., Chaperone & R. Quéméré

« C'est une aventure d'une autre dimension, explique Anne. Nous défrichons en quelque sorte. Mais je ne suis pas une

risque-tout. L'Atlantique, je l'ai parcouru à plusieurs reprises, j'ai envie de me faire les dents sur une autre route. J'ai une totale confiance dans mon flotteur, et depuis deux ans que je suis rentrée de mon dernier périple, nous avons eu tout le temps de laisser mûrir ce projet. Ces défis m'ont permis de rencontrer des gens passionnés, et de réaliser que, tout seul, on n'est rien. C'est pour ça que je continue et puis aussi un peu pour montrer qu'avec des moyens raisonnables, on peut encore mêler le sport, l'aventure et l'innovation tout en laissant une belle part au rêve ». Anne dit aussi qu'elle aurait pu faire l'Everest ou traverser des déserts, sauf que son élément, c'est la mer, alors... Le rendez-vous avec son Everest à elle est pris pour la dernière semaine d'octobre 2008 et nous lui souhaitons « bon vent » !

www.anne-quemere.com

Nicole Van de Kerchove

Voici quelques mois que Nicole Van de Kerchove a largué ses dernières amarres. Son ultime départ advint par un petit matin de février 2008, alors que des nappes de brumes se glissaient entre les montagnes, du côté du Cap Horn. Un appareillage discret qui lui aurait bien convenu. Car cette rebelle que l'on compare parfois à Anita Conti ou à Alexandra David-Néel, celle dont on dit qu'elle fut la première femme à partir pour un tour du monde en voilier, sans suivre amant ni mari, ne détestait rien davantage que le tintamarre.

L'élève et l'amie de Bernard Moitessier avait accompli ce premier voyage de 1968 à 1975. Dans la fratcheur de ses 20 ans, révélant la ténacité d'un bosco de Melville, elle fit un tour du monde par les océans qui marqua son entrée dans le cercle du large, attisant sa soif de rencontres et d'absolu. Son livre-témoignage autour du globe, *Sept fois le tour du soleil* (MDV), éditée à plusieurs reprises est devenu un « classique » de la navigation et de la vie en mer. C'est que la voix de Nicole emporte au-delà du récit. Elle écrivait avec cette douceur qui accompagnait le plus familier de ses gestes, son jeu

de pianiste, ses éclats de rire. Et la navigation n'était dans son regard qu'un préambule aux mille délicatesses qu'elle déployait pour toucher les autres.

Ceux qui ne connaissaient pas Nicole la découvrirent en 1995, lorsqu'elle traversa l'Atlantique sur une embarcation de sept mètres, dématée, tractée par de modestes cerfs-volants. Quasi naufragée volontaire, dont le pari était de montrer que, même sur la dernière coque de noix, on pouvait rallier côtes et routes maritimes. Une réussite, bien entendu. Avec, à l'arrivée, l'absolu regret du terme d'exploit.

Nicole inscrit encore son sillage dans les îles du Cap Vert, au Brésil, au Vietnam, en Mer de Chine, à Java, aux Seychelles, en Patagonie, en Antarctique, et au Spitzberg. Pour Marins sans frontières, en Haïti, elle mena durant deux années un caboteur chargé de vivres et de médicaments. En 2004 le film *L'air de rien* réalisé avec Stéphanie Brabant, produit par France 3 Thalassa, relate son voyage de deux ans en Patagonie avec Kim, sa deuxième fille alors âgée de 14 ans. Elle reçoit le Prix Alain Bombard, aux Écrans de l'Aventure.



Photo © N. Van de Kerchove

Le manuscrit qui relate ce périple est en cours d'édition et devrait paraître en 2009.

par **Patrice LANOY**

Hommages à Nicole et à l'Esquilo.
<http://www.letreux.com/esquilo.htm>
<http://xbox.free.fr/NicoleVDK/>
<http://www.cceehab.fr/nicole.html>
<http://lecomplotdespapiers.blogspot.com/2008/02/nicole.html>

Entretiens avec Nicole :
http://www.stw.fr/DT/display_dt.cfm?id=365
<http://sailingnewstv.mypodcast.net/index.php?id=212>

Patrice Franceschi et *La Boudeuse*

L'aventure continue...

Après une année à Paris pour présenter au public les résultats de ses trois années autour du monde consacrées aux « peuples de l'eau », *La Boudeuse** repart en expédition début 2009 : direction le grand sud et le cap Horn pour de nouvelles aventures vers l'Amérique du Sud et le Pacifique... Deux programmes d'une année chacun sont prévus pour Patrice Franceschi, capitaine de *La Boudeuse* et son équipage.

Le premier programme s'intéressera à un certain nombre d'îles du Pacifique - très isolées mais habitées - en « voie de disparition » du fait de la montée des eaux due au réchauffement climatique. Un programme de recherche en trois phases sera mis en place pour déterminer : la pertinence de ce phénomène ; imaginer ce qui pourrait être entrepris pour sauver ces îles et leurs habitants ; à défaut de pouvoir les sauver, établir un « inventaire avant disparition » de la biodiversité locale et de la culture des populations concernées. Trois phases de travail, donc, qui peuvent se résumer par : étudier, sauver, préserver.

Le second programme se consacrera aux peuples habitants les rives des grands fleuves sud-américains : Amazone, Orénoque, Parana et canaux de Patagonie, *La*

Boudeuse sillonnant ces fleuves de leur source à la mer. Au cours de ces différentes expéditions seront étudiées les relations entre ces peuples et leur environnement dans une période de profonde mutation. Ces peuples ou ces groupes humains seront : les colons de la terre de feu, les derniers « gauchos » d'Argentine, les chercheurs d'or et de diamants, les groupes indiens acculturés qui font face aux nécessaires adaptations du monde moderne, les groupes indiens qui demeurent, eux, en marge de ces adaptations, les derniers chercheurs de caoutchouc, les « fronts pionniers » des paysans sans terre déforestant l'Amazonie pour leurs troupeaux de zébus, etc.

Ces deux programmes sont différents mais complémentaires. On peut les concevoir comme une synthèse des campagnes précédentes de *La Boudeuse*, c'est-à-dire une intégration des observations des sociétés humaines et de leurs relations entre elles à une étude complémentaire de la nature qui environne ces sociétés. Cette synthèse - qui est avant tout un état d'esprit - peut se décliner en trois axes précis et indissociables formant un système complet adaptable aux deux programmes malgré leur différence. Ces trois axes sont : la préoccupation humaniste, le souci du développement durable et l'engagement pour la jeunesse.



Photo © M. La Croix - APF

Les deux programmes d'expéditions se dérouleront dans l'esprit d'aventure symbolisé par *La Boudeuse* qui tente d'être le mariage réussi entre la tradition des grandes aventures « à l'ancienne » et les questions ultramodernes de notre temps à propos des communautés humaines. Cet esprit d'aventure allie ainsi la science à l'aventure de terrain pour recréer les dimensions poétiques et romantiques qui font de plus en plus défaut à nos sociétés. En ce sens, les 24 hommes et femmes de l'équipage du navire, qu'ils soient scientifiques ou marins, mèneront de véritables expéditions sur les rives lointaines où ces deux programmes vont les mener. Sur les sociétés approchées, ils porteront comme lors du tour du monde de 2004-2007, non pas le regard ethnologique consistant à décrypter et expliquer les différences culturelles, mais le regard philosophique permettant de chercher les ressemblances humaines par-delà les différences.

par Julia DU RIETZ
Administratrice du bord

* *La Boudeuse* est actuellement à quai à Paris, dans le port de Bercy, et a déjà reçu plus de 50 000 visites.

Photo © www.laboudeuse.org

Patrice Franceschi vient de publier aux Éditions Plon : *La Grande Aventure de La Boudeuse, Mon tour du monde à la rencontre des peuples en péril*. Ce premier tome est consacré aux quatre premières expéditions de l'Amazonie au Pacifique. Le deuxième tome paraîtra au printemps 2009.

www.laboudeuse.org

PATRICE FRANCESCHI

L'aventure de *La Boudeuse*

Mon tour du monde à la rencontre des peuples en péril

1 - De l'Amazonie aux îles du Pacifique

PLON

Expédition Virgin global row

Le premier tour du monde à la rame en solitaire

Le jeune britannique **Oliver Hicks** est le premier rameur à avoir traversé l'Atlantique Nord à la rame, des États-Unis vers l'Angleterre, et le plus jeune rameur à avoir jamais traversé un océan. Son défi a d'ailleurs été récompensé à Dijon où il a remporté le trophée Peter Bird-SPB aux Écrans de l'Aventure 2006.

Depuis deux ans, il s'entraîne pour un nouveau projet très ambitieux : le premier tour du monde à la rame en solitaire. Le départ est fixé pour fin 2008. Son itinéraire, qui suivra le 50^{ème} parallèle sud en mettant le cap vers l'est, débutera en Nouvelle-Zélande, passera par le sud du Cap Horn, puis au large du Cap de Bonne Espérance, avant de revenir en Nouvelle-Zélande environ deux ans plus tard.

Cette expédition - sponsorisée notamment par SPB - sera une première mondiale. Il s'agira en effet de la première traversée à la rame des trois principaux océans du monde à la fois le Pacifique, l'Atlantique et l'océan Indien. Ce sera également la plus

longue traversée à la rame jamais tentée. Oliver Hicks devra traverser certaines des mers les plus dangereuses de la planète pour accomplir cet exploit.

Mais au-delà de l'exploit sportif, le but de cette aventure est de récolter 700 000 € pour des œuvres caritatives, de collecter des données scientifiques et médicales pour mettre en évidence les conséquences du réchauffement de la planète et enfin de démontrer ce qui peut être accompli en utilisant des sources d'énergie renouvelables.

Le bateau adoptera la structure traditionnelle de la maison de briques, à savoir un cœur en mousse de fibre de verre et une couche de protection externe en kevlar. Le kevlar est le matériau utilisé pour les gilets pare-balles, les pantalons résistants aux tronçonneuses, ce qui donne une idée de sa résistance. L'autre avantage de ce bateau sera sa légèreté, ce qui semble extrêmement précieux pour un voyage de 15 000 miles, à la rame et en solo. Le bateau est cependant largement lesté

pour pouvoir se remettre droit s'il venait à chavirer, autre qualité incontournable pour un voyage de cette durée dans les mers australes où les chavirages seront inévitablement nombreux...



Photos © www.virginglobalrow.com



En janvier dernier, **Jean-Gabriel Chelala** s'est élancé du parvis de Notre-Dame à Paris pour accomplir un tour du monde : 30 000 km à vélo et en bateau « cyclomer » en suivant le 48^{ème} parallèle nord. Après avoir rallié Sagres au Portugal et après une périlleuse traversée de l'Atlantique en 65 jours, il est actuellement sur le continent américain en vélo couché, où il réalise la troisième étape de son projet.

Le 9 septembre, il quittait Fort Lauderdale en Floride (la ville américaine, qui l'avait accueilli à son arrivée en « cyclomer ») direction Fairbanks en Alaska (à 8 500 km). « Je pars en laissant derrière moi des gens devenus mes amis. Devant moi, des

certaines et des milliers de kilomètres m'attendent, mais surtout de nombreuses rencontres ». Voici ces premières impressions américaines.

« En dépassant Cocoa Beach, j'ai quitté définitivement la côte Atlantique pour rentrer dans les terres. Au compteur, les kilomètres continuent de défiler.

Depuis Fort Lauderdale, l'atmosphère est devenue de moins en moins humide, les températures sont légèrement plus fraîches la nuit, mais le soleil cogne toujours aussi fort. Vivement l'Alaska ! Contrairement au sud de la Floride qui reste désespérément plat, je découvre vers le nord des paysages un peu plus vallonnés. En passant la frontière entre la Floride et la Géorgie, et pour

m'accompagner, j'ai eu la chance d'avoir à mes côtés un train qui avançait si lentement que je suis arrivé à destination avant lui ! Me voilà en tout cas définitivement rentré dans la campagne profonde, l'Amérique authentique. Je découvre les paysages somptueux de la Géorgie du Sud. Forêts, grands espaces et petits villages, la région est pleine de charme. Une fois sorti des routes principales, je me retrouve tout de suite sur des pistes de terre. La route 41 est une route mythique, elle traverse les USA de la Floride à la frontière canadienne. Je l'ai suivie régulièrement depuis Orlando et vais continuer de la suivre encore quelques jours, avant de me lancer sur la plus célèbre route 66.

Me voilà arrivé au Kentucky. La rencontre avec la population locale se poursuit et devient de plus en plus intéressante. Mon anglais s'améliore et la barrière de la langue se réduit. Cet après-midi, je me suis arrêté en bord de route pour prendre quelques photos de la récolte du maïs et j'ai sympathisé avec les agriculteurs qui m'ont invité à participer, l'espace de quelques instants, à leur travail... »

www.jeangabrielchelala.com



PARTENAIRE DE L'AVENTURE

Depuis 10 ans, SPB est un partenaire privilégié du monde de l'aventure

- **Trophée Peter Bird/SPB** décerné à l'occasion du festival "Les Ecrans de l'Aventure"
- **Bourses SPB de l'Aventure** pour jeunes de tous âges
- **Mécénat d'aventures et d'explorations**



Plus d'informations sur www.spb.eu



Raid Paris-Calcutta

Partis le 20 janvier 2008 de Paris caméra en main, Romain Benoît et Benoît Albanel, deux Dijonnais de 26 ans, prennent la route sur un quadricycle biplace à assistance électrique. Ils pédalent en direction de Calcutta avec l'idée de promouvoir l'écomobilité par le biais d'un véhicule insolite, tout en vivant une aventure unique.

« Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même, on croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt, c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait... »

Nicolas Bouvier



« La route vers la Cappadoce nous offre un dépaysement grandissant à chaque kilomètre. Depuis notre traversée du Bosphore, nous avons le sentiment d'avoir passé un cap dans notre voyage. Les nombreux repères que nous avions dans notre vagabondage en Europe se raréfient. Quel bonheur ! Nous voilà enfin plongés dans l'esprit du voyage tel que nous l'attendions, où l'exotisme surprend, émerveille, scandalise, attendrit, nourrit notre imagination et nous remet sans cesse en question.

Deuxième journée sous la pluie, Benoît pilote. Nous empruntons une petite route pour rejoindre Iznik en Turquie. Nous pouvons tester la résistance de nos nouvelles roues avant : nids de poule à gogo, flaques de boue sans fin, nous ressemblons à de véritables bonshommes de boue. Arrivés dans cette petite ville entourée de rempart de l'époque byzantine, nous demandons à un mécano de nous installer des gardes boues plus efficaces. Celui-ci nous offre le thé et nous bricole tout cela en quelques minutes.

Après avoir parcouru 8 000 km à travers sept pays en dormant chez l'habitant, sous



Lauréats des Bourses SPB de l'aventure 2008

Photo © Raid Paris-Calcutta

la tente ou dans des auberges, notre voyage se termine prématurément en Iran sur une route le long du désert du Dasht-E Kavir :

Le ciel était criblé d'étoiles mais nous roulions avec un vent très fort de face sur une route entourée de "rien", entre Sabzevar et Neishabur, à 300 km de la frontière Turkmène. Nous allions nous arrêter à la recherche d'un bivouac lorsqu'un camion nous percuta...

Malgré l'hospitalisation d'urgence, la perte de la rate pour Romain et la perte du quadricycle, nous n'avons pas perdu la foi... »

www.raidpariscalcutta.org

Instinct Nomade

Armelle et Vidian de La Brosse reviennent de neuf mois d'itinérance à travers le continent eurasiatique.

Ils ont réalisé une longue boucle en stop, en transport en commun et à pied, pour ressentir pleinement les distances et les mutations culturelles de la Russie à la Mongolie puis au Ladakh (en passant par le lac Baïkal, le Tibet, le Pakistan, l'Iran...) Une grande marche de 700 kilomètres en Mongolie, en autonomie totale et en hiver, leur a ouvert les portes du monde nomade. Ils ont hiverné au Ladakh, dans une famille rencontrée en 2004. Ils ont réalisé une expédition sur le Zanskar gelé et une autre dans les hautes altitudes ladakhies. Ces trois séjours leur ont permis de découvrir les secrets de l'univers du froid extrême, de tester le matériel local contre le froid, mais surtout de rencontrer, d'échanger et de partager avec ces peuples semi-nomades qui les fascinent, et de vivre des moments forts et authentiques.

Vidian nous relate son expérience sur le Zanskar :

« Ce fleuve ne cesse de nous rappeler que nous évoluons sur de l'eau temporairement gelée, dans un milieu extrêmement hostile et changeant. En l'espace d'une heure, un passage bien givré peut devenir un enfer. Un



Lauréats des Bourses SPB de l'aventure 2007

© Instinct Nomade

matin, une nébulosité poisseuse et un froid mordant nous accompagnent dans notre approche du terrible passage de Wama, qui est le point le plus difficile du Tchaddar. À gauche, une belle congère bloque le passage. À droite, une bande de glace survit le long de la falaise abrupte. L'ambiance est tendue. Nous testons la glace, quand soudain, Stanzin, notre guide, bascule à l'eau. Il pousse des cris de terreur et tente de s'agripper à la surface glissante. Le poids de son sac l'attire vers les abîmes lorsque je le saisis violemment et le rétablis sur la glace dure. Avec des yeux de panique, Stanzin me

serre contre lui dans une accolade qui en dit long sur sa reconnaissance. Il nous avouera plus loin qu'un porteur est mort à cet endroit même, l'an dernier. Nous progressons les sacs devant nous en marchant à quatre pattes sur une lame de glace atteignant parfois moins de 50 cm de large. Ouf, Wama nous laisse finalement passer ! Nous marcherons 7 h ce jour-là pour rallier le refuge de Anamur, une vieille bâtisse salvatrice, dans lequel nous tenterons en vain de décongeler. »

Prolongez le frisson sur

www.instinctnomade.canalblog.com

Les bourses de voyage Zellidja

En 2009, elles fêteront leur 70^e année d'existence !

Sous la houlette de l'architecte philanthrope Jean Walter, les premières bourses de voyage Zellidja furent attribuées en 1939. Rêve d'un homme généreux et aventurier, elles continuent à ce jour de faire voyager chaque année des dizaines, voire des centaines de jeunes, âgés de 16 à 20 ans. De quelques bourses distribuées en 1939, la Fondation Zellidja en distribue aujourd'hui plus de 200. Le principe est simple : il faut avoir un projet de voyage en tête, articulé autour d'une étude sur un thème précis qu'il faut défendre devant un jury composé d'anciens lauréats. Il faut également partir seul pendant au moins un mois.

La solitude, qui peut faire peur au départ, s'avère la plus grande force du voyageur, et crée toute la richesse du voyage. On ne peut échapper à la rencontre, elle devient inévitable : c'est la chute des « a priori » et des préjugés, la disparition des petites peurs, des pudeurs, des multiples freins qui nous retiennent et nous tiennent à distance de l'autre. De nombreux témoignages de boursiers et lauréats convergent

pour exprimer le même attachement à cette expérience fondatrice dans leur vie d'adulte : c'est l'apprentissage de l'audace, de l'indépendance, de la débrouillardise, de l'affirmation de la volonté et du caractère. On dit même que Zellidja, c'est l'école de la vie ! Aventuriers en herbe, unis par une même envie de découvrir, d'oser, de s'affranchir, tous les profils vous sont permis chez Zellidja !

www.zellidja.com

Ci-contre : la jeune aventurière **Clara Arnaud** est partie avec Zellidja. Elle est également lauréate des Bourses SPB de l'aventure avec le concours de la Guide. Elle a parcouru la Chine à cheval, entre février et septembre 2008. © C. Arnaud



L'Oiseau Blanc La fabuleuse enquête avance rapidement !

Bernard Décré, pilote amateur et marin, fondateur du Tour de France à la voile, décline « l'esprit d'aventure » aussi bien à bord d'un 4x4, pour un trajet Bordeaux-Shanghai, qu'au Festival International du film d'aventure de Dijon, ou à bord de *La Jeanne d'Arc*, pour des conférences. Depuis 2006, il enquête sur la disparition de Nungesser et Coli qui tentaient la première traversée de l'Atlantique en 1927 à bord de leur avion *L'Oiseau Blanc*.

Il émet l'hypothèse que leur avion aurait été abattu par erreur par les garde-côtes de Saint Pierre et Miquelon. Ceux-ci les auraient pris pour des trafiquants, la zone étant à l'époque, en pleine prohibition, le « grand entrepôt » des alcools de contrebande. Bernard Décré a analysé les éléments de ce puzzle et recherché le neveu de P.-M. Le Chevallier. Celui-ci est « le dernier témoin », qui était ce matin-là à la pêche et qui aurait entendu l'avion percuter l'eau. Bernard a ainsi pu mieux connaître sa personnalité, avoir des précisions indispensables à cette sérieuse piste. En juillet dernier Bernard Décré est allé chercher à Saint Pierre et

Miquelon des compléments d'informations. En fouillant les archives locales, il est tombé sur des documents prouvant que des épaves d'avion auraient bien été trouvées dans cette zone, quelques mois après leurs disparitions. Cette découverte était encore l'hypothèse d'une « bavure » des garde-côtes sur *L'Oiseau Blanc*, plusieurs minutes avant qu'il ne sombre à quelques nautiques du port de Saint Pierre.

« Au mois de mai 2009, nous espérons, avec le concours de La Marine Nationale et de la Gendarmerie Maritime qui commandent le navire *Le Fulmar* sur place, commencer à quadriller le secteur de recherches. Cette zone représente, en gros, un carré de trois

nautiques de côté. Nous souhaitons aussi commencer les premières plongées avec l'aide de sonars, magnétomètres et caméra robot, dans le but de retrouver les restes de l'épave : le moteur, l'hélice, les réservoirs et instruments... »

par Bernard DÉCRÉ

Déjà les grands médias nous pressent de questions et Louis-Pascal Couvelaire, créateur de renom, se passionne pour l'histoire, et le projet d'un grand film se met en place. Antoine Dièse de Striana Productions travaille sur cette nouvelle partie de l'enquête pour un deuxième court-métrage qui sera tout aussi passionnant.



La France, le monde entier attendent des nouvelles de l'Avion blanc



Le passage de Nungesser et Coli au-dessus de Boston avait été signalé hier après-midi par des dépêches américaines. A trois heures du matin, la nouvelle n'était pas encore confirmée.



Régis Belleville

Sahara expérience

En 2006, lors de sa tentative de traversée ouest-est du Sahara en méharée par le 20^{ème} parallèle, Régis a souffert d'une grave déshydratation qui failli lui coûter la vie. Après 4 000 kilomètres et 5 mois de marche en solitaire, pourtant aguerri à la survie en milieu désertique, il n'a pas su distinguer les signes avant-coureurs d'une dangereuse pathologie physiologique.

L'épuisement et la déshydratation ont perturbé ses réflexes de survie. Avec un mental dopé en permanence par des décharges d'endorphine et de dopamine, il espérait poursuivre sa route, alors que ses réserves d'eau n'étaient pas suffisantes pour atteindre le prochain puits. Il a été sauvé *in extremis*, les secours ayant eu du mal à le localiser. Hiver 2007-08, immergé dans le Sahara, il essaie de comprendre à travers une expérimentation psycho-physiologique, les processus qui l'ont conduit à la dégradation de ses perceptions intellectuelles pour mieux se préparer à sa prochaine traversée. Cette expérience coordonnée par une équipe scientifique (Université Paris 13, Laboratoire Spirale) étudiera pendant plus d'un mois, les effets de la déshydratation, de la solitude et du stress lié au milieu hostile désertique, sur le métabolisme et la perception cognitive. Régis passera progressivement d'un régime hydrique de 4 à 1 litre par 24 heures, soit deux verres d'eau claire à boire par jour, en géant, par des techniques de survie, une déshydratation extrême. Il remplira tous les

jours des batteries de tests psychologiques et dosera le « stress oxydatif » de son organisme à travers les radicaux libres excrétés dans son urine, pour mesurer la diminution de ses capacités cognitives et physiologiques. L'objectif est d'optimiser l'adaptation humaine à des conditions extrêmes et d'approfondir les connaissances sur le stress en situation de survie. Cette étude scientifique reste une première dans l'expérimentation médicale humaine.



« La psychologie dite "cognitive" étudie les processus d'acquisition, de traitement, de conservation ou de récupération des informations, que sont la mémoire, l'attention, la motricité, le langage, le raisonnement... Parce que ces processus sont cachés, inaccessibles, les psychologues les étudient à partir du comportement. L'originalité de la confrontation des mesures cognitives aux indices physiologiques recherchés permettra



d'aider à la mise au point d'indicateurs psychologiques suffisamment sensibles et spécifiques pour prédire la tolérance des sujets aux conditions environnementales et prévenir l'installation d'un état critique dans la prise de décision dans des situations extrêmes de survie. L'adaptation psychologique dans un environnement hostile a été peu étudiée *in situ* et dans la durée.

Une exposition prolongée dans des conditions extrêmes peut induire une perturbation des performances mentales pouvant augmenter les risques de mise en danger de soi ou d'autrui.

Nous avons mis au point un protocole expérimental qui permet de suivre l'évolution psychologique des explorateurs pendant leur expédition, et de repérer ainsi les variations en temps réel.

Nous avons choisi de faire réaliser aux sujets des tâches relativement complexes, afin de dégager un diagnostic précoce, plus sensible aux premiers signes d'altération des performances. Dans notre étude, nous avons également constitué un "groupe contrôle" d'une douzaine d'individus (vivant dans des conditions normales en France) de manière à comparer éventuellement des différences avec l'évolution des performances de Régis.

Nous avons évalué ce qu'on appelle des fonctions exécutives, des fonctions requises pour des situations nouvelles, non routinières, qui demandent notamment de planifier des actions, de corriger des erreurs, de changer de stratégies de résolution de problème, de faire plusieurs tâches simultanément... »

par Cécile VALLET

Chercheur en psychologie à l'Université Paris 13 (STAPS),
Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord.



www.regisbelleville.com

Écrits d'Aventure

TOISON D'OR Parmi un très bon cru, abondant, cinq livres ont été sélectionnés : du livre d'aventure vécue 2008



SALTO ANGEL

de Stéphanie BODET
Éditions Guérin, 2008.

Le Salto Angel au Venezuela est la plus haute chute d'eau du monde, avec quelques 1 150 m de dévers dans la jungle amazonienne, dans l'Auyan Tepuy. C'est à ses parois vertigineuses et humides que, sous la houlette d'Arnaud Petit – un des meilleurs grimpeurs actuels – une fine équipe d'alpinistes s'est mesurée.

Vainqueur de la Coupe du monde d'escalade en 1999, la compagnie d'Arnaud, Stéphanie Bodet (professeur de lettres), seule femme de l'expédition, raconte avec délicatesse, émotion et humour ce défi : « Au-dessus de nos têtes, la muraille se dresse, inflexible et tellement surplombante qu'on est obligé de se tordre le cou pour apercevoir, très haut, les tourelles orangées du sommet. Les 300 premiers mètres dégoulinants d'eau ne sont guère attirants, mais ils semblent simplement verticaux.

Plus haut, formée par deux énormes pans lisses de rocher compact, une ligne diagonale de dièdres suspendus entrecoupée de toits, laisse présager les passages extrêmes. C'est pourtant la seule zone de faiblesse de cette monstreuse paroi... Le grand alpiniste italien Walter Bonatti, qui s'est approché du pied en 1975, n'en imaginait même pas l'ascension. Mais c'était une autre époque. »

Pas moins de 15 jours et 15 nuits sur une étroite vire à flanc de paroi ont été nécessaires pour venir à bout du « géant amazonien ». L'exploit a été filmé par Evrard Wendenbaum raflant plusieurs prix – dont la double Toison d'Or – au Festival International du Film d'Aventure de Dijon. Quant au récit de Stéphanie, son propre éditeur reconnaît que certains livres enchantent les lecteurs et consacrent leurs auteurs : en voici un.

MÉANDRES D'ASIE - Du Baïkal au Bengale II

de Caroline RIEGEL, Éditions Phébus, 2008.

Le présent volume est le second des deux tomes qui retracent le voyage de Caroline Riegel du lac Baïkal jusqu'à Bangkok.

« Ingénieur hydraulique, j'ai souvent observé à quel point l'eau pouvait être un objet de fascination ; et sa quête, une aventure d'une extraordinaire richesse. Je travaillais à étudier cet élément pour mieux le contrôler ici et ailleurs. Mais je voulais voir, toucher, boire, vivre... autrement.

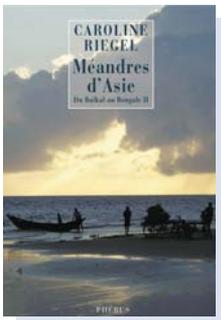
J'ai donc secoué ce mélange de passion, de rêve et d'obsession. Il en a jailli un itinéraire aux confins de l'Asie. Une route qui a mis plus de 2 années à se dessiner. Une goutte d'eau y pèlerine à la découverte de sa nature, de son histoire et de son futur : des profondeurs vertigineuses du Baïkal aux soifs de l'âpre désert du Gobi mongol ; de la chaîne aride des Kunlun aux rigueurs hivernales du Zanskar isolé ; des sources sacrées du Gange

hindou jusqu'au delta inondé du Bengale... »

Journaliste à l'A.F.P., Patrick Filleux salue en termes élogieux l'auteur de cet ouvrage, l'actrice d'un tel périple : « Caroline Riegel est partie seule sur les grands chemins de l'Aventure en quête de cette eau qui la fascine... Vingt-deux mois à pied, à cheval, à dos d'âne, de chameau, à vélo... Et puis l'aventure dans

l'aventure : l'écriture. Mots justes et tournures elliptiques où la didactique de l'ingénieur se fond dans l'émotion humblement restituée par l'écrivain devant les paysages grandioses et le quotidien des populations rencontrées et aimées dont elle a partagé des bouts d'existence au long de son périple... »

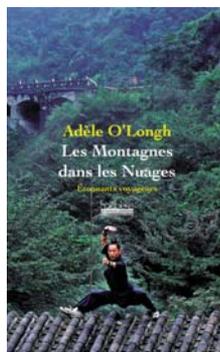
Motivée par cette intarissable soif de rencontres et de partage, Caroline n'est jamais une passante.



LES MONTAGNES DANS LES NUAGES

de Adèle O'LONGH
Éditions Hoëbeke, avril 2008.

« Lorsque l'avion a quitté Guilin, le ciel et les nuages se reflétaient sous les rizières... Comme les montagnes de Guilin étaient belles, vues comme ça, sous le soleil, alors qu'avait complètement disparu la terre. Comme, d'un coup, je comprenais le sens de toutes ces estampes chinoises auxquelles elles avaient si souvent servi d'inspiration. [...] La Chine ne faisait pas spécialement partie de mes destinations idéales. Je n'avais jamais rêvé d'y aller. On pourrait dire, plutôt, que la Chine s'est trouvée sur mon chemin. [...] J'ai rencontré, aux Canaries, alors que je me remettais d'un convoiage de catamaran mouvementé, un médecin traditionnel chinois qui souhaitait retourner sur les lieux Hubei. Après deux minutes de conversation, il me demandait si je souhaitais l'accompagner. Je dis oui, sans hésitation. Pourquoi répondre autre chose ? [...] C'est ainsi que la Chine est rentrée dans ma vie. On pourrait dire, en somme, que la Chine m'est tombée dessus. A l'improviste. D'une manière inopinée et fantaisiste. Et c'est là ce que j'ai voulu raconter : ... Le chaos et le temps suspendu, les rêveurs incorrigibles, les

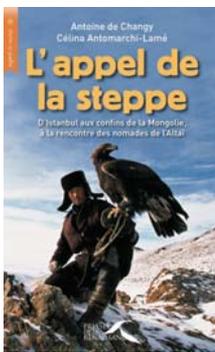


philosophes de quartier, les chauffeurs de taxi romantiques, les bandes de jeunes filles toujours prêtes à chanter des chansons à la guimauve aussi sucrées que les bonbons qu'elles avalent à longueur de journée, les danseurs de tango des ruelles de Pékin, les femmes au sourire éclatant qui vendent du shit dans les ruelles de Dali. [...] En somme une Chine qui ne ressemble à rien de ce qu'on m'avait raconté. »
 Essayiste et auteur de pièces, Adèle O'Longh dresse là, avec une plume alerte et drôle, le portrait d'une Chine secrète et mal connue, aux antipodes de l'exotisme surfait.

L'APPEL DE LA STEPPE

D'Istanbul aux confins de la Mongolie, à la rencontre des nomades de l'Altai

de Antoine de CHANGY et Céline ANTOMARCHI-LAME
 Éditions Presses de la Renaissance, 2008.



Just married, Céline et Antoine de Changy décident de réaliser un périple à vélo depuis Istanbul puis l'Iran jusqu'en Mongolie. Mais comme l'écrit Antoine : « un voyage pour toucher le fond des choses. Nous partirions sans contrainte et sans limite de temps, sans date de retour précise. Il ne s'agirait pas de vélo mais de voyage, non d'une course envers et contre tout, pour boucler la boucle en avance, mais bien d'un voyage au fil du vent, au gré des marées. Le temps de la rencontre l'emporterait sur les impératifs de parcours et

de distance à abattre. Ce voyage n'est pas une quête de notre identité, mais bien d'une recherche de l'autre... Si nous nous sommes arrêtés un an dans une famille nomade de l'ouest de la Mongolie, c'est qu'un soir l'homme chez qui nous dormions nous a simplement proposé : "venez passer l'hiver chez moi" si vous voulez. » Chasse à l'aigle, courses de chevaux, transhumance, vie sous la yourte, températures inférieures à - 40°C, encre qui gèle et pellicules photos qui cassent au froid... Les auteurs nous font vivre leur quotidien et celui d'un peuple de cavaliers authentiques et fiers. Un livre qui dresse le portrait intimiste et fidèle d'une région dont les hommes, les valeurs et les réalités sont bien différentes de ceux de l'Occident.

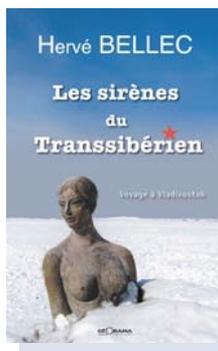
LES SIRENES DU TRANSIBERIEN

Voyage à Vladivostok

de Hervé BELLEC

Éditions Géorama, 2008.

« La taïga sibérienne est de loin la plus grande forêt du monde puisqu'elle représente le tiers de la surface boisée de la planète et, par la même, demeure une des principales réserves d'oxygène de la biosphère. En Sibérie, elle occupe une bande de 1 000 kilomètres de large sur 5 000 kilomètres de long. Les pins, les mélèzes, les cèdres et les bouleaux se succèdent inlassablement et, quand on regarde à travers la vitre du train, on a parfois l'impression de voir défiler le plus long code-barre du monde. C'est à mourir d'ennui et bizarrement, on n'en meurt pas...



On dit que le transsibérien est un train de légende. A mon sens, c'est plutôt un train de réalités, passées ou présentes, avec une histoire faite de sang et de larmes, avec des voyageurs en chair et en os. De Brest à Vladivostok, c'est-à-dire des deux points les plus opposés de l'Eurasie, via Moscou, la ville aux mille surprises, mon périple n'aura duré qu'une dizaine de jours. Quinze jours à travers la Sibérie au cœur de l'hiver le plus clinglant. À mourir de froid et pourtant, je n'en ai ramené que de la chaleur. »

Écrivain-voyageur, Hervé Bellec ne se contente pas toujours d'appréhender les coulours du mythique train russe, bercé par la « prose du transsibérien » du génial Blaise Cendrars. Il a aussi cheminé vers St Jacques de Compostelle ou sur les sentiers de Bretagne ou de Stevenson.

Avec une plume alerte et précise, beaucoup d'humour et d'humanité, et un incroyable savoir voir, dans le présent récit, il nous mène loin, très loin, dans un pays sans fin nommé Russie.

Parmi les autres livres reçus :

Du Baïkal au Bengale I

de Caroline RIEGEL,
 Éditions Phébus, 2008.

Les derniers hommes du Kalahari

À la rencontre des Bushmen
 de Rupert ISAACSON,
 Traduit par Esther Ménévis,
 Éditions Albin Michel, 2008.

Cent mille bornes 3 continents, 2 doudous, 1 clef à molette et tout le toutim

de Vincent SAUVAGE,
 Éditions Arthaud,
 Coll. La traversée des mondes, 2008.

Les miraculés de l'Atlantique

de Frédéric BÉLUF et François GUINET,
 Éditions Arthaud, 2008.

Chrétiens d'Orient sur la route de la soie

Dans les pas des Nestoriens
 de Sébastien de COURTOIS,
 Éditions La Table ronde, fin 2007.

Ma Chine

Route de la soie, Tibet, Hong Kong à vélo
 de François PICARD,
 Éditions Arisans-voyageur, 2008.

L'or du diable

Du désert de Mauritanie aux mines d'or du Mali
 de Régis BELLEVILLE,
 Éditions Presses de la Renaissance, 2008.

Sur la route des utopies

de Christophe COUSIN,
 Éditions Arthaud, fin 2007.

Sous les yourtes de Mongolie Avec les fils de la steppe

de Marc ALAUX,
 Éditions Transboréal, novembre 2007.

Mémoires glacées

de Nicolas VANIER,
 XO Éditions, novembre 2008.

Bouts de vie

de Frank BRUNO,
 Éditions Arthaud, novembre 2007.

Le sel de la mer

de Maud FONTENOY,
 Éditions Arthaud, novembre 2007.

Les petits-enfants de Lénine Pérégrinations de deux Européens dans les pays de l'ex-URSS

de Evangéline MASSON,
 Éditions Alta Plana, octobre 2008.

Au-delà de l'extrême

de Ranulph FIENES,
 Éditions K&B, 2008.

L'odyssée amérindienne

Alaska-Terre de Feu, à la rencontre des peuples premiers
 de Julie BAUDIN,
 Éditions Glénat, septembre 2008.

Librairie d'Aventure

ATLANTIDE, RÊVE ET CAUCHEMAR

La quête du continent perdu

de Yves PACCALET

Éditions Arthaud.

Coll. Esprit d'aventure, 2008.

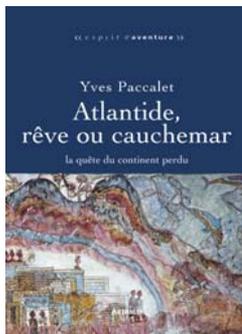
« Atlantide. Ce mot crée le rêve. Il a quelque chose de magique. C'est un philtre, une drogue. Il prend possession du cerveau. Il fait décoller. Il enlève celui qui le pense ou l'énonce. Il s'empare du sujet et le conduit ailleurs... "Ailleurs", avec un "A" comme "Atlantide"... L'Atlantide n'est pas seulement un rêve : c'est une épreuve. Une malédiction. Une épouvante. Une mise à mort... En un seul jour et une seule nuit, la submersion d'une cité, l'anéantissement d'un peuple et de sa civilisation ! L'Atlantide la plus vraie, la plus éthérée, la plus fabuleuse, en un sens la plus proche des dieux, reste celle de nos rêves d'enfant. Lesquels constituent la meilleure partie de nous-mêmes. »

Où est l'Atlantide ? Peu de questions soulèvent autant de passions et de fantasmes... Où sont les fabuleux vestiges de cette île engloutie qui concentre les mystères de l'Histoire et de la légende ?

Depuis qu'il est enfant, Yves Paccalet rêve de cette Atlantide. Avec le commandant Cousteau, il avait accompli des missions archéologiques en Crète et à Santorin – l'une des hypothèses plausibles de la localisation du continent perdu. Ici, il remonte le fil de cette légende irrésistible. L'Atlantide naît sous Platon, qui en fait un pays idéal et maudit, dans ses deux dialogues (le *Critias* et le *Timé*). Le philosophe antique ne laisse que des points de suspension au bout de ses évocations. Depuis lors, plus de cinq mille livres et des dizaines de milliers d'articles, de peintures, de BD, de films, etc., ont varié sur ce thème : où est l'Atlantide ?

On a localisé le continent perdu dans cent lieux de la Terre, aux Canaries, aux Açores, aux Bermudes, en Scandinavie, au Sahara, en Palestine, en Perse, en Mongolie... Y a-t-il une hypothèse plus pertinente que les autres ? Celle des archéologues grecs qui a inspiré Cousteau ? Voyage au pays du mystère... Mais, au-delà du fantastique, l'actuelle montée des eaux marines, dont l'homme est responsable par ses émissions de gaz à effet de serre, ne risque-t-elle pas de conduire à un nouvel engloutissement dramatique des terres ? La légende de l'Atlantide ne devient-elle pas le cauchemar de notre futur ?

Philosophe, écrivain, naturaliste, écologiste, à la fois amoureux des légendes et observateur scientifique hors pair, Yves Paccalet nous entraîne dans une passionnante lecture du mythe de l'Atlantide et démontre à quel point celui-ci demeure essentiel.



AMAZONIE MANGEUSE D'HOMMES

Incroyables aventures dans l'enfer vert

de Ricardo UZTARROZ

Éditions Arthaud.

Coll. Esprit d'aventure, 2008.

« Amazones, Eldorado, hommes sans tête, géants trois fois plus grands que le commun des mortels, rois blancs de tribu indienne, Indiens blancs et blonds, civilisations disparues, enfer vert ou paradis vierge : l'Amazonie est née mythique, a-t-on coutume de dire. » A vrai dire, elle est moins née mythique que délirante, comme l'illustrent les aventures superbement racontées par Uztarroz.

Dès la découverte de l'Amazonie, une malédiction semble frapper ceux qui s'y aventurent. Francisco de Orellana meurt lors de l'expédition qu'il monte pour donner à Charles Quint ce territoire inconnu, peuplé d'étranges tribus, dont celle des Amazones qui n'existent que dans l'esprit enfiévré de son scribe... Le second, Lope de Aguirre, habité par une sourde haine contre la couronne espagnole, sera exécuté pour avoir proclamé l'indépendance du Pérou alors qu'il dérivait sur l'Amazone. Enfin, Walter Raleigh, pirate anglais, fondateur du mythe de l'Eldorado, aura la tête tranchée pour l'avoir « inventé »...

Les explorations récentes furent tout aussi dramatiques : celle de Percy Fawcett, explorateur anglais, disparu en 1925, « précurseur » indirect d'Indiana Jones, ou du français Raymond Maufrais, qui périt en 1950 lors d'une traversée en solitaire dans l'Enfer vert... Si le nom de ces explorateurs est aujourd'hui oublié, leurs aventures ont marqué l'apogée d'un mythe qui a alimenté la littérature populaire : celui de la forêt vierge dévorant ceux qui osent la violer... Basque, originaire de la Soule, journaliste passionné par l'Amazonie, Ricardo Uztarroz est l'un des spécialistes actuels de l'Amérique Latine.

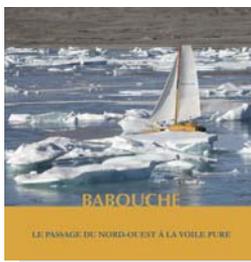
BAROUCHE

Le passage du Nord-Ouest à la voile pure

de Sébastien ROUBINET, Anne-Lise VACHER-MORAZZANI,
Éric ANDRÉ et Boris TEISSERENC
Éditions Adrénaline, nov. 2007.

Un sympathique album, bien illustré, présente un exploit inédit : le mythique passage du Nord-Ouest à la seule liaison, par un petit bateau *Babouche*, uniquement à la voile – c'est-à-dire sans moteur ! Une performance sportive : 4 mois de navigation, un parcours de 4 500 miles et l'épreuve d'un démâtage, vécus à bord d'un catamaran de 7,50 m glissant sur l'eau et la glace, sans chauffage et avec, comme seule source d'énergie, le vent, le soleil... et l'huile de coude !

Cet ouvrage tend à sensibiliser le lecteur à l'engagement environnemental qui a constamment animé les auteurs de cette performance, depuis la préparation de l'expédition jusqu'à sa réalisation : il est urgent de préserver l'écosystème.



LE PIRE VOYAGE AU MONDE

de Apsley CHERRY-GARRARD
Éditions Paulsen.

Peut-on imaginer mieux qu'une exploration polaire pour passer un mauvais moment ? On y est plus solitaire qu'à Londres, plus isolé qu'au monastère et le courrier n'arrive qu'une fois par an. Quand, en 1910, Apsley Cherry-Garrard rejoint l'expédition de Sir Robert Falcon Scott en Antarctique, il en est le plus jeune membre, mais également le plus inexpérimenté.

C'est, cependant, en qualité d'assistant biologiste qu'il embarque à bord du *Terra Nova* et partira, avec deux explorateurs prêts à braver le vent, le froid, l'obscurité, au nom de la Science. Leur objectif : le cap Crozier, d'où l'équipe espère rapporter des œufs de manchots empereurs. Revenus plus morts que vifs de cet enfer glacé, les hommes se lancent aussitôt dans la préparation de la longue marche vers le Pôle, qui tournera au drame.

Dans ce texte hallucinant, élu « plus grand récit d'aventure de tous les temps » par les lecteurs de National Geo-

graphic, Apsley Cherry-Garrard se souvient de ces hommes avec lesquels il a partagé l'expérience qui devait bouleverser sa vie. Un monument littéraire de l'époque héroïque de l'Antarctique, tout en pudeur et en émotion, qui se devait d'être publié en français. C'est chose faite !



LA CHINE DANS UN MIROIR

La quête du continent perdu

de Roland et Sabrina MICHAUD,
préface de Cyrille J.-D. JAVARY
Éditions Arthaud.

Roland et Sabrina Michaud témoignent depuis plus de quarante ans avec patience et rigueur d'une expérience exceptionnelle vécue au sein d'autres cultures. Les ouvrages qu'ils ont publiés sur l'Orient depuis leur mythique *Caravanes de Tartarie* jusqu'à *Des dieux et des hommes*, *La danse cosmique de l'Inde*, sont considérés comme des classiques qui continuent à inspirer photographes et voyageurs.

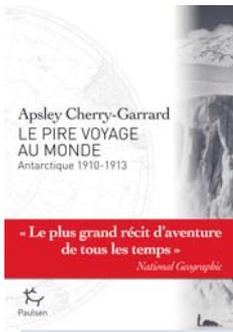
La Chine dans un miroir est le dernier titre du triptyque que Roland et Sabrina Michaud ont consacré à trois grandes civilisations asiatiques sur le thème de la permanence. Le principe est simple, mais le résultat est souvent saisissant : en associant une photographie à une œuvre d'art ancienne, les auteurs créent des jeux de miroir surprenants qui renvoient face à face le passé et le présent, l'art et la vie. La muraille de Chine court comme une queue de dragon, le visage de l'homme prend le relief de la terre qu'il habite et la cérémonie du thé suit le même rituel au XXI^{ème} qu'au XVI^{ème} siècle...

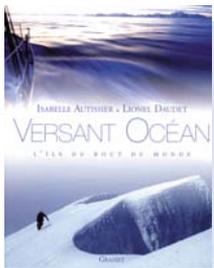


LE GRAND LIVRE DE L'AVENTURE 2009

Éditions Scali.

Notre ami Christian Nau nous invite à retrouver le grand récit de l'exploration du monde à travers l'histoire des tours du monde sur terre, sur mer, dans les airs et dans l'espace.





VERSANT Océan
L'île du bout du monde
 de Isabelle AUTISSIER
 et Lionel DAUDET
 Éditions Grasset, 2008.

A mi-chemin du « beau livre » et du récit de voyage, c'est un bel ouvrage, original, qui, sous forme d'abécédaire, relate l'expédition terre-mer en Géorgie

du Sud d'Isabelle Autissier et de Lionel Daudet. Elle, marin, lui, alpiniste, avec quatre autres compagnons, ils ne se sont pas contentés d'explorer un endroit d'exception, peuplé de millions de manchots et d'otaries, ils ont aussi arpenté ses territoires méconnus et gravi ses sommets.

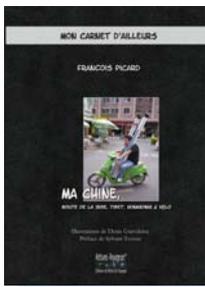
« La Géorgie du Sud, tu connais ? » demande un jour, ingénument, Isabelle à Lionel.

« Tu prends les Alpes, tu découpes à partir de 2 000 mètres et tu poses cela dans l'océan austral, des pics et des bosses de partout, des sommets qui n'ont même pas encore de nom, nappés de neige glacée, servis avec 40 nœuds de vent pour que ça mousse bien, en haut comme en bas. »

Connue autrefois pour ses stations baleinières, aujourd'hui abandonnées, chantée par les mythiques voiliers *Damien* et *Basile*, la Géorgie du Sud est surtout célèbre par l'extraordinaire épopée de Sir Ernest Shackleton. Reconnu comme un des plus grands héros polaires de tous les temps, Shackleton mène une expédition en Antarctique (1914-16). Mais son bateau, *l'Endurance*, pris puis broyé par les glaces en mer de Weddell, le charismatique « boss » maintient le moral de ses hommes pendant deux hivernages de plaques de glace en îlots inhabités. Exploit unique : sur un canot non ponté, avec cinq compagnons, il part chercher secours dans une station baleinière de Géorgie du Sud, qu'il atteint du mauvais côté ! La traversée en 36 h par ces pauvres hères - dans l'état qu'on imagine - d'une grande partie des chaînes montagneuses glacées de l'île jusqu'à Stromness est un autre exploit, de taille. Et ils réussiront. L'expédition regagnera l'Angleterre, saine et sauve.

Avec ses 270 kilomètres de long et ses montagnes qui culminent

à 2 934 mètres (mont Paget), la Géorgie du Sud, dans le domaine de l'alpinisme, a connu beaucoup de tentatives (relativement) pour peu de réussites. En 2008, il reste encore plus de sommets vierges que gravis. Pour Lionel Daudet, alpiniste chevronné et courageux - il n'a plus qu'un doigt de pied valide - également écrivain - poète, la Géorgie du Sud est « croissant de Lune échoué sur terre vers les 50^{èmes} qui ne ressemble en rien à la mer de la Tranquillité, à la mer des Nuages peut-être ? Les points culminants se confondent : un mont Leibniz déguisé en Paget. La Géorgie du Sud n'a que très peu subi les outrages de l'homme. » Et pourtant, atterrés, Isabelle et Lionel, vont constater l'effroyable minceur de la couche d'ozone au-dessus de l'île. Dans ce bel ouvrage, superbement illustré, ils témoignent de la beauté fragile et partagent l'admiration et le bonheur que leur a inspirés leur Géorgie, de A à Z.



MA CHINE,
Route de la soie, Tibet,
Honkong à vélo
 de François PICARD

Illustrations de Denise GRAVELEINE
 Éditions Artisans-Voyageurs,
 Col. Mon carnet d'ailleurs, 2008.

« Existe-t-il un espoir de tisser des amitiés avec des êtres qui se servent de baguettes pour attraper les nouilles, symbolisent les concepts les plus difficiles au moyen d'un petit idéogramme tortillé, hurlent quand ils veulent parler, crachent par terre comme on respire, distordent la réalité pour ne pas perdre la face et se lèvent à 5 h du matin pour faire de la gymnastique dans la rue à la musique des haut-parleurs ? François Picard a parcouru à vélo, à petite vitesse, 5 000 km de routes de cette Chine qu'il décrit dans une belle langue - châtée, drôle, tenue - et la chose est si rare dans le paysage des récits d'aventure que le sien vaut le voyage ! »

par Sylvain TESSON.

AVENTURE Bulletin d'abonnement

à retourner à : **la Guilde - 11 rue de Vaugirard - 75006 Paris**

(règlement par chèque à l'ordre de la Guilde Européenne du Raid)

Nom Prénom
 Adresse
 Code Postal Ville
 Tél. E-mail

S'abonne à la revue Aventure (6 numéros) 19 euros (tarif normal)
 14 euros (tarif adhérent)
 23 euros (tarif étranger)

Joint son règlement de euros à l'ordre de la Guilde. Date :



© Production Laënnic Programme Aventures - Laënnic Douer et Michel Sica - Photo Sylvain Gaudin.

ON A MARCHÉ SUR MARS. ENTRE QUITO ET SANTIAGO.

AUTHENTIK AVENTURES

Série documentaire inédite.

Tous les lundis à 20h50, à partir du 15 septembre 2008.

La seule limite de l'aventure, c'est la batterie de leur caméra.

Sur le mobile, le câble,  et **CANAL SAT**

Toutes les aventures sur www.voyage.fr



 **voyage**

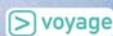
La télé comme point de départ

Festival International du film d'aventure

LES ÉCRANS DE L'AVENTURE

Du 16 au 18 octobre 2008

Auditorium



03 80 74 59 84
www.dijon.fr